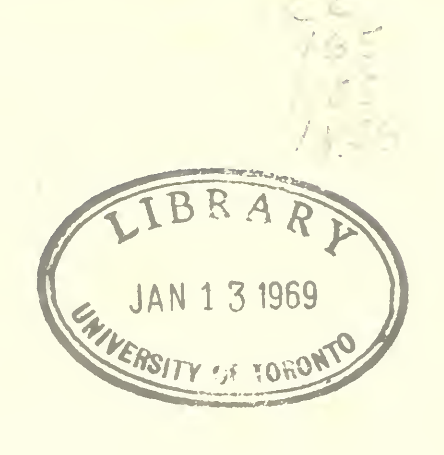
INTRODUCTIONS

A L'ÉTUDE

DE L'ARCHÉOLOGIE.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE MILLIN,

Par M. Dacier,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

Lue dans la séance du 27 juillet 1821.

Millin (Aubin-Louis), moins connu sous ce nom, dans sa jeunesse, que sous celui de Grandmaison, naquit à Paris le 16 juillet 1759, d'une famille honorable. Après avoir achevé son cours d'humanités, entraîné par un désir ardent de s'instruire, qui était secondé par une grande facilité pour le travail, il embrassa presque en même temps dans ses études la littérature et les sciences; il voulait n'être étranger à aucune des principales branches des connaissances humaines, et il employa un assez grand nombre d'années à acquérir une instruction qu'on pourrait appeler encyclopédique, mais qui perd nécessairement en pro-

bannières ; devenu par-là en butte à ce parti tout-puissant, et destiné à payer de sa tête sa courageuse opposition, il fut incarcéré au commencement de 1793. J'aurais peut-être passé sous silence cet événement de sa vie, qui lui fut commun avec un grand nombre de bons citoyens, si je ne devais ajouter qu'au milieu de ses dangers et de ses souffrances, honorables sans doute comme le sont toutes les persécutions, Millin livré à un avenir sans espérance, et voyant chaque jour enlever à ses côtés quelques compagnons de son infortune ou des amis qu'il chérissait, travaillait dans sa prison et s'occupait à composer un ouvrage, comme s'il avait été assuré de vivre et d'obtenir des bourreaux de la France le temps de le terminer. Ces zélés protecteurs des sciences, qui avaient assassiné l'illustre Lavoisier, avaient proposé aussi des prix pour les meilleurs ouvrages élémentaires qui seraient présentés au concours. Millin, quoique privé de presque tous les secours nécessaires, entreprit de rédiger un traité concis d'histoire naturelle, et le fit parvenir, dans le délai prescrit, au jury qui devait le juger. « J'avais » renoncé alors (dit-il dans la préface de l'édition » qu'il en a donnée) au bonheur de sortir de » ma prison... mais j'y conservais l'orgueil de » rendre du moins mes derniers momens utiles... » Je me flattais que les jugemens du jury de-

» vanceraient peut-être les arrêts sanglans du
» tribunal... Je me berçais de l'idée d'être cou-
» ronné par l'un avant d'être immolé par l'autre;
» et quand ses lenteurs eurent fait évanouir cet
» espoir, celui d'obtenir, après ma mort, un
» prix qui réveillerait sur moi quelques regrets,
» me consolait encore. » Mais bientôt le tribunal et le jury furent dispersés, et Millin, rendu à la liberté, reproduisit son ouvrage qui, peu de temps après, fut couronné, imprimé et traduit en plusieurs langues étrangères. Malgré ce succès, Millin renonça dès-lors presque entièrement à l'étude de l'histoire naturelle, et cet ouvrage est le dernier qu'il lui ait spécialement consacré. D'autres goûts, qui l'avaient déjà dominé, l'entraînèrent de nouveau et furent fortifiés par le sentiment du devoir : nommé professeur d'histoire aux Écoles centrales de Paris, l'étude des écrivains et des monumens de l'antiquité et du moyen âge, lui devenait plus nécessaire que celle de la botanique ou de la minéralogie, et il s'y livra de préférence et presque exclusivement. Cependant, comme pour marquer le passage de ses anciennes à ses nouvelles études, il tenta de reconnaître et de classer, selon la méthode de Linné, les animaux et les plantes représentés sur les médailles grecques et romaines, et, à l'imitation de Bochart et de Celsius

qui ont recueilli tout ce qui concerne l'histoire naturelle dans la Bible, de réunir en un corps de doctrine les notions minéralogiques éparses dans les poëmes d'Homère. Il n'y a sans doute aucune de ces notions qui puisse ajouter quelque chose aux connaissances actuelles ; mais l'ouvrage d'Homère est aussi la Bible, ou le livre par excellence du poëte et de l'historien ; et d'ailleurs l'exposé de la Minéralogie homérique [1] n'est pas aussi dépourvu d'intérêt que quelques personnes ont paru le croire, car la science du poëte est toute celle de son siècle, et ses chants sont seuls, pour l'histoire des sciences, la véritable encyclopédie des temps héroïques. Tous les règnes de la nature lui ont fourni le sujet de ses grands tableaux et de ses brillantes comparaisons : pour en bien apprécier la justesse et les rapports, il faut apprendre d'Homère lui-même comment il connaissait les êtres qui servent de signes ou d'emblèmes à sa pensée ; et son exactitude à cet égard étonne souvent l'esprit, autant que la grandeur des conceptions et des images, la pompe et la magique harmonie des vers flattent et exaltent l'imagination.

[1] Minéralogie homérique ou Histoire des minéraux dont il est fait mention dans les poëmes d'Homère In-8°. A Paris, chez Girard, libraire Prix, 3 fr. 50 c.

Les recherches scientifiques de Millin sur les médailles n'étaient pas non plus sans quelque utilité, puisque les plantes et les animaux figurés sur les types étaient les symboles des villes qui les faisaient frapper, et que ces symboles étaient tirés de leurs productions indigènes, de leurs fêtes ou de celles des divinités dont elles avaient plus particulièrement adopté le culte, et que le nom des villes était quelquefois le même que celui du symbole empreint comme type parlant sur leurs monnaies.

Millin s'occupait en même temps des antiquités de la France, malheureusement trop négligées depuis long-temps parmi nous, et sur lesquelles le gouvernement vient d'appeler l'intérêt et les lumières des hommes instruits de tous nos départemens. Millin composa et réunit sous le titre d'*Antiquités nationales* [1], plus de soixante mémoires topographiques dans lesquels il décrit les monumens de notre histoire et de nos arts, qui existaient dans la Normandie, la Picardie et la Flandre, et de la plupart desquels il ne reste aujourd'hui que les gravures publiées par Millin,

[1] Antiquités nationales. 5 vol. in-4°, ornés d'un grand nombre de planches. Prix, 75 fr. A Paris, chez Girard.

avec une fidélité dont la destruction des monumens relève encore le mérite.

Ces travaux furent le prélude de travaux plus importans qu'il entreprit depuis qu'il eut été nommé, en 1794, conservateur du cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque dite alors Nationale. Successeur de l'un des hommes qui ont le plus contribué à la gloire littéraire de la France, à la fin du dernier siècle (de l'illustre abbé Barthélemy), et ne voulant pas laisser sans culture le noble héritage qu'il avait recueilli, il se livra tout entier, avec une ardeur qui ne s'est jamais refroidie, à ses nouvelles fonctions et à des études plus profondes. Loin de chercher à rétrécir le cercle de ses devoirs, il s'occupa de l'étendre; il aurait voulu rendre l'Archéologie populaire en France, comme elle l'est dans quelques autres contrées. Il lui consacra son temps, son esprit, ses facultés, en un mot tout lui-même, toute son existence; il s'identifia en quelque sorte avec elle, et plus heureux que les hommes qui ne peuvent être utiles que par leurs écrits à la science qu'ils cultivent, il la servit à la fois par ses discours, par ses ouvrages et surtout par son zèle. Jusqu'alors cette science, satisfaite des hommages de quelques savans et de quelques artistes, n'avait guère franchi le seuil du cabinet et de l'atelier; ses attributions

étaient incertaines, son rang indécis, son nom même presque étranger à la plupart de nos oreilles. Millin, le premier parmi nous, lui voua un culte public, la célébra avec enthousiasme dans ses sociétés, dans les salons, dans tous les lieux qu'il fréquentait, la produisit même dans les palais, et réussit à intéresser pour elle jusqu'à la frivolité du monde. Il se créa pour auxiliaire dans cette honorable mission, un journal justement estimé, qui fut, dans les premiers temps, le seul asile ouvert aux muses dispersées par la tempête révolutionnaire, et qui a été depuis, et pendant vingt-quatre ans, le véritable *Magasin encyclopédique* de la France, surtout pour les sciences historiques.

Il appela encore à son aide tous les savans et les littérateurs français et étrangers qu'il croyait propres à contribuer à l'exécution de ses projets littéraires, par leurs travaux ou par leur influence : il les réunissait un jour de chaque semaine dans son cabinet qui ne tarda pas à devenir une riche et nombreuse bibliothèque, dans laquelle se trouvaient presque tous les ouvrages dignes de quelque estime qui paraissaient en France ou dans le pays étranger. C'est là que ces savans se communiquaient leurs lumières, s'éclairaient réciproquement et formaient entre eux des rapports qui tournaient tous au profit de la

et à composer ainsi, à l'instar de l'ancien cycle poétique, un corps de doctrine ou cycle mystique qui présenterait l'ensemble complet des traditions primitives, plus vagues et plus confuses encore sur les personnes que sur les choses, et serait à la fois notre manuel et notre guide pour pénétrer dans la connaissance des dogmes, des cultes, des arts et même, jusqu'à un certain point, de l'histoire des siècles antérieurs aux temps historiques.

Millin s'efforça encore de réaliser cette heureuse idée par sa *Galerie mythologique* [1], dans laquelle il a réuni un très-grand nombre de monumens de toute espèce, relatifs aux dieux et aux hommes des anciens temps et des anciennes croyances, et où, sans altérer le témoignage des faits ou des objets qu'ils représentent, il se borne à mettre le lecteur en état de bien comprendre l'antiquité expliquant elle-même ses opinions et ses usages par les productions de son génie, et dans un livre dont toutes les pages sont tracées de sa propre main. Ce sont en effet ses statues,

[1] Galerie mythologique. 2 forts vol. in-8°, avec un nombre considérable de gravures et planches. Prix, 36 fr. A Paris, chez Girard

ses bas-reliefs, ses médailles, ses édifices publics et particuliers, ses pierres gravées, ses vases peints, qui le composent tout entier. Ceux-ci surtout, dont la beauté des formes et la perfection du travail offrent encore tant d'excellens modèles à nos artistes et tant de sujets nouveaux à nos archéologues, doivent occuper une place importante dans l'antiquité figurée, par l'époque où ils ont été exécutés, par la variété infinie et la singularité même des tableaux qui y sont peints, et dont les sujets, remontant au commencement du monde des Grecs, ne descendent jamais au-dessous des Héraclides, et sur lesquels sont assez souvent inscrits en grec les noms des personnages représentés et celui de l'artiste. On a été dans l'incertitude sur l'origine de ces vases, leur patrie, leurs auteurs, l'époque de leur fabrication, jusqu'à ce que Winckelmann ait enseigné, contre l'opinion de très-savans antiquaires, qu'ils n'appartenaient pas exclusivement à l'Étrurie, et que les peintures, dont ils sont ornés, sont l'ouvrage des Grecs. L'opinion de Winckelmann s'est de plus en plus accréditée par un examen plus réfléchi des sujets qui y sont peints et qu'on a reconnus pour être presque tous grecs ainsi que les inscriptions dont ils sont accompagnés, et par la découverte de plusieurs vases semblables dans des pays bien éloignés de ceux qu'habitèrent les Tyr-

rhéniens, à Athènes, à Mégare, à Mélos, en Aulide, et dans quelques autres contrées de la Grèce.

On peut être étonné de ce qu'aucun des écrivains de l'antiquité, sans en excepter Pline lui-même, ne nomme, parmi les artistes, aucun peintre de vases; mais leur silence sur ces monumens qu'elle avait tant multipliés, est suppléé par les monumens mêmes qui parlent à la fois aux yeux et à l'esprit, et n'empêche pas qu'on ne les compte au nombre des plus anciens et des plus curieux. Ils ont cela de remarquable, qu'ils forment comme une mythologie et une histoire héroïque particulière. On y trouve des personnages inconnus partout ailleurs, des scènes qui ne le sont pas moins, parce qu'aucune tradition écrite, aucun caractère déterminé, n'en donne l'intelligence; mais on y trouve aussi, dans un grand nombre de tableaux variés à l'infini, la représentation des travaux d'Hercule et de Thésée, les malheurs d'Ilion, ceux des rois qui les causèrent, l'histoire particulière de quelques dieux, et surtout celle de Bacchus et de ses mystères, histoire qui nous révèle une partie des cérémonies pratiquées dans les initiations, les dogmes qu'on y enseignait, et le but de ces institutions tant respectées de l'antiquité.

C'est principalement sous ces rapports importans que Millin considère les vases peints; dans la

belle collection qu'il en a publiée [1] il cherche, en érudit et en philosophe, à pénétrer le secret de ces antiques et vénérables pratiques, et loin de n'y voir, comme plusieurs modernes, qu'un merveilleux mesquin et de grossières jongleries, il paraît espérer que la science, modeste et lente comme la vérité sa compagne, y découvrira quelque jour l'œuvre d'une haute et prévoyante sagesse qui, n'osant révéler toutes à la fois, à la faiblesse humaine, les lois éternelles de l'ordre moral, soulevait par degrés le voile allégorique qui les cachait au vulgaire, montrait à ses adeptes dans chaque nouveau mystère une vérité nouvelle, et leur offrait enfin l'ensemble imposant de ces lois dans leur majestueuse et divine harmonie, comme un art salutaire accoutume peu à peu à l'éclat du soleil des yeux nouvellement ouverts à la lumière.

La composition de ces ouvrages d'une grande étendue semblait devoir absorber tous les instans de Millin ; mais il savait en trouver encore pour le monde, auquel il ne renonça jamais et dont le mouvement et la variété le délassaient de ses

[1] C'est à M. Dubois-Maisonneuve qu'on est redevable de l'exécution de ce magnifique recueil, qui forme deux volumes in-folio.

travaux : pour ses cours relatifs à toutes les branches de l'archéologie, aux médailles, aux pierres gravées, aux monumens de tous les genres ; pour la composition des programmes qu'il publiait afin de préparer ses auditeurs à profiter de ses leçons, programmes qui, sous le titre d'*Introductions*, ont été, comme les rudimens de ces études, imprimés plusieurs fois et traduits dans diverses langues.

Les monumens antiques, pour être bien appréciés, exigent la connaissance des arts qui les ont créés ; c'est ce qui a donné lieu à l'ouvrage que Millin a publié sous le titre de *Dictionnaire des Beaux-Arts* [1], qui est jusqu'à ce jour le répertoire le moins incomplet que nous ayons pour leur histoire, leur pratique, leur langage, ainsi que pour les mœurs, les usages et les costumes de l'antiquité.

La seule indication des autres productions de Millin et des titres et distinctions littéraires qu'il avait réunis, occuperait ici trop de place, et d'ailleurs le catalogue des premières se trouve à la fin de plusieurs de celles qui sont publiées, et l'énumération des seconds, au frontispice de presque tous ses livres.

[1] Nouveau Dict. des Beaux-Arts. 3 gros vol. in-8°. Prix, 25 fr. A Paris, chez Girard.

Après tant de travaux Millin était encore jeune ; il avait assez fait déjà pour sa renommée, mais beaucoup trop pour sa santé naturellement délicate et que ses veilles avaient sensiblement altérée. Pour la rétablir, il entreprit, par le conseil des gens de l'art, des voyages dont le plan embrassait une partie des pays méridionaux de la France et le continent de l'Italie. Préparé par ses longues et différentes études, animé du désir d'acquérir de nouvelles connaissances, d'autant plus capable d'apprendre encore qu'il savait déjà beaucoup, favorisé aussi par ses relations multipliées avec les hommes les plus instruits des contrées qu'il voulait parcourir, il ne pouvait manquer d'y faire une abondante récolte. Il commença ses courses savantes par la France, à laquelle il crut devoir consacrer ses premières recherches et offrir les prémices de leurs résultats [1]. Il ne borna point ses investigations aux objets qui sont du domaine de l'Archéologie ; il observa tout à la fois les hommes et les monumens, l'agriculture, l'industrie et leurs innombrables productions ; il trouva

[1] Voyage dans les départemens du midi de la France. 5 vol. in-8° et un atlas de 80 planches gravées, dont quelques-unes en couleur. Prix, 72 fr. A Paris, chez Girard.

partout des richesses et des espérances, les arts en honneur, les sciences cultivées et leurs plus utiles applications favorisant la salubrité publique et améliorant les usages de la vie privée; les lettres éclairant le goût et le jugement; enfin dans quelques cantons, des mœurs singulières produites par la stérilité du sol, et montrant à la fois une cause et un effet de la marche inégale de la civilisation.

Il visita tous les monumens antiques et du moyen âge existans dans les pays qu'il parcourait; il apprit aux habitans à respecter ces vénérables témoins des siècles passés, et donna sur les lieux mêmes des conseils utiles pour les conserver. Millin, en bornant son voyage à nos provinces méridionales, n'a pu voir et nous indiquer qu'une partie des débris précieux que nous possédons : le reste ne tardera pas à être connu, par le zèle aussi louable que soutenu avec lequel le gouvernement fait faire, dans tous les départemens, des recherches dont les résultats nous apprendront ce qu'a été la France dans tous les siècles depuis la conquête des Romains jusqu'à nos jours.

Millin, après son retour, publia la relation de son voyage et partit pour l'Italie. Dans cette terre de prédilection pour les amateurs de l'antiquité et des arts, qu'on pouvait croire épuisée, il

trouva le secret de faire une ample moisson de découvertes. Animé de cet espoir qui soutient le courage et de cette ardeur que rien ne supplée et qui sait triompher des obstacles, il visita toutes les contrées, toutes les collections publiques, tous les cabinets particuliers; aucun dépôt, aucun coin pour ainsi dire, propre à recéler des antiquités ou des objets dignes de curiosité, n'échappa à ses investigations. Il ne négligea rien et ne s'épargna ni fatigues ni dangers pour les bien voir; et ce n'est pas sans inquiétude qu'on le suit dans les régions les moins fréquentées et les moins hospitalières pour y explorer des ruines illustres, y reconnaître la succession des siècles par les traces presque effacées des peuples qui habitèrent le même sol; chercher dans un village presque désert le tableau d'un maître célèbre, une inscription, un débris de monument, et exhumer, des archives négligées d'un couvent solitaire, des documens précieux dont l'histoire s'enrichira. Plus d'une fois encore il a découvert, dans les lieux visités depuis long-temps par les voyageurs et par les antiquaires, une multitude d'objets jusqu'alors inaperçus ou négligés; dans Rome même, il en fit dessiner plus de quatre cents dont il croyait qu'avant lui aucun archéologue ne s'était occupé.

A Naples, des succès encore plus flatteurs et

plus intéressans attendaient Millin ; chaque jour des monumens de divers genres sortaient des ruines de Pompéi et d'Herculanum [1], mais n'en sortaient que pour retomber aussitôt à Portici dans une obscurité presque aussi profonde, où les antiquaires n'obtenaient pas toujours aisément la liberté de les examiner à loisir. Millin, plus heureux et favorisé par le gouvernement, était admis tous les jours dans les dépôts, où il restait autant de temps qu'il le voulait ainsi que les artistes dont il exerçait les crayons ; il fit dessiner la plupart des monumens, réunit dans ses nombreux porte-feuilles Pompéi, Herculanum et Portici ; et tant de précieux débris, tirés des entrailles de la terre ou des laves du Vésuve, furent rendus à la lumière et reçurent, en quelque sorte, par son zèle aussi actif qu'éclairé, une nouvelle existence. Un rare bonheur secondait toutes ses entreprises : à peine était-il arrivé à Naples, que les tombeaux de Canosa furent ouverts et livrèrent à la génération présente les antiques trésors qu'ils renfermaient depuis un grand nombre de siècles : et ces trésors, qui, sans Millin, auraient peut-

[1] Description des tombeaux qui ont été découverts a Pompéi et à Herculanum en 1812. 1 vol. in-8° orné de 7 gravures. Prix, 3 fr. 50 c. A Paris, chez Girard.

être trouvé au fond de quelque cabinet une nouvelle sépulture, reproduits maintenant par le burin et par des descriptions exactes et savantes, sont pour toujours à l'abri de l'ignorance, de la destruction et de l'oubli.

Après avoir fait, presque chaque jour, pendant environ deux ans, quelques nouvelles conquêtes sur le temps et sur la négligence des hommes, Millin revint en France, rapportant les dessins de plus de sept cents monumens de différens âges, les copies figurées de plus de mille inscriptions encore inconnues, un nombre considérable d'ouvrages topographiques, et environ huit mille gravures qui enrichissent aujourd'hui la collection des estampes historiques et mythologiques du cabinet de la Bibliothèque du roi.

Possesseur de toutes ces richesses dont il avait dépouillé l'Italie sans l'appauvrir, mais dont l'acquisition avait ruiné sa santé, au lieu de s'occuper de la rétablir à son retour, il parut ne songer qu'à en user le reste par de nouveaux efforts. Vaincu par les veilles et par le travail bien plus que par le temps, on le voyait dépérir sensiblement chaque jour; et l'activité de son esprit semblait redoubler à mesure que ses forces et ses facultés diminuaient : on eût dit que, présageant la fin prochaine de sa vie, il espérait encore, en commençant plusieurs ouvrages à la fois, obtenir un

sursis pour les terminer. En même temps qu'il faisait imprimer les quatre premiers volumes de son *Voyage d'Italie* [1], vaste répertoire qui peut servir de guide au voyageur le plus jaloux de tout voir et satisfaire le lecteur le plus curieux ; il rédigeait la description des *Tombeaux de Canosa* [2], qui est un de ses meilleurs ouvrages : il expliquait, dans une savante et ingénieuse dissertation, la précieuse *Mosaïque du Vatican* [3] ; il entreprenait un nouveau recueil de *Pierres gravées* [4], et une seconde collection de monumens inédits dont

[1] Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, Modène, Mantoue et Crémone. 2 vol. in-8° avec vignette. Prix, 8 fr. — Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et à Gênes. 2 vol. in-8°. Prix, 8 fr.

[2] Description des tombeaux de Canosa, ainsi que des bas-reliefs, armures et vases qui y ont été découverts en 1813. Grand atlas, papier vélin d'Annonay, avec 14 planches en noir. Imprimerie de Didot aîné, à Paris. Prix, 70 fr. — Le même, avec planches coloriées et en noir. Prix, 200 fr.

[3] Description de la précieuse Mosaïque du Vatican du Pio-Clémentin, à Rome, représentant des scènes de tragédie. In-folio, avec 28 planches coloriées. Prix, 40 fr.

[4] Pierres gravées inédites. Les sept premières livraisons, contenant 62 gravures et 160 pages de texte, sont en vente. Prix : 6 fr. la livr. A Paris, chez Girard.

deux cents planches étaient déjà gravées. Il méditait encore, entre autres travaux, un grand chapitre qu'il devait placer à la fin de sa Relation de l'Italie, dans lequel il se proposait de comparer cette contrée et la France qu'il avait successivement étudiées et trouvées très-différentes, quoique très-voisines et parvenues l'une et l'autre à un haut degré de civilisation. Il avait été étonné plus d'une fois en considérant combien de règles générales en Italie ne sont en France que de rares exceptions; en voyant dans l'une presque tous les dons de l'esprit abandonnés aux caprices de l'imagination, dans l'autre l'imagination dirigée par la science et par la reflexion; la première toujours passionnée et ne rêvant que le beau; la seconde le recherchant avec ardeur, le saisissant avec transport, mais méditant et perfectionnant l'utile; la France imposant les produits d'une industrie riche et savante au monde civilisé, l'Italie l'instruisant aussi, le polissant encore par les beaux-arts, et lui fournissant à la fois les maîtres et les modèles. Frappé de ces dissemblances sociales, Millin croyait en avoir trouvé la cause dans celles des lieux et des mœurs, et surtout dans cette perpétuelle alliance, particulière à l'Italie, du sublime de la religion avec le sublime des beaux-arts; car l'Italie, savante et chrétienne à la fois, a su, peut-être seule, habi-

lement allier, par une sorte de fusion, le culte de Dieu au culte des arts et des muses, la religion de l'Etat aux honneurs et à la gloire de la patrie; puisant dans l'une et dans l'autre ses plus heureuses inspirations; honorant toutes les vertus civiles et religieuses, ses saints martyrs et ses citoyens illustres; plaçant la statue de Pline-le-Jeune dans le temple d'un Dieu que Pline ignora; prêchant sans cesse par la multiplicité des monumens funéraires, la plus persuasive des morales, la morale des tombeaux; conservant, par respect pour l'autorité des temps, les rites et les pratiques de la primitive Église : parce que, à la différence des contrées moins méridionales, la religion est restée pour l'Italie une grande affaire de ce monde (peut-être autant que de l'autre), animant toutes ses pensées et tous ses souvenirs, créant pour tous ses arts une poétique nouvelle, un merveilleux fortifié par les merveilles mêmes qu'elle nous révèle, et leur offrant aussi avec une inépuisable fécondité les types de leurs plus belles créations; comme autrefois le génie religieux et poétique d'Homère prêta au ciseau de Phidias les seules formes dignes du maître de l'Olympe.

Mais en vain Millin s'entourait-il des nombreux et derniers fruits de ses travaux, comme d'un rempart contre la destinée qui le poursuivait;

en vain opposait-il à la mort qui s'avançait, l'activité toujours renaissante de son esprit ; le lit sur lequel il était étendu, était couvert des dessins des monumens qu'il avait si avidement recherchés ; ses yeux prêts à se fermer les contemplaient encore ; et peu d'heures avant d'expirer, il corrigeait une feuille qui tomba de ses mains au moment où il rendit le dernier soupir (le 14 août 1818) : heureux du moins d'exhaler sa vie au milieu des objets qui l'avaient honorée et embellie! On peut dire que sa fin l'a fait connaître tout entier, et que, suivant la pensée d'un ancien poëte, rien n'est plus propre que sa mort à faire apprécier sa vie.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Toutes les connaissances humaines ont fait depuis deux siècles des progrès mémorables ; et ces progrès sont l'effet certain du perfectionnement des méthodes ou de l'art d'étudier pour connaître. L'Archéologie, à sa renaissance en Europe, dut subir, comme les autres sciences, l'effet des préjugés et des erreurs de l'époque. Il ne faut pas accuser l'esprit humain : il s'élança avec une louable ardeur vers la lumière dès qu'il entrevit ses premiers rayons; il courut au but sans s'occuper de jalonner sa route, sans l'explorer attentivement, pressé qu'il était de reprendre possession du domaine entier de l'intelligence. Les premiers observateurs se hâtèrent donc de construire des systèmes généraux après avoir à peine reconnu quelques faits particuliers, et l'influence des idées du siècle

se montra habituellement même dans ces reconnaissances isolées. Les inventions et leurs imitateurs, les origines et leurs dérivations, tout fut confondu par l'effet d'une seule idée, et les antiques sociétés, leurs monumens et leur renommée, réduits aux étroites proportions d'un type préféré, ne trouvèrent plus sur l'échelle des temps que la petite place accordée à ce modèle même. Tout fut ramené à l'unité, à une seule source commune, les peuples, les mœurs, les croyances, les institutions et les langues; mais ce ne fut pour la science qu'une source d'erreurs universelles. Le doute, cause toute-puissante d'instruction, appela bientôt l'examen; celui-ci engendra la critique; ses analogies et ses dissemblances apparurent avec tous leurs caractères; la méthode les rangea en familles, et ces familles furent des séries de faits mis dans toute leur évidence. L'esprit humain ne connut qu'alors ses véritables annales, ses œuvres primitives, dans les régions diverses où il avait exercé simultanément ou successivement sa puissance, et l'Archéologie, recueillant religieusement les débris matériels des œuvres antiques,

s'exerça aussitôt à y découvrir aussi les traces des antiques idées et les procédés des arts qui servirent aux anciens hommes pour les manifester et nous les transmettre.

Tel est le noble but que l'Archéologie doit se proposer, et à cette hauteur elle n'a pas pour motif une simple satisfaction de sa curiosité : elle cherche dans la longue expérience des peuples anciens des exemples ou des avertissemens utiles aux nations modernes; elle fouille à la source de tous ces bons modèles; elle constate que si les sciences d'observation doivent aux derniers siècles d'importantes améliorations, c'est aux anciens qu'il faut encore demander les vrais modèles dans les arts utiles et les beaux-arts. C'est aussi sur elle que l'histoire fonde ses plus positives certitudes; l'Archéologie leur explique les monumens des hommes, et l'histoire retrouve les princes et les peuples dont elle a à parler, l'époque, la place et les actions de chacun d'eux. Le plus obscur monument se rapporte à un fait de l'ancienne civilisation, et le philosophe, qui travaille pour l'humanité, n'a pas tout fait pour accomplir sa mission tant qu'il ne combine pas

avec les temps présens les notions positives empreintes sur les débris des temps qui sont passés.

L'Archéologie lui révèle ces notions, et c'est elle qui fouille à cet effet dans la poussière des peuples primitifs; ils tracèrent leur propre histoire sur leurs propres monumens: les temples de leurs dieux témoignent de leurs croyances; les ouvrages publics, de leurs besoins sociaux, des moyens qu'ils surent se créer pour y suffire; leurs marbres et leurs ustensiles, des mœurs et des goûts individuels subordonnés aux mœurs générales et aux goûts nationaux; leur luxe, de leurs richesses et de l'état de leur économie publique; et les chefs-d'œuvre de leur art, comme les chefs-d'œuvre de leur littérature, de toute la puissance de l'étude et de l'imagination.

Un attrait irrésistible nous entraine vers ces temps obscurs pour l'histoire elle-même, et cet attrait nous maîtrise, parce que nous retrouvons à chaque pas ce qui intéresse au plus haut degré l'homme. Et ce goût, si noble en son objet, n'est pas un vaniteux égoïsme, c'est un louable orgueil de l'intelligence qui se cherche elle-même avi-

dement dans toutes les générations éteintes et partout où elle peut se manifester, elle veut reconstruire ses propres annales et démontrer qu'elle fut constamment, du moins par ses effets et par ses causes, fidèle à elle-même et à la diversité, qui lui donna ce pouvoir et en marqua les limites.

Le monde habité par les nations ensevelies sous le sol qui porte les nations vivantes, est le domaine de l'Archéologie. Son étude est immense ; un guide habile est indispensable à qui veut en parcourir les routes presque effacées. Les traditions de l'histoire ont conservé le souvenir des faits du passé, et la critique archéologique a rattaché chaque monument à sa véritable origine. L'antiquaire de notre temps s'engage donc dans la carrière avec toute l'expérience de ceux qui l'y ont précédé ; il possède bien vite toute leur science, puisqu'ils en ont, pour lui, rassemblé les élémens. Tel est le but des livres élémentaires publiés par des savans laborieux ; tel est le sujet des *Introductions* qui sont réunies dans ce volume.

La première donne une idée générale de

la science archéologique ; elle en expose les divisions principales et retrace sommairement son histoire depuis la renaissance des lettres en Europe. La liaison intime de l'Archéologie avec la connaissance spéciale de l'art chez les anciens se révèle à chaque page, et comme l'un des plus utiles moyens d'étude que l'expérience ait accrédités. Chaque peuple se donna un style qui lui fut propre et qu'il conserva par un respect réfléchi pour ses vieilles coutumes, et comme pour se perpétuer par ces idées caractéristiques et consacrées, ou qu'il abandonna lorsque, arrêté dans sa marche naturelle par une domination nouvelle, il dut renoncer tout à la fois à l'existence sociale et à ses progrès éventuels dans les arts. L'Egypte est l'exemple du premier ordre de choses, et l'Etrurie du second : l'une, conquise par les Perses et par les Grecs, fit respecter ses habitudes et travaille encore sous leurs yeux comme aux temps de Sésostris; l'autre, se laissant d'abord aller à l'influence des colonies grecques d'Italie, se perdit ensuite sous les coups de l'épée romaine. La Grèce au contraire passa par tous les degrés du perfectionne-

ment des états, depuis la grossière ébauche jusqu'aux sublimes conceptions. L'Archéologie doit donc enseigner le style de chaque peuple et les époques même de chaque style; l'histoire écrite, les préceptes recueillis par la critique littéraire, l'étude des langues anciennes et de leurs monumens, sont les autres moyens qui, avec les connaissances de l'art, guident l'amateur et les savans dans la connaissance de l'antiquité. La première introduction de ce recueil leur trace la route et leur en montre le terme.

La seconde, peu spéciale, traite d'une classe particulière de monumens qui nous montrent, mieux que d'autres, tout le génie de la Grèce antique, appliquant son esprit et son imagination à reproduire par la gravure et sur pierres fines ses croyances, ses héros, ses grands hommes et ses amusemens. Les arts modernes y ont cherché des types et trouvé des modèles. Le luxe de nos jours adopte ces mêmes parures qui furent, il y a plus de vingt siècles, mises à la mode par l'élégance athénienne. Tel est le privilége des beaux-arts; leurs chefs-d'œuvre sont les contemporains de toutes les civilisations.

La connaissance de cette classe de monumens est donc comme une nécessité actuelle; on veut apprendre à juger ce qu'on admire, surtout quand le prix d'un objet provient moins de la matière que du travail, et telles sont ces pierres gravées que le bon goût et l'art prospère des nations modernes font rechercher avec une louable émulation.

La connaissance des médailles entre un peu moins dans les habitudes sociales, et semble réservée aux études solitaires des savans, des artistes. Mais les noms des grands hommes de l'antiquité sont dans toutes les bouches; nos premiers exercices littéraires sont protégés par le charme qui s'attache à leurs grandes actions, et les médailles nous montrent leurs portraits. Nous voulons chercher dans ces images authentiques quelques traces qui fassent revivre l'élévation de leur sentiment, la magnanimité de leur courage et cette ardeur d'un patriotisme à l'épreuve de tous les périls. La géographie, la chronologie, l'histoire des religions et des mœurs anciennes sont inscrites sur les médailles; les plus nobles motifs président à leur étude,

et le livre qui en présente les élémens sommaires doit être utile à l'homme du monde comme à l'homme désireux de savoir.

Millin, qui contribua par ses ouvrages et par toutes ses habitudes, à répandre le goût de l'Archéologie, n'ignora pas que tout ce qui peut rendre les études faciles, les rend aussi plus générales. Il rédigea donc des *Introductions* élémentaires qui furent accueillies en France avec empressement, et traduites en diverses langues à l'étranger. Ce savant laborieux ajouta ce service de plus à tous ceux qu'il a rendus aux bonnes études, à celles que l'état actuel des connaissances humaines et l'esprit investigateur de notre époque, font rechercher et honorer avec une franchise que des opinions fortement alarmées ou volontairement stationnaires sur les démêlés de la société, s'obstineraient en vain à mettre en doute. On reproduit aujourd'hui ces mêmes *Introductions* qui manquaient au goût général pour l'étude de l'antiquité. Elles ne furent pas les fruits les moins utiles du zèle et des connaissances très-variées d'un savant qui dévoua sa vie à la culture des lettres, concourut à leurs pro-

grès par de nombreux ouvrages, et qui, au lit de mort, reconnut avec une vive gratitude qu'il leur était redevable de tous les plaisirs et de toutes les satisfactions qui avaient embelli et consolé son existence.

CHAMPOLLION-FIGEAC.



MONUMENS ANTIQUES.

MONUMENS ANTIQUES.

DE L'ARCHÉOLOGIE EN GÉNÉRAL.

L'ARCHÉOLOGIE est la science connue ordinairement sous le nom d'*Antiquités* [1]. Ce nom univoque, composé d'Αρχαῖος, ancien, et de Λογος, discours, lui convient bien mieux; car, dans l'ARCHÉOLOGIE, est comprise l'étude des *Antiquités*, c'est-à-dire celle des Monumens antiques, et l'étude des anciens usages qui sont venus jusqu'à nous.

L'Archéologie est donc la connaissance de tout ce qui a rapport aux mœurs et aux usages des anciens : celui qui la possède se nomme *Archéologue*, et, plus vulgairement, *Antiquaire ;* cependant on applique plus communément le premier nom à celui qui

[1] Le mot Antiquités est trop vague : la connaissance des antiquités, réduite en théorie, doit être désignée par un nom particulier et univoque comme toutes les autres sciences : on peut dire Archéologie, comme on dit *Minéralogie, Zoologie, Physiologie.*

étudie les *mœurs* et les *usages*, et le second à celui qui étudie les *monumens :* ce dernier porte aussi le nom d'*Archéographe* [1].

Ernesti distingue deux sortes d'Archéologie, l'*Archéologie* proprement dite et l'*Archéologie littéraire* [2]. Il entend, par Archéologie proprement dite, la connaissance des mœurs, des rites et des usages ; et par *Archéologie littéraire*, celle qui traite des monumens, mais seulement sous le rapport de l'histoire, et non sous celui de l'excelleace de l'art. Le nom imposé par Spon, celui d'*Archéographie*, me paraît préférable [3].

J'entends donc, par Archéologie, l'étude générale des Antiquités [4] ; l'Archéologie n'en est qu'une partie.

[1] *Fabric. Bibliothec. antiquaria*, p. 81.

[2] *Archæol. litt. proleg.*, p. 1.

[3] *Spon, Miscell. erud. antiq.* Lugd. 1685, in-fol. præf.

[4] On n'a pas toujours donné au mot Archéologie un sens aussi étendu. *Denis d'Halycarnasse* et *Josèphe* ont traité, dans leur Archéologie, de tout ce qui avait rapport à l'histoire, aux mœurs et aux usages des Romains et des Juifs, et ils ont absolument négligé l'Archéographie. Potter lui-même, dans son *Archæologia*

Agrément et utilité de l'Archéologie.

La définition que je viens d'établir suffit pour faire connaître l'importance et l'étendue de l'Archéologie : c'est la partie la plus intéressante de l'Histoire, puisque c'est celle de l'homme dans sa vie publique et privée.

Les anciens eux-mêmes ont senti l'utilité, ont connu l'intérêt attaché aux recherches d'antiquités. Les ouvrages des philosophes, des historiens et des poëtes sont toujours semés de traits ou d'allusions relatifs aux peuples qui étaient pour eux les anciens : les écrits d'Homère, ceux d'Hérodote, de Plutarque, de Pline, d'Athénée, sont remplis de détails sur les mœurs, les usages et les monumens des nations qui les ont précédés ; et ce sont ces détails qui rendent principa-

Græca, ne s'est point occupé de l'Archéographie, et l'*Archæologia Britannica* n'est aussi qu'un recueil dans le genre des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Le traité d'Ernesti est une excellente introduction à l'Archéographie, mais ne peut pas encore être regardé comme un traité complet sur cette matière.

lement leur lecture si amusante et si instructive.

L'antiquité est si nécessaire à connaître pour celui qui veut avoir une teinture suffisante des arts et des lettres, qu'il est étonnant que de nos jours elle soit si peu cultivée en France. L'étude des langues anciennes, qu'on s'occupe de rétablir, pourra peut-être la ranimer.

Beaucoup d'auteurs ont écrit sur les différentes parties de l'Archéologie, mais peu ont eu pour objet de faire sentir son utilité.

Klotz a publié, en allemand, un petit traité intitulé : *De l'Étude de l'Antiquité*[1]. Il serait naturel de penser, d'après le nom de l'auteur, qu'il peut être de quelque utilité pour bien faire connaître tous les charmes de cette science et ses avantages ; mais il est rempli de lieux communs, de phrases inutiles qui ne viennent point au but.

Il y répond cependant à ceux qui regardent la science des antiquités comme une

[1] *Ueber das studium des Alterthums, von Hrn. hofrath.* Klotz. *Halle. Joh. Justin Gebauer*, 1766, in-12, 72 p.

connaissance futile ; il fait voir que ce sentiment est né de l'amour-propre ignorant ; il démontre aussi que cela vient de ce que beaucoup d'hommes, très-habiles d'ailleurs, se donnent pour connaisseurs en antiquités sans l'être véritablement, parce que l'érudition n'accompagne pas toujours le goût.

Il termine par quelques considérations sur l'utilité de la science elle-même. Mais il s'arrête au moment où on croit qu'il va donner quelques détails satisfaisans. Il démontre cependant que, pour être habile, même dans la législation, il faut connaître l'antiquité.

Ce petit traité a, en général, peu de mérite et d'intérêt.

Birnbaum a composé, sur la nature et l'usage de l'étude des antiquités, un petit traité que je n'ai pas encore pu rencontrer.

Ce sont là les seuls ouvrages que je connaisse sur les agrémens et les charmes de l'étude de l'antiquité, la nécessité d'en avoir une teinture suffisante et les amusemens qu'elle procure.

Comme avant d'étudier une science il est nécessaire de bien savoir si elle mérite de

lui consacrer son temps, je vais tâcher de démontrer, par quelques exemples, combien l'étude de l'antiquité est indispensable à celui même qui ne cherche qu'une instruction facile et vulgaire.

Les ouvrages des bons écrivains anciens et modernes sont semés d'allusions relatives aux mœurs et aux usages de l'antiquité. Comment sentir la finesse de ces allusions, comment apprécier le mérite de ces compositions sans une connaissance un peu approfondie des mœurs, des usages et des opinions des anciens?

Nos grands poëtes ne sont parvenus à cette élévation qui les distingue que par une étude approfondie des anciens. Toute la haute antiquité et la mythologie des Grecs se trouvent dans la *Phèdre* de Racine; toute l'antiquité hébraïque dans son *Athalie*, et il est impossible de juger convenablement ces deux chefs-d'œuvre sans la connaissance des mœurs et des usages des Grecs et des Hébreux.

La querelle si vive qui a divisé plusieurs hommes célèbres dans le siècle de Louis XIV n'aurait pas existé, si ceux qui ont voulu

tourner en ridicule les plus beaux passages des anciens pour assurer le succès de la cause des modernes, avaient mieux connu l'Archéologie; ils auraient vu que ces idées, qui leur paraissaient si extraordinaires, tenaient aux mœurs de leur siècle, et qu'Homère, Sophocle et Aristophane n'ont pas pu se conformer, dans leurs écrits immortels, aux usages de notre temps.

C'est ce défaut de connaissances archéologiques qui fait porter des jugemens si injustes sur les ouvrages des anciens. Certainement on trouvera les chœurs de leurs tragédies peu naturels, si on en juge d'après nos mœurs actuelles; mais en réfléchissant que les poëtes, pour se conformer au goût de leurs contemporains, étaient obligés d'introduire des chœurs où on discutait des questions politiques, on admirera l'art avec lequel les anciens auteurs dramatiques ont su lier ces chœurs avec l'action.

Si l'on ignore l'importance que les Grecs mettaient aux courses des chars, on regardera, comme une grande faute de la part de Sophocle dans son *Électre*, d'avoir fait faire une si longue description de ces jeux par

celui qui vient raconter la mort d'Oreste [1].

On s'exposera à faire, sur les poëmes d'Homère, bien des critiques déplacées, si l'on n'a pas la connaissance des mœurs homériques. Cette manière pompeuse et solennelle de s'exprimer, que les héros grecs et troyens n'abandonnent jamais, paraîtra n'être point naturelle. On sera révolté de voir la barbarie avec laquelle les guerriers d'Homère traitent leurs prisonniers, leur cruauté envers les corps de leurs ennemis vaincus, qu'ils destinent à servir de pâture à leurs chiens, ou sur lesquels ils signalent eux-mêmes leur fureur; la princesse Nausicaa jouant à la balle, lavant son linge; les princes préparant eux-mêmes les repas hospitaliers, sembleront ridicules; et le sage Nestor voudra engager les Grecs à une action brutale, lorsqu'il leur fait entrevoir l'espoir d'emmener chacun avec eux une femme troyenne pour les servir et partager leur lit, si on ignore que c'était là le sort que les vainqueurs destinaient toujours alors aux vaincus, que ce qui nous choque dans ces

[1] *Sulzer Allgemeine theorie art. antik.*

idées appartient aux mœurs du temps, et non pas à Homère, qui a dû s'y conformer.

Il sera donc impossible de juger du goût et du génie des anciens, d'une manière juste et saine, sans la connaissance de l'antiquité; mais bien plus, il sera impossible, sans cette connaissance, de saisir le sens de certains passages.

Ce vers si connu et si souvent cité d'Horace:

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

ne peut être entièrement compris, si on ignore la manière dont les Romains élisaient leurs magistrats, en marquant un point au bout du nom de celui que l'on choisissait, et je pourrais citer mille exemples semblables de la nécessité de l'étude de l'Archéologie pour l'intelligence des auteurs classiques.

Mais ce ne sont pas les poëtes seuls qui sont inintelligibles pour ceux qui ne sont pas initiés dans les mystères de l'antiquité. Les historiens, les orateurs sont aussi dans le même cas. Enfin, sans l'étude de l'antiquité, il est impossible de saisir l'allégorie d'un bas-

relief ou d'un tableau, de juger de la vérité du costume, des décorations et des autres parties d'une représentation théâtrale.

On ne saurait donc faire quelques progrès dans les lettres sans la connaissance de l'antiquité; mais toutes les connaissances se tiennent, et il est aisé de prouver que l'Archéologie prête principalement son secours à toutes les autres.

La Géographie ancienne ne peut être ignorée de celui qui veut lire l'histoire avec fruit, et cette science reçoit ses principaux éclaircissemens de la numismatique. Non-seulement les médailles nous offrent les images de quelques lieux célèbres, mais on y trouve les noms d'une foule de provinces, de colonies, de villes, de municipes, dont sans elles on ignorerait l'existence, ou dont on ne pourrait déterminer la position.

La Chronologie, cet autre flambeau de l'histoire, s'appuie aussi sur les monumens, principalement sur les médailles et les inscriptions. On y trouve des preuves irréfragables pour la fixation d'époques célèbres et d'ères importantes; la série des événemens est prouvée par elles d'une manière certaine;

et quant aux inscriptions, on sait quelle est l'autorité du marbre d'Arundel et d'autres monumens célèbres du même genre. C'est à l'aide des médailles qu'on est parvenu à tracer l'histoire de peuples et de rois qui n'ont point eu d'historiens, et dont les actions mémorables auraient pu difficilement être rassemblées sans ce secours; enfin, les noms des différentes magistratures, la détermination des différens poids; les titres des différens princes ne peuvent souvent être connus que par les médailles antiques, et c'est avec le secours seul des monumens de toute espèce qu'on peut rétablir la vérité de certains événemens altérés dans les récits qui nous en ont été transmis.

La Mythologie est une des parties les plus curieuses de l'antiquité; c'est elle qui anime la peinture et la poésie; si on l'ignore, il est impossible de sentir le mérite de la plupart des allégories, il est impossible de deviner le sujet d'une sculpture ou d'un tableau; mais comment savoir la Mythologie sans l'intelligence des auteurs anciens et celle des monumens? Spence a prouvé avec quel intérêt les ouvrages des poëtes et ceux des

artistes s'expliquent l'un par l'autre [1]. L'Horace de Pine, le Virgile de Sandby, celui d'Heyne, attestent combien les monumens antiques, appliqués aux passages des poëtes, ajoutent de prix à leurs éditions. Les poëtes peuvent servir à fixer l'âge des monumens mythologiques, en nous faisant connaître les divers changemens que les fables ont éprouvés depuis Homère, dans la manière de les raconter, ou dans leur représentation. Les monumens nous font connaître une foule de détails relatifs à la religion des différens peuples; on y trouve les noms des dieux, les fonctions de leurs ministres, les instructions et les cérémonies de leur culte.

Les usages civils et militaires des anciens ne s'expliquent pas moins bien par les monumens que les usages sacrés et les opinions religieuses. On y observe les ustensiles nécessaires à la vie domestique, les machines de guerre, l'ordre des batailles, des marches, des siéges et des campemens, les jeux scéniques et les spectacles de l'amphithéâtre, et une foule de singularités historiques aussi instructives qu'amusantes.

[1] *Spence polymetis.*

Sans les monumens, où retrouverait-on les élémens des anciennes langues et des anciennes écritures ? L'histoire littéraire de toutes les sciences ne peut s'appuyer avec quelque certitude que sur les monumens antiques.

Plusieurs lois anciennes, plusieurs formules juridiques, ainsi que les noms des anciens magistrats, ne peuvent être établis que par les médailles. L'histoire naturelle, chez les anciens, peut être éclaircie par cette foule d'animaux et de plantes représentés sur les monumens, et principalement sur les pierres gravées et les médailles ; ils nous avaient conservé la figure de la giraffe et de l'hippopotame, quand ces animaux n'étaient plus connus en Europe ; le rhinocéros bicorne y était représenté, quand on s'obstinait à nier son existence.

Les monumens ont encore l'avantage de nous offrir les traits des hommes célèbres par leurs vertus, leur savoir, leur valeur ou même par leurs vices. La comparaison des bustes, des pierres gravées et des médailles nous conduit à nous assurer de l'exactitude de la ressemblance, et nous pouvons ainsi voir les

traits fidèles des hommes dont les talens nous éclairent, et dont les grandes actions nous excitent à la vertu ou élèvent notre courage.

Il est impossible, comme je l'ai énoncé, d'expliquer les différens sujets représentés par les arts sans la connaissance de l'Archéologie ; il est également impossible, sans cette connaissance, de juger solidement des ouvrages de l'art. Les immortels écrits de Winckelman, de Mengs et de Sulzer ont démontré combien cette science était nécessaire pour se former le goût, et avoir une idée juste des différens degrés du beau.

Enfin, quel plaisir peut-on goûter dans les voyages, si l'on ne sait apprécier le mérite des monumens épars dans les différentes contrées que l'on parcourt, et voir avec quelque discernement les ateliers, les musées et les cabinets, et comment peut-on voyager avec fruit sans une connaissance préliminaire des différentes parties de l'Archéologie?

Ces détails suffisent pour faire comprendre toute l'utilité de l'Archéologie, et que c'est la partie de l'histoire la plus instructive et la plus amusante.

Division de l'Archéologie.

On peut partager cette étude en deux divisions principales :

1°. La connaissance des mœurs et des usages des anciens ;

2°. Celle des monumens de l'antiquité.

Les mœurs et les usages des anciens se partagent en trois classes : les usages religieux, les usages civils, les usages militaires.

Les usages des anciens s'expliquent par les monumens, et on connaît l'emploi des différens monumens et les objets qui les représentent, par la lecture attentive des historiens, des orateurs et surtout des poëtes.

La partie de l'Archéologie qui traite de l'explication des monumens, se nomme pour cette raison Archéographie.

On peut la partager en neuf classes :

1°. *Les Édifices ;*

2°. *Les Peintures ;*

3°. *Les Sculptures ;*

4°. *Les Gravures ;*

5°. *Les Mosaïques ;*

6°. *Les Vases ;*

7°. *Les Instrumens ;*

8°. *Les Médailles;*

9°. *Les Inscriptions.*

1°. Les Édifices font connaître le goût de l'Architecture chez les différentes nations, et le style des différentes époques de cet art. On cherche à travers leurs ruines à deviner, par ce qu'ils sont encore, ce qu'ils pouvaient être. On décrit avec soin les monumens qui existent dans leur entier. Les Pyramides et les Obélisques des Égyptiens font juger du goût de ces peuples pour le merveilleux. La comparaison des édifices persans avec ceux des autres nations nous montre les progrès successifs de l'art des voûtes. Les Grecs et les Romains nous ont laissé des temples, des tombeaux, des théâtres, des hippodromes, des cirques, des amphithéâtres. La grandeur et l'industrie des Romains sont attestées par des arcs de triomphe, des colonnes historiées, des aqueducs, des thermes, des bains, et par des chaussées garnies de colonnes milliaires. Et sur ces divers monumens on trouve, par les objets qui y ont été sculptés, des traces de l'architecture navale et de l'architecture militaire; on voit enfin que les Égyptiens et les Perses

avaient du goût pour le gigantesque et le merveilleux; que les Grecs, qui ne cherchèrent d'abord que la solidité et la simplicité, ont inventé successivement les beaux ordres d'architecture; qu'ils ont déterminé les justes proportions et leurs décorations, et que les Romains n'ont été que leurs imitateurs. On passe de-là à l'architecture improprement appelée gothique dont les monumens attestent un goût particulier.

2°. Les anciennes Peintures nous font connaître les divers procédés des anciens pour peindre à fresque, ou en détrempe, ou à l'encaustique; on peut comparer les tableaux qui existent encore avec ceux dont les auteurs classiques nous ont laissé la description. Le nombre des monumens de ce genre est bien peu considérable, quoiqu'il se soit beaucoup accru par les découvertes faites à Herculanum.

3°. Les Sculptures sont bien plus nombreuses; on y distingue les statues, les bustes et les bas-reliefs; on voit sur toutes les images des Dieux et des hommes illustres, les cérémonies sacrées et profanes, les événemens et les faits remarquables de la fable

et de l'histoire. Ces monumens en terre, en pierre, en marbre ou en métal, existent, ou dans les lieux à l'ornement desquels ils étaient destinés, ou dans les cabinets des curieux. On les reproduit par les moules, par la copie, par le dessin et la gravure; enfin, ces monumens sont de la plus grande utilité pour bien connaître les différens styles et les différens âges de la sculpture, les procédés des anciens statuaires, les idées qui les ont guidés dans la partie poétique de leur art; c'est d'après eux qu'on peut bien apprécier le goût des anciens, l'opinion qu'ils avaient du beau naturel ou idéal, et qu'on peut établir une instruction juste sur le nu, les draperies et le costume.

4°. Les Pierres gravées, soit en creux, soit en relief, sont les monumens les plus utiles par les connaissances nombreuses et variées qu'elles nous fournissent. Leur dureté les a fait résister au choc des autres corps et au feu, et leur petitesse les a dérobées à la fureur des barbares; on y retrouve, sans aucune altération, les traits des grands hommes, souvent effacés par les traits de l'air sur les statues, et par les suites du frottement sur

les médailles. On y lit les caractères alphabétiques les plus anciens; on y voit des hiéroglyphes et des symboles singuliers, des animaux, des plantes et des instrumens qui servent à l'histoire des sciences chez les anciens. Ce sont les monumens les plus utiles pour l'histoire de l'art, parce qu'on y peut suivre les progrès du dessin depuis son origine et chez les différens peuples; on y peut distinguer le nom et la manière des différens maîtres, le goût et le style des différens âges; on y voit enfin des imitations des statues et des groupes les plus célèbres aujourd'hui existans, et des représentations fidèles de quelques-unes aujourd'hui perdues. Enfin, on peut y prendre des idées précises de la lithologie des anciens, et déterminer les pierres dont on trouve le nom dans leurs ouvrages.

5°. Les Mosaïques, qui imitent la peinture par le rapprochement de cubes de verre, ou de morceaux de pierres dures, ont également de l'intérêt pour l'antiquaire par la singularité de leur fabrication et par les sujets qu'elles représentent. Les Mosaïques de Préneste ou Palestrine, du palais de Néron, sont

suffisamment célèbres ; les anciens temples des chrétiens renferment beaucoup d'ornemens de ce genre, et on y trouve des choses utiles et curieuses pour l'étude des antiquités ecclésiastiques.

6°. Les Vases sont intéressans, et par la beauté de leurs formes, et par les sujets qui y sont figurés. Les uns étaient destinés à recevoir les votes quand on prenait les suffrages, ce sont les plus grands ; d'autres servaient à des usages civils, d'autres à des usages religieux ; les plus petits n'étaient que des jouets pour les enfans ; nous n'avons plus de ces beaux vases Murrhins ou Thériclééns, si célèbres chez les anciens ; mais il nous reste encore de belles coupes d'agate, de sardonyx, d'albâtre, de jaspe, de granite, de porphyre, de cristal ou de verre blanc ou coloré : mais les plus intéressans, les plus utiles pour l'histoire de l'art, pour l'explication des fables, des mœurs et des usages, sont ces vases d'argile fabriqués autrefois dans la Campanie, et tournés ou modelés par d'anciens artistes grecs, et si improprement nommés vases étrusques, puisque le plus grand nombre ne se trouve pas dans

l'Étrurie ; on y remarque la variété des formes, la nature de la pâte, celle de la couverte et les sujets qui y sont dessinés.

7°. Les Instrumens civils, religieux et militaires des différens peuples, et qui sont en plus ou moins grand nombre dans les cabinets, sont très-instructifs et très-intéressans pour l'intelligence des anciens auteurs et celle de l'histoire ; ce sont des ustensiles des sacrifices, des lares, des lampes, des urnes, des lacrymatoires, des armures, des bracelets, des ornemens et des bijoux de toute espèce.

8°. J'ai déjà dit un mot de l'immense utilité des Médailles pour la géographie, la chronologie, l'histoire des événemens des peuples, des villes, des empires et des rois, et pour celles des différentes connaissances. On y retrouve tout ce qui est figuré sur les autres monumens ; par elles on peut connaître les poids et les mesures des anciens ; enfin, on peut dire que c'est dans la numismatique que se trouve concentrée toute la connaissance des antiquités.

9°. Les monumens dont nous venons de parcourir les différentes classes offrent sou-

vent des Inscriptions qu'il faut savoir lire et expliquer pour en tirer quelque parti ; ce n'est aussi que par leur moyen qu'on peut remonter à l'origine des différentes espèces d'écritures. Ainsi pour connaître l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, l'antiquaire examine les obélisques et les statues ; il recherche sur les bandelettes des momies quelques traces de leur écriture cursive. Les monumens étrusques, les inscriptions et les médailles phéniciennes nous font connaître l'alphabet de ces pays. On recherche les marbres et les pierres qui portent des inscriptions, parce que l'histoire doit à quelques-unes les plus grandes clartés ; enfin on examine l'écriture sur papier d'Égypte ; celle sur des rouleaux de parchemin, tels que ceux d'Herculanum ; les ruines et les peintures mexicaines sont aussi soumises à l'observation de l'antiquaire. C'est à cause de l'utilité des inscriptions qu'on en a formé différens corps, et la manière de les lire a fondé une science connue sous le nom de paléographie, quand il ne s'agit que de l'écriture lapidaire, et de diplomatique si l'on prend

en considération celle des titres, des chartes et des diplômes.

Telles sont les différentes parties de la science archéologique: on sent combien chacune exige de travaux et d'études préliminaires.

But de l'Archéologie.

Le but de l'étude est d'augmenter le savoir et d'éviter les erreurs; ce n'est qu'avec beaucoup d'attention et de prudence que l'Archéologue y peut parvenir. Quelques monumens se dégradent par l'effet de l'air, dont leurs parties salines attirent l'humidité. Le marbre de Paros n'est déjà plus lisible, et nous avons quelques inscriptions découvertes depuis peu dont les lettres sont presque entièrement oblitérées. D'autres, tels que les médailles, sont usés par le frottement, et les types et les caractères y sont devenus presque indéchiffrables.

Plusieurs monumens sont altérés par la cupidité ou dénaturés par la maladresse; les restaurations faites aux statues mutilées ne sont pas toujours exécutées avec l'intelligence nécessaire pour ce travail; quelques igno-

rans, en nettoyant les statues et les médailles de bronze, leur font perdre ce vernis précieux qui atteste leur antiquité. On change les légendes, même les revers des médailles pour les rendre plus précieuses, et on ajoute à des pierres gravées modernes le nom de maîtres anciens.

Les faussaires vont souvent encore plus loin; quelques artistes sont parvenus à imiter assez parfaitement les monumens antiques pour que les connaisseurs, même les plus éclairés, puissent s'y tromper. Quelques-uns imitent des statues et des pierres gravées; les médailles de la fabrique de Jean Cauvin, de Padoue, sont suffisamment célèbres; tout le monde connaît les vases étrusques, imités par P. Fondi, ou par Wedgwood; Joseph Guerra a imité les peintures d'Herculanum; enfin Winckelman a été trompé lui-même en prenant pour antique une peinture qui était l'ouvrage de son ami Casanova.

Ces altérations, ces substitutions produisent une foule d'erreurs que l'antiquaire doit éviter avec soin; aussi dans mes différens cours ai-je l'attention de mettre sous les yeux

les imitations les plus frappantes auprès des monumens véritables; car ces erreurs donnent lieu à de fausses explications.

Mais ces fausses explications sont quelquefois aussi occasionées par la manière dont ceux qui publient les monumens les représentent. Les infidélités ont pour cause le désir de les embellir, ou l'ignorance des artistes, ou le dessein de faire cadrer les figures avec les explications; c'est ainsi que Struys et Serlio ont donné des figures fictives et de faux plans des monumens de Persépolis; Laurus, Dacosta, Picart, Panvinius, etc., ont publié des amphithéâtres, des naumachies des statues qui n'ont jamais existé que dans leur imagination, et plusieurs des médailles figurées et décrites par Golz sont justement suspectes à quelques antiquaires.

C'est à toutes ces causes que l'on doit les erreurs quelquefois grossières de ceux qui ont voulu expliquer les monumens. Baronius a pris une Isis pour la Vierge, mais cette erreur ne lui est pas particulière. La statue de la Vierge de l'église du Puy-de-Dôme était une Isis de Basalte, tenant son fils Horus sur ses genoux, et cependant elle a été brisée

par les modernes Vandales comme un instrument du culte. La plupart des *Vierges noires* étaient de même des Isis antiques; la France en possédait beaucoup, apportées par les Sarrasins ou après les Croisades, et toutes ont été brisées dans les temps de la terreur.

Ainsi le fanatisme révolutionnaire a détruit des monumens que la superstition religieuse nous avait conservés; car c'est à la crédulité des prêtres que nous devons la conservation de plusieurs pierres gravées, du plus grand prix, dont les sujets profanes s'étaient changés, au gré de leur imagination, en des sujets chrétiens et pieux. Le Valentinien qui ornait le bâton cantoral de la Sainte-Chapelle était, disait-on, un saint Louis; l'apothéose de Germanicus était l'enlèvement de saint Jean-Baptiste dans le ciel; et le superbe camée, appelé l'agate de Tibère, qui représente les triomphes de ce prince et l'apothéose d'Auguste, avait été regardé comme la marche triomphale de Joseph; Neptune et Minerve donnant aux hommes le cheval et l'olivier avaient été

transformés en Adam et Ève mangeant le fruit défendu.

Avec beaucoup de savoir et d'attention, les antiquaires eux-mêmes tombent souvent dans des méprises considérables. Le nom de Solon, sur une pierre gravée, a fait longtemps croire que la figure qui y est représentée était celle de ce législateur, tandis que ce nom est celui de l'artiste à qui on en doit le travail. Un *præfectus viarum* a été transformé en saint Viar; une tête portant le nom du graveur Arethon, était l'image d'Aréthuse; la Minerve d'Aspasius était la figure d'Aspasie. Montfaucon, Bellori et Winckelman eux-mêmes se sont quelquefois trompés dans l'explication des monumens, et tout le monde connaît les rêveries de l'érudition délirante du savant Hardouin, qui ne voyait dans les légendes des médailles que des lettres initiales qu'il remplissait avec une industrie prodigieuse. Ces erreurs sont celles attachées à l'espèce humaine; mais il ne peut être permis à un historien de parler, comme a fait Rollin, de la statue du Laocoon comme d'un monument perdu; il ne peut pas être permis à un artiste de représenter un héros

grec avec un habit romain, et encore moins un Hercule avec une perruque à la Louis XIV; enfin, on ne saurait tolérer la représentation d'OEdipe dans un salon français, et tout homme de goût est choqué lorsqu'il voit Iphigénie remettre à Pylade une lettre écrite sur du papier de chiffon et fermée comme celles qui sont portées chaque jour par la poste. Ésope parlant à la cour de Crésus à un colonel en uniforme français, et Strabon dans Démocrite amoureux voyant avec sa lunette des clochers, et faisant des almanachs, nous paraissent avec raison également ridicules; enfin, avec une observation plus attentive de l'antiquité, le vieil Horace n'appellerait pas Servius-Tullius *Sire*, et le grand Racine lui-même, qui était si pénétré de l'étude des auteurs classiques, n'aurait pas fait répéter si souvent le mot *Madame* à ses interlocuteurs.

Si ces erreurs ont eu lieu dans un temps où il y avait un si grand nombre de moyens de s'instruire, et où l'étude des langues savantes et des auteurs classiques était si cultivée, que sera-ce donc aujourd'hui que la jeunesse est privée depuis cinq années de

ces secours? Où ceux qui se destinent à l'exercice des beaux-arts, trouveront-ils ces notions qui leur sont si nécessaires? Et nos jeunes orateurs eux-mêmes ne s'exposeraient-ils pas à rendre ridicules les plus beaux traits de leurs discours par de fausses applications, si on ne supplée à ce qui leur manque faute d'études préliminaires?

Étude et enseignement de l'Archeologie.

Tel a été mon but en commençant mes cours et en publiant mes divers Élémens; je ne prétends pas faire parade ni d'une éloquence qui me manque, ni d'une érudition vaine et facile à acquérir. Je n'ai d'autre avantage sur une foule d'autres personnes qui pourraient faire mieux que moi, que d'être placé à la tête de la plus riche collection d'antiques en tout genre, à l'exception de celles de l'Italie, et auprès d'une des plus belles bibliothèques de l'univers.

Plusieurs hommes d'un mérite distingué ont demandé comment on pourrait faire un cours d'antiquités; je crois leur avoir répondu par l'énumération des connaissances qui fe-

ront la base de cet enseignement : qui peut posséder une collection aussi étendue, aussi variée que la collection nationale, et qui peut douter de l'intérêt de cours dans lesquels on peut mettre successivement sous les yeux tous les monumens dont il est question dans la leçon ! Si ces cours manquent de plaire, le professeur ne peut se le dissimuler, c'est la faute de ses moyens personnels ; car il lui faut très-peu de talens pour intéresser ses auditeurs quand il peut leur montrer une foule de curiosités si rares, si intéressantes et si variées.

Mais ce n'est pas la première fois que ces cours sont offerts à la jeunesse qui désire de s'instruire ; et dès les temps de la renaissance des arts on s'occupa d'en instituer de semblables.

Laurent de Médicis établit le premier à Florence des écoles où les professeurs étaient obligés de faire voir et de faire apprécier à leurs élèves les ouvrages des anciens avant de les livrer à leur propre génie. Il sortit de cette école un grand nombre de sculpteurs, de peintres et d'architectes du premier ordre, dont le plus célèbre est à juste titre

Michel-Ange Buonarotti. Alors les amis des lettres ne voulurent laisser aucun monument sans qu'il fût connu, et ils en écrivirent et en firent composer des descriptions [1].

Depuis cette époque, des savans distingués ont enseigné l'Archéologie; Niewpoort s'était attaché à la partie des mœurs et des usages; Christ et Ernesti ont particulièrement traité des monumens; Oberlin professe depuis trente années l'Archéologie dans la ville de Strasbourg, et beaucoup d'hommes instruits ont été recevoir ses leçons avant de commencer leurs voyages; Heyne, cet ami, ce successeur de l'immortel Winckelman, professe encore l'Archéologie dans l'université de Goettingue; Busching, qui joignait à une connaissance approfondie de la Géographie celle des antiquités, nous a laissé quelques-uns des cahiers qu'il avait rédigés pour ses élèves; le célèbre Eckhel, conservateur du Muséum de Vienne, est en même temps chargé de faire des cours d'antiquités.

La définition que j'ai donnée de l'Archéologie et la description que j'ai faite de ses

[1] *Martini in Ernesti Archæol. litter.*, p. 111.

différentes parties, prouvent qu'elle forme une science particulière; elle peut être réduite en préceptes à une théorie; elle peut donc être enseignée; en vain alléguerait-on que l'on peut l'étudier chez soi en acquérant les divers ouvrages qui en traitent; car outre que ces ouvrages sont aussi chers que nombreux, il manquerait toujours à cette étude la vue des monumens, sans l'observation desquels on ne saurait faire des progrès certains et rapides. Soutenir le contraire, c'est comme si on disait que les cours d'histoire naturelle sont inutiles, parce que la nature est partout, et que les livres qui en traitent sont dans toutes les bibliothèques : où cependant peut-on faire plus de progrès dans cette science que dans un muséum, où celui qui démontre a réuni tout ce qui est nécessaire pour l'enseigner?

Je sens, et je l'ai déjà dit, que je n'ai d'autre avantage sur plusieurs autres qui pourraient faire mieux que moi, que d'avoir été appelé par le gouvernement à la fonction que je remplis. Aussi que prétends-je faire dans ces Élémens? réunir en un corps d'enseignement, selon l'ordre que j'ai éta-

bli, tout ce qui est nécessaire pour l'étude de l'Archéologie. Tout est dans les livres et sur les monumens; il ne faut pour un semblable travail, comme le disait Ducange aux admirateurs de ses immenses travaux, que du temps, des mains et des yeux : je le sais, je n'ai d'autre mérite que celui des rapprochemens : mais je tâcherai d'y joindre la clarté, sans laquelle rien ne se conçoit, et la méthode, sans laquelle rien ne se case dans l'entendement : voici celle que j'ai adoptée.

Il serait impossible d'enseigner tous les objets qui composent la science Archéologique dans un seul cours. Mes entretiens sont donc divisés en sections, qui forment autant de cours particuliers et complets, et chacun peut suivre la partie qui lui plaît davantage.

Je commence par l'Archéologie, l'étude des monumens selon l'ordre que j'ai établi.

Après avoir parcouru successivement les monumens des différentes classes, je résume les connaissances que l'on a acquises par quelques entretiens généraux sur l'art.

J'examine d'abord l'origine de l'art, son

but, l'usage des symboles, celui des allégories, les différences entre l'art et le bel art. Nous voyons pourquoi les Égyptiens, qui ont la gloire de la plus haute antiquité dans l'exercice de l'art, ont poussé fort loin leurs connaissances dans la partie mécanique, mais ne se sont jamais élevés jusqu'au bel art. Nous examinons les trois différentes époque de l'art chez ce peuple; la première, lorsqu'il avait des lois, une religion et des mœurs qui leur étaient propres jusqu'à l'invasion de Cambise, cinq cent vingt-quatre années avant J.-C., la première année de la quatrième olympiade.

La seconde, au temps où l'Egypte fut sous la domination des Perses, des Grecs et des Romains.

La troisième, enfin, celle où les ouvrages des artistes égyptiens furent imités par les artistes grecs sous l'empereur Hadrien, cent dix-sept ans après J.-C.; ce qui forme le style égyptien ancien, le moderne, et le style égyptien-grec.

De-là nous voyons l'art cultivé très-anciennement chez les Étrusques : ceux-ci sont arrivés jusqu'au bel art; ils ont mêlé,

dans leurs représentations, les idées mythologiques des Grecs à celles qui leur étaient particulières. On trouve des traces de leurs richesses, de leur puissance et de leur goût dans les ouvrages qu'ils nous ont laissés. On voit qu'ils formaient déjà un peuple riche et puissant avant la fondation de Rome; ils étaient déjà comptés parmi les nations éclairées du flambeau des arts, tandis que les Romains étaient encore dans la barbarie, l'an 471 de la fondation de Rome, 284 ans avant l'ère chrétienne. Nous remarquons également trois styles dans leurs ouvrages, dont l'expression forte fait le caractère, le style ancien, le style moyen et le style moderne.

Passant ensuite à l'histoire de l'art chez les Grecs, je la trace dès son enfance au temps de Dædale, trois âges d'hommes avant la guerre de Troie; je suis ses progrès jusqu'à l'expédition de Xercès : alors nous voyons l'art fleurir dans la Grèce après les batailles de Salamine et de Platée, 480 ans avant J.-C., jusqu'au commencement de la guerre du Péloponèse : nous admirons l'époque du grand goût et du grand style

sous l'administration de Périclès dans la première année de la quatre-vingtième olympiade, 460 ans avant J.-C. : nous voyons ensuite les vicissitudes de l'art sous les successeurs d'Alexandre, au temps de la ligue achéenne sous les Ptolémées, sous les Séleucides, dans les cours, dans les villes de l'Asie-Mineure, enfin chez les Romains. Je fais connaître à chaque époque les grands artistes qui l'ont rendue célèbre.

L'histoire de l'art chez les Romains termine ce tableau : nous voyons ces fiers vainqueurs dévaster l'Étrurie et la Grèce, et vaincus eux-mêmes par la puissance de ces arts qu'ils semblent d'abord vouloir anéantir. Nummius répand en Italie le goût des productions de l'art en faisant transporter à Rome une foule de chefs-d'œuvre; nous voyons Rome peuplée, pour ainsi dire, de statues après la prise de Corinthe et la destruction de la ligue achéenne : nous voyons les objets de l'art devenus la proie d'avides proconsuls, la soif de l'or pour les acquérir les pousser à des concussions ou des rapines inconcevables; la jeune noblesse de Rome passionnée pour les arts, et cependant les Romains re-

garder la profession des artistes presque comme indigne d'un homme libre. Mais leur puissance, leurs richesses, leurs bienfaits appellent à Rome les grands artistes ; l'art y fleurit au plus haut degré sous Auguste et ses premiers successeurs ; il décroît ensuite : sa décadence devient plus sensible vers le temps de Septime-Sévère ; il s'éteint dans le bas-empire au point que les procédés mécaniques seuls sont tout ce qui nous en a été conservé dans le moyen âge. Parvenu à cette époque, je traiterai aussi de la renaissance de l'art.

Après ces connaissances générales, nous sommes en état de voyager dans le monde ancien pour examiner ses mœurs, ses usages et ses monumens.

La marche ordinaire des géographes est de commencer par l'Espagne pour aller d'Occident en Orient; mais nous prenons une route contraire pour conformer notre marche à la série chronologique des événemens et aux progrès de l'esprit humain. Ainsi je commence à guider mes auditeurs dans ce voyage en leur faisant visiter l'Égypte, qui est pour nous le berceau des lettres, des arts

et des sciences. Je fais voir, soit en nature, soit en relief, soit en figure, les monumens encore existans.

Nous suivons la même méthode pour chaque contrée que nous avons à parcourir, passant d'Afrique en Asie. Nous observons les mœurs, les usages et les monumens des Perses, comme nous avons fait ceux des Egyptiens.

Parcourant de même l'Asie-Mineure, nous entrons ensuite en Europe; après la Grèce nous visitons l'Italie, puis l'Espagne; enfin les nations septentrionales et gothiques. Nous terminons par la Gaule. Après l'avoir considérée sous les Romains, nous examinons la France sous ses rois, et nous faisons connaître les principaux monumens de la monarchie française en indiquant ceux qui subsistent encore et ceux que le vandalisme a détruits.

J'ai mesuré toute l'étendue d'un pareil plan; mais, comme toutes les parties en sont isolées, il peut s'exécuter successivement. Après avoir eu le courage de l'entreprendre, on ne me verra point ralentir mes efforts ni

cesser les travaux constans qui peuvent seuls me le faire terminer.

DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Celui qui veut faire quelques progrès dans l'Archéologie y doit aussi joindre l'histoire littéraire et la bibliographie de cette science.

L'Histoire littéraire et la Bibliographie sont deux sciences bien distinctes, quoiqu'elles aient des rapports communs; l'une traite de la matière des livres, des époques et des événemens, des sciences, de la vie des hommes qui les ont cultivées; l'autre de l'objet des livres et de leur disposition.

Ces deux sciences, très-familières aux savans de l'Allemagne et du Nord, sont presque inconnues en France; cependant il est agréable de connaître l'histoire de la science que l'on étudie; il est nécessaire de connaître les ouvrages dans lesquels on peut trouver la solution des difficultés que l'on rencontre.

Plusieurs auteurs, tels que Struve, Heuman, Denis, ont écrit des ouvrages généraux sur l'histoire littéraire; quelques-uns, comme Lambeccius et le professeur Saxe,

selon la méthode chronologique, d'autres, comme Fabricius, Harles, Tiraboschi, selon la méthode géographique; d'autres, selon la méthode analytique : le professeur Oberlin, dans un petit ouvrage très-précieux, qui lui sert dans ses cours d'histoire littéraire, a combiné ces différentes méthodes.

Il serait à désirer qu'on adoptât aussi à cet égard l'usage suivi depuis très-longtemps en Allemagne, de donner des cours d'histoire littéraire. La bibliothèque du roi serait encore le lieu le plus favorable pour un pareil établissement.

J'ai donné un aperçu de cette science infiniment trop négligée, même par les savans français, dans un écrit inséré dans la Décade philosophique et littéraire [1].

L'histoire littéraire est générale ou spéciale; on appelle générale, celle qui embrasse l'histoire des sciences dans toute leur étendue; et spéciale, celle qui n'en traite qu'une partie.

Nous ne devons ici nous attacher qu'à l'histoire littéraire spéciale, à celle qui a rap-

[1] Tome II.

port à la science dont nous sommes occupés, à l'Archéologie.

J'aurai donc soin, dans mes élémens, de faire connaître successivement l'histoire de l'Archéologie, celle des savans qui s'y sont distingués, d'analyser et de faire voir les livres qu'ils ont écrits, afin que ceux qui n'ont pas le temps de faire de cette science une étude approfondie, et qui n'y cherchent qu'une instruction propre à répandre plus d'intérêt sur leurs lectures et sur leurs voyages puissent aussi avoir une teinture de la littérature de la science, se rappeler dans l'occasion les ouvrages qu'ils peuvent consulter avec fruit, et connaître au moins l'époque dans laquelle ces savans ont vécu, et le pays qui leur a donné la naissance.

L'étude de l'Archéologie, et particulièrement celle des monumens, exige la réunion d'une infinité de connaissances. Il faut avoir vu beaucoup pour acquérir l'habitude de bien juger; il faut, pour bien expliquer les monumens, posséder les langues grecque et latine, et savoir les langues modernes, afin de ne pas donner pour nouveau ce qui aurait été déjà décrit, et savoir bien l'histoire

en général, et celle de la Grèce et de Rome en particulier. Pour pénétrer dans l'obscurité des temps héroïques, il ne faut rien ignorer de ce qui tient aux différentes parties de la Mythologie; après quoi, il faut passer à l'histoire de l'art, des artistes et de leurs ouvrages dans toute son étendue; il faut une étude approfondie des médailles et des inscriptions, et tout cela doit être appuyé sur la connaissance des véritables sources, sur la lecture raisonnée des classiques grecs et latins; il faut encore être initié dans la connaissance de la mécanique et de la poétique des arts [1]. Heureux celui qui peut réunir tous ces avantages, heureux même celui qui en possède la plus grande partie; mais il est impossible de faire quelques progrès dans les antiquités sans en avoir au moins quelques-unes.

HISTOIRE DE L'ARCHÉOLOGIE.

L'histoire de l'Archéologie est renfermée dans celle des auteurs qui en ont traité; on

[1] Heyne, éloge de Winckelman.

la connaîtra à mesure que nous étudierons ses diverses parties; il suffit de savoir en général que les anciens même s'en étaient occupés, ainsi que le prouve le voyage de Pausanias, dans lequel il décrit les divers monumens de la Grèce; cependant on peut regarder la réduction de cette connaissance en théorie, ce qui peut seul lui mériter le nom de science, comme une invention moderne, et son étude comme d'une origine récente.

Dante, Pétrarque et quelques autres restaurateurs des lettres, qui, comme eux, recherchèrent les manuscrits des auteurs classiques ensevelis dans les cloîtres, en ont posé les premiers fondemens; on s'est borné d'abord à rechercher et à expliquer les anciennes inscriptions. Le goût pour les médailles antiques est plus récent, et date du seizième siècle; il en fut la suite : mais les monumens où l'on reconnaît les règles de l'art et l'effet du génie n'attirèrent pas encore les regards.

On commença, dans le quatorzième siècle, à raisonner sur la théorie de la peinture, ce qui fut principalement dû à la découverte

que l'on fit de plusieurs monumens enfouis, des bains, des tombeaux, des thermes, et principalement de ces sept voûtes que les Italiens nomment *le Sette-Selle*, dans une desquelles on trouva le Laocoon et plusieurs peintures à fresque. Ce fut en revoyant, en imitant, en comparant ces monumens, que Raphaël prit des leçons de son art, et mérita le titre du plus grand peintre moderne. Quoique ces voûtes aient été si négligées, qu'on ignore même aujourd'hui le lieu de leur existence, les fruits qu'elles ont produits se sont étendus jusqu'à nos jours; les principes que les grands peintres y ont puisés se sont transmis jusqu'à nous [1].

Raphaël et Michel-Ange donnèrent toute leur attention aux monumens antiques : le premier imita dans ses compositions un grand nombre de camées et de statues, ce qui a donné lieu à cette imputation sans doute calomnieuse qu'il a détruit lui-même plusieurs monumens antiques pour qu'on ne

[1] *Ernesti, archæol. litterar. excurs. prim. Martini*, p. 110.

pût retrouver l'origine de quelques figures qu'il n'avait fait qu'imiter.

Alors les érudits crurent aussi nécessaire d'examiner les pierres gravées et les statues; on vit paraître d'énormes volumes sur la fable et sur l'histoire, enrichis de gravures des monumens qui peuvent servir à leur explication.

Mais l'art n'y avait encore aucune part; il était réservé à Caylus d'ouvrir la carrière, à Winckelman de l'agrandir, sans pourtant la fermer, et à Mengs, Sulzer, Heyne et Visconti de s'immortaliser sur ses traces.

Bibliographie archéologique.

Après ce court exposé de l'histoire littéraire de l'Archéologie, je dois donner quelque détail sur la bibliographie archéologique.

La bibliographie est, comme l'histoire littéraire, beaucoup trop négligée, en France, par les savans eux-mêmes; elle est cependant indispensable; car pour bien posséder une science, il faut connaître les divers ouvrages qui en traitent, afin de s'instruire des travaux de ceux qui nous ont précédés, et de ne

pas donner comme nouveaux des monumens qui auraient déjà été décrits, et des observations qu'on aurait déjà faites.

Les livres d'Antiquités sont naturellement nombreux et chers; mais les bibliothèques publiques en possèdent beaucoup, et plusieurs savans réunissent dans leur cabinet les ouvrages principaux sur la partie de cette science qu'ils cultivent; mais pour profiter de ces facilités, il faut connaître les livres qu'on peut consulter, savoir les trouver dans l'ordre bibliographique qui leur est assigné, et apprendre à ranger ces sortes de collections, quand on a le moyen de se les procurer.

Pour faire connaître les livres dont l'usage peut devenir nécessaire, des savans en ont rédigé des catalogues, appelés *Bibliothèques*.

Ces catalogues sont généraux ou spéciaux. On range parmi ces derniers les catalogues où on ne traite que des ouvrages qui ont pour objet une seule partie de la science, telle est la bibliothèque numismatique de Banduri, celle de Hirsch, la bibliothèque dactyliographique de Mariète, etc.

J'indiquerai les bibliothèques spéciales en traitant de chaque partie de la science; nous ne nous devons occuper à présent que des bibliothèques générales.

On trouve à la suite de la *Bibliotheca numaria* de Labbe un court supplément, contenant un catalogue des livres sur les diverses parties des antiquités; mais ce catalogue est si peu considérable qu'il ne doit être regardé comme d'aucune utilité.

Jean-Albert Fabricius avait déjà fait connaître en 1709 son projet de dresser une bibliothèque des ouvrages sur l'Archéologie. A la suite de son édition du traité de Vogt sur les anciens autels des chrétiens, il avait publié un catalogue très-court des livres de cette espèce; il augmenta ce catalogue, et le publia en 1703 sous le titre de *Bibliotheca Antiquaria*, en un vol. in-4°; il en parut une seconde édition avec des additions en 1716; et enfin une troisième en 1760, par les soins de Paul Schaffshausen: c'est la meilleure.

L'auteur s'est principalement occupé de recueillir les ouvrages sur les antiquités judaïques et chrétiennes; il y joint une liste des dissertations contenues dans le grand

trésor de Grævius et de Gronovius ; il indique ensuite les meilleurs ouvrages sur la Géographie, l'Histoire, puis les Monographies ou traités séparés sur diverses questions d'antiquité. On peut reprocher à cet ouvrage de manquer par la méthode, qui en pourrait être meilleure ; mais ce défaut est suppléé par deux amples index, l'un des matières, l'autre des auteurs.

Cet ouvrage aurait besoin d'être refait ; mais tel qu'il est on ne saurait nier ses avantages ; il fournit beaucoup de secours pour l'étude de l'Archéologie [1].

Le catalogue de la célèbre bibliothèque du

[1] Jean-Albert Fabricius était né à Leipsick en 1667, et il passa presque toute sa vie à Hambourg, où il était fixé, et où il est mort en 1735 à soixante-huit ans. Il avait une mémoire très-étendue et une extrême facilité à écrire ; jamais il ne perdait un instant : aussi le catalogue de ses ouvrages est-il prodigieux, et on peut s'étonner qu'il en ait terminé même un seul. Il est regardé, avec raison, comme un de nos premiers philologues. Ses principaux ouvrages sont sa *Bibliothèque grecque*, sa *Bibliothèque latine*, sa *Bibliothèque du moyen âge*, ses *Mémoires sur les Savans d'Hambourg*, les *Inscriptions* de cette ville avec des commen-

comte de Bunau [1] offre aussi de grands secours pour la connaissance des livres qui ont rapport à l'Archéologie ; sa disposition est plus méthodique que celle de la bibliothèque de Fabricius ; elle n'a d'autre défaut que de n'être pas complète, puisqu'elle ne contient point d'autres notices que celles des ouvrages renfermés dans la bibliothèque de ce savant amateur : il est vrai qu'elle était considérable.

La Bibliothèque historique de Meusel [2] contient aussi les titres d'un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités judaïques, égyptiennes, grecques et romaines ; ces titres sont souvent accompagnés de courtes notices et de jugemens solides et dictés par une critique juste et saine.

Les tables alphabétiques des auteurs cités dans les petits traités élémentaires du professeur Oberlin, offrent encore une nomen-

taires, et plusieurs autres. Nicéron a écrit sa vie dans ses Mémoires, et Reimar, en Allemagne, a composé sur Fabricius une Biographie particulière.

[1] *Bibliotheca Bunaviana.*

[2] *Bibliotheca Historiæ*, tom. V et VI.

clature vaste et étendue d'ouvrages sur les antiquités : on y trouve l'indication de beaucoup de traités singuliers et utiles à connaître.

Don Legipont, *Oliverius Legipontius*, parmi ses dissertations d'histoire littéraire et d'antiquités, en a imprimé une qui paraît avoir quelque rapport à notre sujet; elle est intitulée : *De rei numariæ et antiquitatum ac lithologiæ studio;* mais il se contente de donner quelques préceptes sur la science numismatique.

Traités d'Archéologie.

Après avoir traité de la Bibliographie archéologique, à laquelle le nom d'Archéologie littéraire pourrait bien mieux convenir qu'à la partie de la science à laquelle Ernesti l'a appliqué, nous devons parler des traités généraux, de ceux qui introduisent dans l'étude de la science.

Nous n'avons guère sur ce sujet que des dictionnaires plus ou moins étendus et plus ou moins bien faits, comme le dictionnaire des Antiquités dans l'Encyclopédie méthodique, celui de Chompré, etc. Je ne parle

pas de ceux de Pitiscus et de Furgault, parce qu'ils ne sont que spéciaux; ils n'ont rapport qu'aux antiquités romaines.

Le grand trésor des antiquités grecques de Grævius, celui des antiquités romaines de Gronovius, sont d'immenses recueils de Monographies sur différens sujets; on en trouve le catalogue dans plusieurs ouvrages. Mais cette grande compilation ne présente pas un ensemble, quoique le rédacteur ait réuni les divers traités dans un ordre à peu près méthodique.

On peut dire qu'il n'existe pas de traité universel des antiquités, et cette science est si étendue qu'il n'est pas possible de l'embrasser ainsi dans son ensemble.

Mais existe-t-il des traités généraux sur chacune des deux grandes divisions de l'Archéologie?

Le seul ouvrage général sur la partie des mœurs et des usages est celui du célèbre Montfaucon, en 5 volumes formant dix parties in-folio et 5 vol. de supplément. Il s'est principalement attaché à expliquer les mœurs et les usages des anciens d'après les monumens qu'il a recueillis de toutes parts, et

qu'il classe d'après ce système. Il est malheureux qu'il ait adopté quelquefois des monumens sans une critique assez sévère, et qu'il ait été souvent trompé par des dessins infidèles. Malgré cela, son ouvrage est un recueil infiniment précieux pour la connaissance des mœurs et des usages des anciens, combinée avec celle des monumens [1].

Un ancien professeur de l'université de

[1] Ce savant bénédictin est né en 1655 dans le Languedoc. Il avait d'abord suivi le parti des armes, et après être entré dans la congrégation de Saint-Maur en 1675, il se livra à l'étude des langues et à celle des antiquités avec une ardeur infatigable. Il mourut en 1748 à quatre-vingt-sept ans. Pendant le cours d'une vie si longue et si laborieuse, il a publié un grand nombre d'ouvrages. Je ne citerai que ceux qui ont rapport à l'Archéologie. La plus considérable est son *Antiquité expliquée*, dont je viens de donner une notice. Il fut suivi de la description des monumens de la monarchie française en cinq volumes in-folio. Il a aussi composé une Paléographie grecque et un Voyage d'Italie, dans lequel on trouve beaucoup de choses curieuses sur les antiquités et sur les manuscrits. Son éloge a été publié par de Boze, dans le tome XVI des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres et dans l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.

Strasbourg, Schatz, a fait imprimer à Nuremberg, en allemand, un abrégé en un seul volume in-folio de l'ouvrage de Montfaucon avec cent cinquante planches. Il a donné le même ouvrage en latin ; mais il n'existe rien de pareil en français. Ces deux extraits manquent à la Bibliothèque royale, ainsi que beaucoup d'autres livres très-utiles.

Une autre entreprise immense, mais devenue nécessaire par la grande quantité de monumens découverts depuis la mort de Montfaucon, serait une réimpression de cet ouvrage avec les additions dont il est susceptible. Un pareil trésor serait de la plus grande utilité pour les lettres, et nous devons désirer d'en voir un jour l'exécution.

Nous traiterons des ouvrages séparés sur les mœurs des Israélites, des Grecs et des Romains, quand nous nous occuperons de l'histoire de ces peuples.

Traités d'Archéographie.

On a composé quelques traités généraux sur l'Archéographie : quelques auteurs ont adopté *l'ordre analytique ;* d'autres *l'ordre*

chronologique ; d'autres *l'ordre géographique ;* d'autres *l'ordre alphabétique.*

Je place parmi les *archéographes analystes* ceux qui ont suivi l'ordre analytique, les écrivains qui ont traité des monumens distribués en différentes classes, comme les édifices, les inscriptions, les médailles, etc.;

Parmi les *archéographes chronologistes*, ceux qui ont suivi l'art, en général, dans ses différens degrés de perfection à différentes époques, en appliquant cette manière de procéder aux différentes parties de l'art;

Les *archéographes géographes* sont ceux qui ont classé les monumens selon les pays où on les trouve;

Enfin, les *archéographes lexicographes* sont ceux qui ont rédigé des dictionnaires relatifs à l'Archéographie, etc.

L'ordre analytique, ainsi que je l'ai indiqué, est celui que j'ai adopté dans mes cours. C'est le seul commode pour bien diposer les idées dans les cases de l'entendement.

Je vais faire connaître les principaux traités généraux d'Archéographie, considérée de ces quatre différentes manières.

Archéographie analytique.

Le plus ancien ouvrage de ce genre est celui de Baudelot de Dairval, *de l'Utilité des Voyages*. L'auteur était avocat au parlement de Paris, où il était né en 1626, et où il plaidaït avec succès. Un procès l'ayant obligé d'aller à Dijon, il chercha à s'y délasser dans les momens d'intervalles que lui laissaient ses affaires. En parcourant les cabinets et les bibliothèques qui y étaient en grand nombre, principalement celle du président Bouhier, il y prit du goût pour les Antiquités, et ce goût devint une passion. Ce séjour produisit un ouvrage qu'il publia sous le titre d'*Utilité des Voyages*, titre qui trompe souvent ceux qui le rencontrent; car l'auteur, qui n'avait jamais été que de Paris à Dijon, n'entre pas, sur les voyages, dans de grands détails; il dit seulement un mot sur leur avantage, sur l'idée que les anciens en avaient : du reste, il ne s'attache qu'à l'antiquité, et il indique les recherches de ce genre qu'un homme de lettres peut se proposer, classant dans une série méthodique les objets qu'il doit observer. Il traite séparément de chacun d'eux,

et c'est alors que son ouvrage peut être regardé comme une introduction à l'Archéographie. Je parle d'abord de la recherche des médailles, puis des inscriptions, des statues, des dieux lares, des peintures anciennes, de l'architecture, des pierres précieuses, des manuscrits, et enfin des médailles. Cet énoncé prouve qu'il aurait pu adopter un meilleur ordre, en ne séparant pas ce qu'il dit des médailles et de leurs recherches, en plaçant les manuscrits après les inscriptions, et les bas-reliefs après les statues. Il s'en faut de beaucoup que chacun de ces articles soit complet; les connaissances modernes nécessiteraient beaucoup d'additions, quand bien même ils l'auraient été à l'époque de la publication de l'ouvrage. Mais cet ouvrage est instructif, et il peut être regardé comme une assez bonne introduction. L'auteur y consigne des observations singulières qui lui sont propres, et restitue beaucoup de passages des anciens. La première édition de cet ouvrage parut en 1686; il a été réimprimé à Rouen en 1727, et traduit en plusieurs langues. Il est accompagné d'un grand nombre de figures qui rendent sa lecture plus attachante.

Baudelot de Dairval est l'auteur de plusieurs dissertations imprimées dans le recueil de l'Académie des Belles-Lettres. Le tome V de ce recueil contient son éloge : il est mort en 722.

Un ouvrage plus important est celui d'Ernesti, intitulé : *Archeologia litteraria*, Archéologie littéraire. Ce nom a été rendu illustre par plusieurs savans. Celui-ci est le célèbre Jean-Auguste Ernesti, un des meilleurs littérateurs et des plus grands critiques de ce siècle, auteur des excellentes éditions d'Homère, de Tacite, et de celle du dictionnaire grec d'Hédéric, qui a paru à Leipsick, d'une collection de discours et d'éloges académiques qu'il a prononcés dans différentes occasions, et de beaucoup d'autres ouvrages justement estimés.

Jean-Auguste Ernesti a enseigné longtemps les belles-lettres à Leipsick; mais à son retour d'Italie, après avoir suivi le cours d'Antiquités de Berger à Wittemberg, il en a donné de semblables à Leipsick pendant plusieurs années, et c'était pour l'usage de ses auditeurs qu'il avait composé cette Archéologie littéraire.

Ce titre paraîtrait indiquer qu'il y traite particulièrement de l'histoire de l'Archéologie, des savans qui se sont distingués dans ce genre de connaissances, et des ouvrages qu'ils ont produits; mais son but, en intitulant ainsi ce livre élémentaire, a été d'indiquer que son intention n'était pas d'y considérer l'antiquité sous le rapport du goût des arts, mais sous le rapport des connaissances littéraires et érudites; de ramener ainsi la jeunesse à l'étude des auteurs classiques, sans laquelle on ne saurait avoir une connaissance vraiment solide des antiquités : d'après cette idée, il aurait dû s'occuper des mœurs et des usages des anciens expliqués par les monumens, et cependant il s'attache particulièrement aux diverses parties de l'Archéographie; mais il ne s'arrête qu'à ce qui tient à son histoire.

Son ouvrage commence par des prolégomènes dans lesquels il définit lui-même ce qu'il entend par Archéologie littéraire; c'est celle, dit-il, qui nous enseigne à connaître l'antiquité par ses monumens; ils sont sans inscriptions ou en sont accompagnés : on y considère la matière et le travail. Il

partage, d'après cela, son traité en deux parties : la première parle de la matière des monumens; la deuxième a rapport à la fabrication des monumens eux-mêmes.

Sa première partie contient cinq chapitres : il traite de l'écriture antique, des marbres, des gemmes et des autres pierres précieuses, des métaux, enfin des différentes matières qui ont été employées dans les monumens, tels que les différens bois, l'écaille, l'ivoire, etc.

La seconde partie, qui traite des monumens eux-mêmes, est un peu plus étendue; il y parle des manuscrits, des inscriptions, et de tout ce qui appartient à la diplomatique; de la numismatique, de la toreutique, ou l'art de travailler au ciseau, de la plastique ou l'art de modeler, de la peinture et de l'architecture, par où il termine son ouvrage. Il réunit la sculpture et la gravure en pierres fines avec la toreutique.

Malgré l'étendue d'un pareil sujet, l'ouvrage même, dans sa dernière édition, n'a que quatre-vingt-dix-huit pages : aussi n'est-il qu'une introduction à la science, une suite des préceptes destinés à guider les disciples,

et que le professeur étend, commente et explique dans ses leçons. Cet usage de donner de pareils élémens à ses auditeurs est extrêmement commode, et devrait être adopté dans nos écoles : c'est sûrement pour le suivre que le gouvernement avait proposé, au concours, divers ouvrages élémentaires [1].

Le professeur Oberlin, de Strasbourg, que j'ai des occasions si fréquentes de citer

[1] La première édition de l'Archéologie littéraire d'Ernesti parut en 1768. Georges-Henri Martini en a donné en 1790, après la mort de ce célèbre philologue, une seconde édition à laquelle il a joint, comme commentaire, une suite d'*excursus* ou de dissertations, qui forment un volume deux fois plus gros que le texte. Il a réuni ce que les observations les plus modernes lui ont fourni pour éclaircir, discuter, augmenter ou rectifier l'ouvrage d'Ernesti; il y a d'excellentes choses dans ces *excursus;* mais au lieu de suivre l'ouvrage d'Ernesti dans la série de ses propositions, d'adopter sa division claire et méthodique par de petits paragraphes, Martini a accumulé les citations, et les a confondues avec les résultats qu'il en tire, ce qui rend son ouvrage obscur et difficile à lire.

Malgré son peu d'étendue, cet ouvrage est commode et utile pour servir de guide dans l'étude de l'Archéologie, et l'édition de Martini est la meilleure.

dans mes cours, a donné un petit *Prodromus*, ou plutôt un tableau synoptique de l'Archéographie à la tête de son ouvrage intitulé: *Orbis Antiquus*. C'est un résumé de toute la science et de son objet en dix pages. Ce tableau, qui lui sert d'introduction, est très-bien fait; on y reconnaît la manière d'un savant dont la tête est méthodique, dont les idées sont saines, et qui est parfaitement le maître de son sujet.

Le même professeur a publié ce *Prodromus* en français, avec un peu plus d'étendue, dans le tome premier du Magasin encyclopédique. Ce morceau est celui qui sert de préliminaire à ses cours. Il y donne un précis des objets qui font l'étude de l'antiquaire, des usages et de l'utilité de l'Archéographie, et de la méthode qu'il faut suivre pour l'étudier.

L'introduction que je publie est un résumé de ces différens ouvrages et de beaucoup de traités particuliers. Elle peut également servir à l'étude de l'Archéographie.

J'ai sous les yeux un cahier écrit sous la dictée du célèbre professeur Heyne, par M. Schmutz, qui m'a fait l'honneur d'assister

à mes cours. M. Heyne suit également la méthode analytique, quoique dans son programme imprimé il ait adopté la méthode chronologique, ainsi que nous le verrons bientôt. Après quelques idées générales sur l'art, il passe aux différentes parties de l'Archéographie, la sculpture et ses différentes divisions, sur lesquelles il s'étend beaucoup, la peinture, la gravure en pierres fines, l'architecture, la mosaïque, les vases et les ustensiles.

Le célèbre Busching, si connu par son excellente géographie, professait aussi l'antiquité; il avait conçu le projet d'Élémens d'Archéographie divisés par sections, d'après la méthode analytique. Mais il n'a publié que deux de ces traités: l'un sur la sculpture, l'autre sur la gravure en pierres fines, dont je parlerai dans leur temps.

Archéographie chronologique.

L'immortel Winckelman est le premier qui ait tenté de donner une Archéographie chronologique dans son histoire de l'art, ou plutôt il y a combiné les deux méthodes, celle analytique et la méthode chronologique.

Nous n'avions avant que l'histoire des Arts par le Monnier; le traité de la peinture des anciens par Dujon, et celui de la peinture par Durand ; il a conçu le grand projet d'assigner les différentes époques de l'art d'après les passages des auteurs classiques et la considération des monumens.

La vie de cet homme immortel a été écrite par Hubert, son premier traducteur, et se trouve à la tête des dernières éditions de l'histoire de l'art. Il suffit de savoir qu'il était né en 1717 à Stendal en Allemagne. Quoique son père ne fût qu'un pauvre cordonnier, il aida autant qu'il le put le goût de son fils pour l'étude; mais ses moyens auraient été impuissans, si quelques hommes de lettres, distinguant les talens naissans de Winckelman, n'avaient pas favorisé les premiers efforts de sa jeunesse. Le goût de l'antiquité devait conduire Winckelman au goût des voyages ; il passa quelque temps à Berlin, et revint dans les bras de son estimable instituteur Toppert, recteur du collége de Stendal ; il devint le coryphée d'une de ces bandes de pauvres écoliers qui chantent des motêts en procession dans les rues;

la petite somme que ce triste métier produisait, fournissait à ses besoins et à ceux de son vieux père infirme et retiré à l'hôpital : ce bon fils ne l'abandonna jamais. Il exista quelque temps à Dresde, à Halle, du produit de quelques leçons qu'il donnait, et il passait le reste de son temps dans les bibliothèques; son père le rappela, et il quitta ses études les plus chères; il accourut pour lui fermer les yeux; Winckelman, sans ressource, s'adressa au comte de Bunau, historien connu, ardent protecteur des lettres, et célèbre surtout par l'immense bibliothèque qu'il avait formée, dont Franck nous a donné un si précieux catalogue, qui, malheureusement, n'est point achevé. Il lui demanda une place dans cette bibliothèque, et il obtint l'amitié du comte, celle du savant bibliothécaire Franck, et reprit ses études favorites; le voisinage de Dresde fut très-utile à Winckelman; il eut le bonheur d'y trouver des hommes dont il sut tirer parti : Hagedorn, Oeser, Lippert et principalement le professeur Heyne.

Winckelman aurait vécu heureux au milieu de ces trésors et d'une si intéressante

société; mais pouvait-il l'être sans avoir visité l'Italie? C'était l'objet de tous ses désirs; et comme son culte favori était celui des arts, il fit facilement abjuration de la religion protestante, pour jouir à Rome des avantages offerts aux seuls catholiques, et il s'y rendit après avoir publié deux petits ouvrages qui commencèrent à établir sa réputation; le premier est intitulé: *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et dans la sculpture;* le second a pour titre: *Éclaircissemens au sujet des réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et dans la sculpture, et réponse à la lettre critique sur ces réflexions.*

Winckelman passa ses premières années à Rome, à voir, à examiner, mais sans aucun plan; ce ne fut que quelques années après qu'il publia sa *Description de Pierres gravées de Stosch*, son *Histoire de l'art*, son *Explication des Monumens inédits*, et plusieurs traités séparés que j'aurai soin de faire connaître.

Winckelman revint en Allemagne, et voulut, malgré les instances de ses amis, retourner en Italie; il trouva, près de Trieste, un Italien nommé Archangeli, qui sut ga-

gner sa confiance en affectant un grand amour pour les arts; Winckelman lui montra les médailles d'or dont la cour de Vienne l'avait gratifié, et lui fit voir une bourse bien fournie; ce scélérat avait été cuisinier du comte de Cataldo à Vienne; condamné à mort pour plusieurs crimes, il venait d'obtenir sa grâce et sa liberté le 8 juin de l'année 1767; Winckelman était occupé, dans sa chambre de l'auberge de Trieste, à tracer quelques notes pour une nouvelle édition de l'Histoire de l'Art. Ce monstre l'interrompt, le prie de lui montrer quelques médailles, et pendant que Winckelman est occupé à ouvrir sa malle, il lui jette au col un nœud coulant pour l'étrangler : Winckelman se défend, mais Archangeli le perce de plusieurs coups de couteau ; entendant du bruit il se sauve, le laissant baigné dans son sang. Trois jours après il est ramené à Trieste, où il reçoit le châtiment de ses forfaits ; mais son supplice ne peut rendre à la vie et aux arts l'infortuné Winckelman.

Quoique Winckelman ait mis de la dureté dans ses jugemens, il a eu un grand nombre de prosélytes; à l'exception de Klotz en Alle-

magne, de Bracci en Italie, de Falconet en France et de Howe en Angleterre, il a eu peu d'antagonistes. Son nom même a été comme l'objet d'une espèce de culte parmi quelques antiquaires. Plusieurs hommes ont mieux aimé penser qu'il avait tout dit, que de chercher si d'autres avaient dit d'une autre manière, et s'il y avait encore quelque chose à dire; l'autorité de son nom a été telle pour quelques-uns de ses fervens admirateurs, que ses jugemens ont été regardés par eux comme des décisions. C'est cette prévention, attachée à quelques noms célèbres, qui retarde le plus les progrès des sciences. Elle empêche les sectateurs d'en juger par eux-mêmes, tandis que rien n'est si dangereux que de *jurer toujours sur la parole du maître*. Mais combien d'hommes croient connaître toute l'antiquité grecque après avoir lu le Voyage d'Anacharsis; combien d'autres croient savoir tout ce qu'on peut dire sur l'art après avoir lu Winckelman; combien d'autres répètent les noms de ces écrivains célèbres, sans avoir même ni lu ni médité leurs écrits; tandis que ces résumés sont de la plus grande utilité pour ini-

tier dans les connaissances de l'antiquité, mais ne peuvent suffire à celui qui veut y pénétrer plus avant.

Pour juger sainement du mérite de Winckelman, et savoir jusqu'à quel point il peut faire autorité, on ne saurait choisir un meilleur guide que M. Heyne dans l'éloge qu'il a fait de son illustre ami. Il apprécie avec autant d'impartialité que de goût ses ouvrages : il tient un juste milieu entre cet engouement, suite de la paresse de l'esprit et du défaut de jugement, et cette sévérité implacable de la médiocrité qui s'attache à dénigrer les productions du génie. Ainsi, loin que toutes les assertions de Winckelman lui paraissent des vérités, un examen scrupuleux de son *Histoire de l'Art* lui semble le premier pas à faire dans l'étude de l'antiquité.

Le portrait de Winckelman avait été fait par le célèbre Raphaël Mengs pour un illustre amateur des arts, le chevalier d'Azara, ministre plénipotentiaire du roi d'Espagne à Rome. Il orne la traduction complète de ses œuvres, dont les deux premiers volumes ont déjà paru. Les arts ont reproduit ses traits de différentes manières : son buste est

placé à Rome à la rotonde, avec une inscription qui exprime la perte que les arts ont faite, et les regrets de ses amis.

D'Hancarville a mis à côté du frontispice de son second volume des vases étrusques, une planche à la mémoire de son ami; elle représente un *Colombarium* où l'intérieur d'un tombeau, avec une inscription simple et dans le genre antique sur le sarcophage. Ce monument est figuré à la fin de la vie de Winckelman, en tête du premier volume de ses œuvres complètes.

Après avoir fait connaître les principaux faits de la vie de Winckelman, je dois donner un court extrait de son ouvrage sur l'Archéographie chronologique de son Histoire de l'Art.

La première édition de l'Histoire de l'Art parut en 1764. Il y en a eu depuis diverses éditions revues, corrigées et augmentées par l'auteur; la dernière est celle de Vienne en 1776.

Cet ouvrage a été traduit dans toutes les langues, et accompagné, par quelques-uns des éditeurs, tel que Carlo Fea, dans sa traduction italienne, de savans commentaires.

Beaucoup d'antiquaires célèbres, tels que Lessing, Sulzer, Heyne, ayant discuté et corrigé plusieurs assertions de cette histoire, les derniers commentateurs ont eu soin de consigner ces diverses observations dans leurs notes.

M. Hubert traduisit d'abord cet ouvrage en deux volumes in-8°, puis en trois petits volumes in-4°. M. Jansen a entrepris une traduction complète de Winckelman. Il a résumé tout ce qui a été écrit sur l'Histoire de l'Art, ce qui rend son entreprise très-utile; il est à regretter seulement que les correcteurs aient laissé passer une si grande quantité de fautes d'impression.

Cette édition est cependant la meilleure, la plus complète, et celle qu'il faut suivre.

Winckelman a annoncé lui-même l'objet de son ouvrage dans sa préface. Son but, en traitant de l'Histoire de l'Art, est de donner un système de l'art même. Il remonte jusqu'à son origine chez les différentes nations; il en suit les progrès et les variations jusqu'à sa perfection; il en marque la décadence et la chute jusqu'à son extinction. Pour suivre ce plan, il discute particulièrement l'art chez

les Égyptiens et chez les Étrusques ; il traite spécialement de l'art chez les Grecs comme faisant l'objet de tout l'ouvrage ; il passe de-là à l'histoire de l'art dans le sens le plus strict. C'est l'histoire du sort qu'il a éprouvé relativement aux différentes circonstances, principalement chez les Grecs et chez les Romains ; il donne peu de notices historiques sur les artistes, mais il indique avec soin les monumens de l'art.

Heyne, dans ses Cours, suit tantôt la méthode analytique, et tantôt la méthode chronologique à laquelle il combine la première, ainsi qu'il paraît par de très-courts élémens qu'il a fait imprimer pour guider ses disciples dans leurs études et dans leurs recherches. Ces élémens offrent le tableau des idées dont il donne le développement dans son Cours.

Il commence par quelques notions générales sur l'art, puis il en trace l'histoire générale en indiquant avec soin ses différentes époques ; c'est l'objet de la méthode chronologique. Revenant ensuite à la méthode analytique, il traite en particulier de la sculpture, de la gravure et de la peinture.

Il ne dit rien, dans ces élémens, de l'architecture, de la mosaïque ni de la numismatique, dont il s'occupe cependant quelquefois, ainsi que cela est prouvé par le cahier écrit sous sa dictée, que nous avons devant les yeux [1].

J'ai déjà parlé des services que le géographe Busching a rendus à l'Archéographie, et de ses Traités analytiques; il a publié aussi, en 1781, un traité général et chronologique sous ce titre: *Esquisse d'une Histoire des Beaux-Arts* [2].

Winckelman, dans son Histoire de l'Art, cherche à réduire, d'après les faits de cette histoire, l'art à un système: Busching se borne, dans ce traité, à tracer pour ses disciples une histoire chronologique des beaux-arts, non-seulement chez les anciens, mais continuée jusqu'à nos jours; il ne donne que de simples notices accompagnées de nombreuses citations des ouvrages qui peuvent procurer de plus amples éclaircissemens.

[1] Aufansgrunde fur Archæologie.

[2] *Entwurff einer Geschichte de Zeichnenden Schoner Kunste, con D. Ant. Frid. Busching. Hamburg*, 1781, *in*-8°.

Un ouvrage trop peu connu sur l'Archéographie chronologique, et que je ne dois pas passer sous silence, est celui d'Hancarville, Français célèbre par ses aventures extraordinaires et par son goût pour les arts et les antiquités, éditeur de la collection des vases étrusques du comte Antoine Hamilton, et actuellement résident en Toscane.

Cet ouvrage, vraiment original, est intitulé : *Recherches sur l'origine, l'esprit et le progrès des arts dans la Grèce, sur leur connexion avec les arts et la religion des plus anciens peuples connus, et sur les monumens antiques de l'Inde, de la Perse, du reste de l'Asie, de l'Europe et de l'Égypte*, en trois volumes in-4°, imprimés à Londres en 1785, et dont très-peu d'exemplaires ont été répandus en France.

L'auteur s'attache principalement à rechercher la première forme de chacun des objets figurés par les différens peuples en comparant leurs monumens ; il y reconnaît un type primitif, comme les étymologistes trouvent un son primitif en anatomisant les mots des différentes langues ; il recherche ensuite, d'après cette ressemblance dans les

formes primitives ; quel peut avoir été le peuple chez lequel ces formes ont été ainsi représentées : selon lui, ce peuple est le peuple perdu, à la connaissance duquel des philosophes et des physiciens, principalement le savant et malheureux Bailly, ont cherché à arriver par une autre route. D'Hancarville ne se contente pas de la conformité des monumens ; il s'appuie aussi sur celle des coutumes et sur les sons primitifs des langues. On ne peut disconvenir que ses explications ne soient souvent plus singulières que solides ; que ses étymologies ne soient, pour la plupart, un peu forcées ; que l'accumulation des preuves qui, souvent, ne sont que des pétitions de principe, ne soit fatigante ; mais il y a, dans cet ouvrage, une érudition vaste, beaucoup d'originalité et des choses très-ingénieuses, particulièrement celle sur la bélemnite ou pierre de foudre, sur la conformité du culte du bœuf et de celui du serpent.

Cet ouvrage est accompagné de beaucoup de planches, et très-rare en France. L'auteur du *Monthly Review*, M. Maty, homme de lettres distingué, s'étant permis d'en faire

une critique un peu rigoureuse, d'Hancarville a composé une réfutation qui forme un troisième volume.

Le défaut de table rend l'usage de ce livre fort incommode.

François Dujon, connu sous le nom de *Franciscus Junius*, à la suite de son Histoire de la peinture des anciens, a donné un catalogue alphabétique des sculpteurs, graveurs, ciseleurs, architectes grecs et romains; mais cet écrit a plus de rapport à l'histoire des artistes qu'à celle des arts.

Le professeur Christ, à Leipsick, a aussi publié en 1776 des élémens d'Archéologie, sous le titre d'*Observations sur la Littérature et les Arts.* L'ouvrage d'Eschenburg, intitulé: *Littérature classique*, paraît être aussi du même genre, mais je ne puis faire connaître ces ouvrages que je n'ai pas encore pu me procurer.

Archéographie géographique.

Nous avons beaucoup de descriptions des monumens d'un seul pays, tels que Rome antique, les antiquités de la Grèce, la *Sicilia antiqua*, les divers voyages de Grèce, d'I-

talie, de Sicile, etc.; mais le seul traité général d'Archéographie géographique que je connaisse, est celui de mon estimable ami le professeur Oberlin, que j'ai déjà eu occasion de citer.

Après l'introduction dont j'ai déjà parlé, le professeur Oberlin donne une division géographique du monde ancien; il commence par l'Espagne, et décrit ensuite la Gaule, la Bretagne, la Germanie, puis l'Italie, la Grèce; et enfin l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine, la Perse, l'Égypte et la Lybie. Les noms géographiques modernes sont toujours opposés aux noms anciens. Il se borne à une simple indication des monumens de toute espèce que peut offrir chaque contrée, et cite seulement l'auteur où on en peut trouver l'explication. L'ouvrage est terminé par une table géographique très-ample, et par une table des auteurs cités que l'on peut regarder comme une bibliothèque archéologique.

Le professeur Oberlin se propose de traduire lui-même cet ouvrage en français, en donnant à chaque article plus de développement. S'il en diffère la publication, c'est

pour ne rien omettre d'important, et parce qu'il lui manque encore quelques éclaircissemens que son exactitude ne lui permet pas de négliger. Ce livre sera vraiment utile, et même de la dernière importance pour l'étude de l'Archéologie.

Archéographie alphabétique.

Le meilleur lexique d'Archéographie est sans contredit celui de Sulzer, intitulé *Théorie générale des Beaux-Arts* [1]. Les articles sont courts, précis, mais tracés de main de maître. Il est cependant facile de s'apercevoir, à la différence du style et même des idées, que tous les articles ne sont pas de lui. Quelques-uns des siens ont été traduits dans les supplémens de la première Encyclopédie, et se retrouvent dans les dictionnaires des Beaux-Arts de l'Encyclopédie méthodique, où il y en a aussi de très-bons qui sont particuliers à M. Lévesque, chargé de cette partie.

La dernière et la meilleure édition de l'ouvrage de Sulzer est celle de 1792, à Leipsick;

[1] *Allegemeine Theorie of Kunst.*

ce qui la rend encore plus précieuse, c'est le soin que l'éditeur a pris d'indiquer à la fin de chaque article tous les ouvrages, quelque nombreux qu'ils soient, et dans quelque langue qu'ils aient été écrits, ou dans lesquels on peut trouver des renseignemens sur le même sujet.

On trouve encore quelques détails sur l'Archéographie dans la partie des antiquités de l'Encyclopédie méthodique, rédigée par M. Mongez.

Le Dictionnaire des Beaux-Arts de Lacombe ne donne que des idées inexactes et superficielles.

Lessing, en lisant l'ouvrage de Winckelman, avait fait plusieurs remarques relatives aux arts. Ces notes ont été recueillies après sa mort sous le titre de *Collectanea zur Litteratur*. Il y en a de curieuses; mais la plupart sont peu importantes, et leur ensemble n'offre rien de complet.

Plan d'un système archéographique.

La plupart des traités que j'ai indiqués sont écrits en allemand, quelques-uns en latin. On ne compte parmi les traités analy-

tiques français que l'ouvrage de Baudelot Dairval, et la petite introduction d'Oberlin imprimée dans le Magasin ; dans le nombre des ouvrages chronologiques, celui de d'Hancarville a été composé en français, et celui de Winckelman a été traduit en cette langue.

Malgré les lumières que divers écrits ont répandues sur l'Archéographie, il nous manque encore un ouvrage qui serait très-essentiel. Les monumens de l'art sont dispersés dans les palais et dans les maisons de plaisance des différens États de l'Europe, et on est obligé d'en chercher la description dans une infinité d'ouvrages ; il nous faudrait donc une notice, un répertoire de tous les monumens de l'art encore subsistans, et voici comment un pareil ouvrage devrait être rédigé.

Il serait à désirer que celui qui l'entreprendrait adoptât à peu près le système ou la méthode d'arrangement des naturalistes. Il classerait d'abord tous les monumens dans l'ordre analytique ; il donnerait sur chacun d'eux une très-courte notice historique et littéraire, et le jugement qui en aurait été porté ; il placerait après une synonymie chro-

nologique qui ferait aisément remonter jusqu'à celui qui aurait le premier fait connaître le monument. Cette synonymie offrirait la citation de tous les ouvrages où le monument est décrit ou figuré, avec un court jugement sur la fidélité de la représentation : la notice serait terminée par l'indication du lieu où le monument se trouve. Cet ouvrage contiendrait sûrement beaucoup d'erreurs d'abord inévitables ; mais il s'améliorerait ensuite par les critiques, et s'augmenterait successivement de tout ce qui serait découvert.

Un semblable travail serait au-dessus des forces d'un seul homme, à moins qu'il n'eût le génie et l'activité de l'immortel Linnæus ; car, s'il était doué des mêmes avantages, il ne serait pas plus effrayé de la rédaction d'un pareil catalogue que ce grand naturaliste ne l'a été de présenter, avec les mêmes détails, le tableau systématique de toutes les substances qui existent dans la nature.

Cet ouvrage pourrait, d'ailleurs, s'exécuter par parties, de même que dans l'histoire naturelle ; l'un donne un système des végétaux, un autre des insectes, un autre des mammifères : de même dans la science

qui nous occupe un archéographe pourrait publier un système d'arrangement des statues, un autre des pierres gravées, etc., etc. [1].

Muséographes.

Après avoir traité des livres élémentaires sur l'Archéologie, il ne me reste plus qu'à indiquer les ouvrages dans lesquels on peut encore trouver des notions générales.

Tout ce qui frappait l'imagination vive des Grecs leur paraissait venir des dieux ou devoir leur être consacré; ainsi tous les objets susceptibles de transport étaient suspendus dans leurs temples; les pilotes et les marchands qui revenaient de longs voyages avaient aussi la coutume d'offrir aux dieux les productions les plus précieuses ou les plus singulières des pays qu'ils avaient parcourus. Ces offrandes ornaient les temples qui peuvent ainsi être regardés comme les premiers cabinets d'histoire naturelle et de curiosités de toute espèce. On est étonné de la richesse des présens envoyés à Delphes par Crésus et par d'autres princes; et ces

[1] Heyne, Éloge de Winckelman.

lieux sacrés se remplissaient ainsi de statues, de tableaux, de vases et de meubles précieux : outre cela, on y conservait encore dans un endroit saint des bijoux sacrés, tels que l'arche d'alliance, le chandelier à sept branches chez les Juifs, la grande corne d'abondance en or placée par Auguste dans le temple de la fortune, à Rome, etc.

Les objets de l'art ornaient également les palais des princes et ceux des hommes riches et puissans. Après le triomphe de Mummius ce goût devint une passion à Rome. Nous verrons, en traitant des statues, jusqu'où Lucullus et d'autres Romains portèrent à cet égard leur profusion. Ce goût pour les ouvrages de l'art fut ce qui excita Verrès à tant de rapines, et Nonius aima mieux mourir que de céder à Antoine une opale qu'il chérissait; Néron aimait ses vases Murrhins jusqu'au point de les pleurer. On trouve encore aujourd'hui dans les ruines de la maison de plaisance d'Adrien les plus précieux restes de l'antiquité. Ce prince y avait rassemblé tout ce qu'il trouvait digne de sa curiosité.

Après la renaissance des lettres, dès que le goût des antiquités eut commencé à se ré-

pandre, les princes et les particuliers même cherchèrent à former des cabinets.

Raphaël et Michel-Ange recueillirent un grand nombre d'antiques. Les Médicis envoyèrent des savans dans diverses contrées du globe, et c'est ainsi qu'ils fondèrent le superbe Muséum de Florence. Peiresc rassembla partout des antiques, des moules et des empreintes. François I[er] prit des Médicis le goût des pierres gravées ; mais ce fut Charles IX qui désigna le premier dans le Louvre une salle pour y réunir les antiques qui, à la suite des troubles civils, furent bientôt dispersés. Henri IV, possesseur tranquille du royaume, profita de la paix pour rétablir cette collection, et il chargea de ce soin Bagaris, gentilhomme provençal, qui avait des connaissances étendues dans cette partie. Cette collection fut négligée sous Louis XIII, mais Louis XIV lui donna une attention particulière ; Gaston d'Orléans y réunit la sienne, et elle fut placée près de la Bibliothèque royale, afin que les savans qui en avaient la garde pussent y trouver tous les secours littéraires dont ils avaient besoin. Depuis cette époque, plusieurs collections particulières y ont été

réunies par les soins de Boze et du savant auteur du *Voyage d'Anacharsis*, BARTHÉLEMY, aussi recommandable par l'aménité et la grâce de son esprit, et par la probité qui faisait la base de son caractère, que par l'immensité de son érudition.

Les pierres gravées et les médailles ne sont qu'une partie de cette précieuse collection. Le reste est entassé dans un vaste grenier, faute d'un emplacement commode, et ne peut être offert à la curiosité publique. Cependant le gouvernement, d'après mes instances réitérées, et sur le rapport de Rabaud-Pommier, a rendu le 20 prairial un décret pour exposer ces richesses dans des salles qui vont être préparées; les travaux, quelque temps suspendus par l'effet des circonstances, vont être repris, et nous pourrons offrir bientôt au public une collection vraiment digne de sa curiosité. Les cabinets de Sainte-Geneviève, des Petits-Pères, les antiques épars au Garde-Meuble et dans les dépôts nationaux y seront réunis; tout y sera disposé selon la méthode analytique et la méthode chronologique combinées, et chaque pièce sera décrite et étiquetée.

Nous devons cependant regretter la perte du beau cabinet de l'abbaye Saint-Germain, incendié avec sa précieuse bibliothèque dans le cours du mois de fructidor de l'an III, et dans laquelle se trouvaient plusieurs des pièces décrites par Montfaucon dans son Antiquité expliquée.

Les savans qui nous ont donné des descriptions des Muséum se nomment *muséographes*.

Leurs traités sont généraux ou particuliers selon le genre des collections qu'ils ont décrites. Nous verrons, en parlant de chaque classe des monumens, les ouvrages des muséographes spéciaux : nous ne devons ici traiter que de ceux qui ont donné des descriptions des cabinets qui renfermaient des collections générales.

Les principaux de ces muséographes sont Gori, qui a donné la description du Musée de Florence : l'ouvrage intitulé Galerie de Florence, que l'on publie aujourd'hui, peut en être regardé comme une continuation ;

Visconti, auteur du Muséum *Pio-Clementinum* ;

Molinet, à qui nous devons la Description du cabinet de Sainte-Geneviève;

Oberlin, qui, dans son *Muséum Schoepflinianum*, a donné la Description du cabinet légué à la ville de Strasbourg par le célèbre Schoepflin.

Nous aurons occasion de citer souvent ces ouvrages et quelques autres.

Collecteurs.

On appelle *collecteurs* ceux qui ont réuni en un corps des monumens divers tendant ordinairement au même but, tel que Ficoroni les masques scéniques, Passeri, les lampes antiques, ou sur divers sujets, comme Caylus dans son Recueil.

Ces savans ont décrit et figuré les pièces qui ornaient les cabinets de différens particuliers : mais ces objets y ont été souvent déposés par des hommes qui ont bravé les dangers attachés aux excursions lointaines pour la recherche des monumens antiques.

Ceux qui ont entrepris les premiers des voyages de long cours n'ont guère eu pour but que la cupidité des richesses et l'ambition des conquêtes. Ils rapportaient presque tou-

jours quelqu'une des choses qui les avaient le plus frappés; mais aucun ne s'était proposé, pour unique but, la recherche et l'observation des objets de l'art.

Après la renaissance des lettres, ils bravèrent les fatigues et les dangers des longues navigations pour ajouter aux connaissances acquises des connaissances nouvelles. Les plus ardens de ces voyageurs ont été les naturalistes et les antiquaires. Cette passion, chez ces deux classes de savans, est ordinairement extrême; ils sont avides de s'instruire comme d'autres sont avides de s'enrichir; aucune incommodité ne les retient, aucun désagrément ne les rebute, aucun péril ne les arrête; on ferait une longue légende des hommes qui ont éprouvé mille maux et même souffert la mort pour ces deux sciences. Comme la guerre, l'Archéologie a ses héros; comme la religion, elle a aussi ses martyrs. Quels tourmens n'ont pas éprouvés plusieurs des savans qui ont voulu visiter l'Égypte et l'ancienne Grèce pour en observer les monumens? N'a-t-on pas vu le célèbre Vaillant fait prisonnier par les Algériens, subir, pendant plusieurs mois, un rigoureux

esclavage? Il part enfin pour la France avec une vingtaine de médailles d'or des plus précieuses et inédites qu'il avait conservées; mais, au milieu de la traversée, un nouveau danger menace sa liberté : un corsaire est encore sur le point de s'emparer de son bâtiment. Vaillant, insensible à sa propre situation, ne paraît craindre que la perte de ses médailles; et ne sachant quel parti prendre, il les avale. Cependant une tempête sépare le corsaire de son bâtiment, il se sauve, lui cinquième, sur les terres de France dans un esquif : alors il connaît son danger; il s'adresse à des hommes de l'art qui ne sont point d'accord sur le remède qui lui convient. Mais pendant leur indécision, la nature, plus puissante, rend à Vaillant ses médailles et le tire d'inquiétude. Que fait notre antiquaire? A peine a-t-il publié ces nouvelles richesses, qu'il repart pour visiter l'Égypte et la Perse.

Je pourrais multiplier les citations d'exemples semblables; mais celui-là suffit pour démontrer l'incroyable avidité des connaissances dans les antiquaires voyageurs.

Les voyages les plus célèbres publiés sur

les antiquités sont ceux de Chardin et de Pockoke en Perse, de Nieburh en Arabie, de Norden en Égypte, de Leroi, de Stuart et de Choiseul-Gouffier en Grèce, de Saint-Non en Italie, etc., etc.

On peut trouver l'indication de presque tous les voyages dans le Magasin des Voyages de Struve et dans le catalogue de la bibliothèque de M. de Courtanvaux.

Il ne nous reste plus à parler que des iconographes, des monographes et des mélanges.

Iconographes, *monographes*, *mélanges*.

Les *iconographes* sont ceux qui ont publié des figures de monumens, mais sans une explication détaillée.

Les *monographes* sont ceux qui ont écrit des petits traités séparés sur quelques monumens : la description de l'agate de Tibère par Albert Rubens, celle du cachet de Michel-Ange par Baudelot Dairval ; celle que j'ai donnée dans un des numéros du Magasin encyclopédique, sur une gravure représentant *Diana Lochia*, sont des monographies.

Les *mélanges* sont des recueils sur différens sujets d'antiquités : les premiers de ces recueils sont les grandes collections académiques, dont les principales, pour les antiquités, sont les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, monument littéraire dont la France pourra à jamais se glorifier; les Mémoires de l'Académie de Cortone; ceux de la Société des Antiquaires de Londres; ceux de la Société de Gottingue, etc.

Telle est l'idée générale qu'on peut se former d'une bibliothèque archéologique : nous en connaîtrons les détails à mesure que nous pénétrerons plus avant dans les différentes parties de la science.

Ce qui a rapport à chacune des différentes classes de l'Archéologie se trouvera dans les instructions élémentaires que je publierai successivement pour la facilité de ceux qui voudront suivre les cours que je me propose de faire.

PIERRES GRAVÉES.

PIERRES GRAVÉES.

INTRODUCTION.

L'ART de graver des images sur des pierres dures à l'aide d'instrumens particuliers se nomme GLYPTIQUE [1].

Il a suffi de tracer des traits sur des pierres tendres pour faire naître l'idée d'en former de plus durables sur des pierres qui offrissent plus de résistance. Les inscriptions lapidaires peuvent donc être regardées comme la première origine des pierres gravées.

L'application de l'art de la gravure à celui de tirer des empreintes a dû nécessairement conduire à l'idée du monnayage. On a gravé alors sur du cuivre ou du fer bien trempé, afin de laisser un relief sur des métaux plus ductiles. La gravure a donc précédé le monnayage.

[1] Ce mot est dérivé de γλύφειν, graver; on dit *glyptique* comme on dit *optique*, *mécanique*, *physique*, etc.

Les pierres gravées étant devenues un objet d'ornement, les grands artistes se sont appliqués à la glyptique; les amateurs ont fait réduire sur des pierres dures les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture: on y a représenté les objets du culte et tout ce qui était susceptible d'imitation. Le nombre des pierres gravées est devenu considérable, et leur connaissance est aujourd'hui une étude intéressante sous le rapport de l'art, et curieuse sous celui de l'érudition.

Cette étude est d'autant plus agréable que ces monumens sont ceux que l'on rencontre le plus souvent dans le monde. Il faut visiter les musées pour voir des marbres, des bronzes et des statues; il faut examiner les médaillers pour voir des médailles; mais on trouve chaque jour, dans la société, des personnes qui portent en bagues ou en cachet des pierres antiques. Il est intéressant d'apprendre à les connaître et a les expliquer.

Traités généraux sur les pierres gravées.

La connaissance des pierres gravées se nomme *glyptographie*, c'est-à-dire des-

cription des gravures en pierres fines [1].

On a composé un très-grand nombre d'ouvrages sur les pierres gravées; mais il y a peu de traités élémentaires : on peut même dire qu'il n'y en a pas en français qui, par leur prix et leur étendue, soient à la portée de tous les lecteurs.

M. Vettori a le premier donné quelques préceptes sur la Glyptographie. Mariette a composé un traité des pierres gravées très-étendu et très-bien fait, mais volumineux et cher. Busching a rédigé pour ses auditeurs de courts élémens de Glyptographie. Ernesti, Christ et Eschenburg ont consacré à la Glyptique quelques pages de leurs Traités d'Archéologie ; mais le premier de ces trois écrits est en latin, et les autres sont en allemand.

Ceux qui veulent avoir une idée de tous les ouvrages composés sur la Glyptographie, peuvent consulter la *Bibliothèque dactyliographique* à la fin du traité de Mariette, la *Bibliothèque de Peinture et de Gravure* de M. de Murr, la notice qui termine l'article

[1] De γλύφειν et γράφειν, comme on dit *géographie*, *cosmographie*, etc.

Pierres gravées dans le *Dictionnaire des beaux-arts de Sulzer*, et la *Bibliographie glyptographique* à la fin de cette Introduction.

Substances propres à la Glyptique.

Avant d'entreprendre l'histoire de la Glyptique, nous devons connaître ses procédés; mais ces détails doivent encore être précédés de quelques considérations sur les substances que le graveur emploie.

Ces substances sont *animales*, *végétales* ou *minérales*.

Substances animales.

Parmi les substances animales on compte les *coquilles*, le *corail* et l'*ivoire*.

Les *coquilles* n'ont été employées que par les modernes; les Italiens font de jolis ouvrages sur coquille. Le Cabinet royal possède le poignard de François Ier, le collier de Diane de Poitiers, une collection de boutons enrichis de camées modernes sur coquilles.

Voici les coquilles appliquées à l'usage de la gravure :

La *moule margaritifère* [1] donne la belle *nacre de perle*, sur laquelle on grave des fleurs et des animaux; les Orientaux en font des vases et des bijoux.

Le *nautile chambré* [2], qui se débite en lames, sert au même usage.

Le *burgau* [3] qui, dépouillé de sa substance corticale par un acide, est plus chatoyant que la nacre de perle; il ne peut se débiter en grandes lames; les jointures des plaques sont ordinairement couvertes par les dessins de la monture.

Les *vénus*, *chames*, etc. [4], de différentes espèces; on se sert de la partie la plus voisine de la charnière de chaque valve: c'est la plus épaisse.

Différentes *porcelaines* [5] dont la substance composée de couches de différentes couleurs imite assez bien la sardonix.

[1] *Mytilus margaritiferus*, L.

[2] *Nautilus Pompilius*, L.

[3] *Trochus*, L. *Turbot* Dargenv. On emploie plusieurs espèces de ce genre.

[4] *Chama, venus, cardium, tellina*, L.

[5] *Cypræ*, L.

Parmi les autres substances animales on distingue le *corail*[1], zoophyte que Mariette place mal à propos au nombre des plantes; c'est le *lithodendron* des anciens[2]; on ne connaît sur cette substance que des gravures grossières; on a trouvé différens ouvrages sur corail dans la Sicile[3].

Les anciens, qui ont tant travaillé l'*ivoire*, en faisaient sûrement des bagues; leur fragilité, leur destructibilité trop facile les a empêché de parvenir jusqu'à nous[4]. Les reliefs des dyptiques appartiennent plutôt à la toreutique qu'à la glyptique; on peut aussi appliquer à ce dernier art une tête avec le mot Porsenna en caractères étrusques[5].

Substances végétales.

Parmi les substances végétales, on em-

[1] *Isis nobilis*, L.

[2] Λιθόδενδρον, Théoph.

[3] Dorville. *Sicula*, p. 56, et *ibid.* Burmann. t. II, pag. 571.

[4] Voyez sur l'ivoire : Heyne *samml. antiquar aufsazte.* — Jansen, Mélanges de pièces intéressantes, t. III.—Addit. B. à l'Hist. de l'art, par Winckelmann, édition de Jansen.

[5] Guattani *Notizie*, 1787, p. 9.

ployait différens bois, tels que le citronnier, le buis, l'ébène.

Les Égyptiens ont gravé des caractères hiéroglyphiques sur des plaques de bois *de figuier sycomore*[1]. Le Muséum et le Cabinet en possèdent plusieurs.

Les substances minérales sont les *bitumes*, les *métaux* et les *pierres*.

Bitumes.

Parmi les bitumes on distingue le *jayet*, dont le Cabinet royal possède une tête de chat; Caylus a publié une tête antique de jayet[2]. Ces monumens sont rares.

Le *charbon de terre de Norfolck*. Je possède un croissant, ornement que les druides tenaient à la main en rendant la

[1] On écrit seulement dans tous les ouvrages d'antiquités *sycomore*, ce qui est propre à produire de la confusion. L'arbre appelé ordinairement *sycomore* est un érable. (*Acer pseudo-Platanus*, L.) Celui dont se servent les Égyptiens, et que Caylus et tous les antiquaires nomment aussi *sycomore*, est un *figuier*. (*Ficus sycomorus*, L.)

[2] Recueil, t. IV, pl. 12.

justice [1], qui est de cette substance; on y voit quelques cercles gravés.

Le *succin*. On soupçonne que cette substance est le produit de la poussière des étamines d'arbres, de la famille des conifères, principalement du pin [2], élaboré par une espèce de fourmi [3], comme les abeilles élaborent la cire [4].

Les Grecs appelaient cette substance *électre* [5], à cause de son éclat [6].

Le savant Gessner a publié une dissertation très-intéressante sur le succin [7]; il est vulgairement connu sous le nom d'*ambre jaune* [8]. J'ai indiqué les différens usages qu'on en faisait au temps d'Homère; on l'a beaucoup employé pour des parures et des bijoux;

[1] Vallancey, *Collectanea de Rebus hibernicis*, t. IV, p. 72.

[2] *Pinus silvestris*, L.

[3] *Formica herculanea*, F.

[4] Millin, Minéralogie homérique, p. 28.

[5] ἤλεκτρον.

[6] On appelait le soleil *Elector*.

[7] *De Electro*, *Gessner*, *Comment. Acad. Gott.*, t. III, p. 67.

[8] Millin, Minéralogie homérique, p. 28.

on en faisait des anneaux d'un seul morceau [1]; non-seulement l'anneau entier en était formé, mais ces bagues portaient sûrement quelques figures ou quelques têtes gravées sur le chaton. Ces figures devaient être de relief, et leur exécution n'était sûrement pas plus difficile que celle de plusieurs petites figures antiques de succin qui nous sont parvenues [2]; cependant il ne nous reste aucune bague ou cachet de succin qui soit gravé.

Le *lyncurium* était une variété du succin d'un jaune rouge [3].

Le *chryselectrum* était une variété du succin d'un jaune doré, approchant de la couleur de la *chrysolithe* [4].

Métaux.

Parmi les métaux on cite l'*hématite ;* on y distingue l'*hématite fibreuse*, dont les parcelles sont d'un brun jaunâtre, et à laquelle

[1] Mariette, Traité, p. 19.

[2] Sanderus, *Historia succinorum*, pl. XIII.

[3] Napione *sopra il lincurio.*

[4] De Born. *Versuch.*

on doit rapporter l'*hématite flave* de Théophraste [1].

L'*aimant*, dont les dactyliothèques du Cabinet royal et du cardinal Borgia offrent divers échantillons.

Les Égyptiens et les Perses ont fréquemment employé ces deux oxides de fer [2].

La *malachite*, oxide de cuivre, fréquemment traitée par les artistes modernes.

Pierres.

Les pierres sont des substances que les artistes ont le plus souvent travaillées : on y distingue les *pierres calcaires*, les *pierres argileuses*, les *pierres magnésiennes*, les *pierres siliceuses* et les *roches*.

Pierres calcaires.

Je comprends parmi les pierres calcaires un *schiste calcaire*, que les Égyptiens ont employé à la gravure.

[1] *Αἱματίτης ξανθή* Zoega *Fossil. Ægyp.*, page 32.

[2] On appelle *oxides* les substances métalliques passées à l'état de chaux, les *chaux métalliques*. Leur couleur varie suivant les métaux.

Pierres argileuses.

Le *lapis lazuli*, pierre bleue sur laquelle des pyrites cuivreuses forment des traces dorées, tient le premier rang parmi les pierres argileuses.

Michaëlis et Beckman [1] ont démontré que cette pierre est celle que les Hébreux, les Grecs et les Romains nommaient *saphir;* elle sert en Perse pour faire des bijoux et pour peindre en bleu : on l'y apporte du Thibet; le nom de pierre de *lazur* ou *azur* vient du persan *ladschuardi* ou *lazuardi*, dont on a fait *lazuli;* la couleur bleue qu'on en retire se nomme *outremer*, nom imposé dans le moyen âge à plusieurs substances exotiques.

Le *cyanos* des anciens [2] paraît être aussi notre lapis; mais on confond sûrement sous ce nom le bleu de montagne et plusieurs oxides de cuivre.

Le lapis servait pour faire des cubes de

[1] *Beytrage zur Geschichte der Erfindungon.* Band. 3. Buch. 1, page 186.

[2] *Idem.*

mosaïque et des ouvrages de rapport : on l'emploie encore aujourd'hui à cet usage ; il n'y a guère que les Égyptiens et les Perses qui s'en soient beaucoup servis pour la gravure. Il n'a guère été employé depuis que par les modernes.

La *pierre ollaire*, sur laquelle nous avons plusieurs gravures égyptiennes, est une pierre magnésienne. C'est la *pierre thébaïque* des anciens.

La *stéatite*, appelée ainsi à cause de son aspect graisseux [1], se nomme aussi *pierre de lard*. C'est cette substance dont les Chinois sont des magots.

Pierres siliceuses.

Les pierres siliceuses ou quartzeuses étincellent sous le briquet ; elles sont les plus dures, et celles sur lesquelles les grands artistes se sont principalement exercés.

On les distingue en *pierres transparentes*, *pierres demi-transparentes* et *pierres opaques*.

[1] De στέαρ, graisse.

Pierres siliceuses transparentes.

Le *cristal* est un quartz transparent qui cristallise en prismes à six pans, avec deux pyramides à six faces. On le nomme *cristal de roche*, parce qu'il se trouve le plus communément dans les rochers. Les anciens croyaient que c'était l'effet de la congélation de la glace, et c'était ce qui lui avait fait donner son nom [1]. Le plus précieux venait de l'Inde. Les anciens avaient de beaux vases de cristal gravés. Néron en brisa un sur lequel on avait représenté plusieurs sujets tirés de l'Iliade [2].

La pierre que Pline nomme *Iris* [3] ne peut être autre chose que le *cristal irisé* qui décompose les rayons du soleil, et présente les couleurs de l'arc-en-ciel. Les cristaux colorés prennent différens noms, et ce n'est cependant qu'une substance de la même nature; il n'y a de différence que dans la matière colorante.

[1] De κρύος, glace.

[2] Suet. *Nerone*, c. 47.

[3] XXXVII, 9.

Parmi les pierres transparentes, les gemmes sont les plus belles, les plus dures; ce sont celles qui ont mérité chez les anciens et chez les modernes les noms de *pierres nobles* [1], de *pierres précieuses*, de *gemmes* [2].

Gemmes.

On a fait un grand nombre d'ouvrages sur les pierres précieuses; mais la plupart ont eu pour objet de commenter les passages de l'Écriture, qui parlent des pierres du Rational du grand-prêtre des Juifs. Théophraste est le plus ancien lithologue grec; il a composé sur les pierres un ouvrage particulier. Nous possédons un poëme attribué à Orphée sur les pierres précieuses; mais il n'est plein que d'idées mystiques et relatives aux vertus que leur supposait ce thaumaturge. Pline leur a principalement consacré son trente-septième livre.

Les auteurs du moyen âge ont encore enchéri sur la crédulité des écrivains grecs et

[1] *Λίθοι τίμιοι*, quelquefois seulement *λίθος διαφανεὶς*, pierres transparentes; *λίθοι*, pierres par excellence.

[2] Ce mot, dans Pline, signifie perle et pierre précieuse.

romains, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant ce qu'Avicennes, Mesué, Arnauld-de-Villeneuve et Albert-le-Grand ont dit des pierres précieuses.

Marbode, évêque de Rennes, a composé un poëme sur les gemmes, dont la meilleure édition est celle de Beaugendre : il dit que ce qu'il rapporte des pierres précieuses est tiré d'un ouvrage d'Evax [1], roi d'Arabie, et je pense, avec Lessing [2], qu'il n'y a pas de raison pour ne pas le croire sur sa parole.

Parmi les modernes, Dutens a fait un petit traité des pierres précieuses; Bruckman a composé sur elles trois volumes in-8°. Daubenton et d'autres minéralogistes ont écrit sur les pierres précieuses.

On examine, pour la parfaite connaissance des pierres, leur pesanteur spécifique, leur cassure, leur qualité plus ou moins électrique, leur phosphorescence, leur cristallisation, la forme de leurs molécules intégrantes; mais le glyptographe ne peut observer que les pierres employées, travaillées,

[1] *Hildeberti opera. Parisiis*, 1708.

[2] *Collectaneen*, tome II, page 139.

polies et souvent montées. La pesanteur spécifique et la dureté sont donc les caractères auxquels il doit principalement s'arrêter : ces caractères n'avaient point échappé à Pline [1].

Quelques naturalistes ont classé les gemmes d'après leurs couleurs. Daubenton a indiqué celles du prisme [2] ; mais cette classification est vicieuse, puisqu'il y a des pierres qui admettent toutes les couleurs, et qu'on trouve des saphirs blancs et des diamans jaunes ou noirs.

D'autres les partagent en *pierres d'Orient* et *pierres d'Occident* [3] ; mais cette dénomination est fausse, puisqu'il y a en Orient des pierres que les joailliers nomment *occidentales*, et en Occident des pierres qu'ils appellent *orientales*, ce mot n'exprimant pour eux que la perfection de la gemme.

Les naturalistes classent les gemmes d'après leur nature, les joailliers d'après leur rareté. La classification du glyptographe doit être relative à l'art de la gravure ; il doit

[1] XXXVII, 7, 13.

[2] Acad. des Sciences, 1750, page 26.

[3] *Idem.*

considérer les pierres précieuses selon leur degré de dureté.

Il est souvent très-difficile de rapporter à un nom moderne les pierres indiquées par les anciens, parce que la moindre tache, la plus légère différence devenait pour eux la cause de nouvelles dénominations qui rendent cette synonymie extrêmement embarrassante, ainsi que Pline l'avait lui-même observé [1].

Les anciens ne gravaient que très-rarement sur les gemmes; ils craignaient de leur faire perdre de leur prix en diminuant leur volume [2]; les artistes modernes les ont moins respectées.

Les anciens faisaient un très-grand cas des pierres précieuses. Scaurus est le premier qui en ait eu une collection [3]. Ce fut Pompée qui en répandit le goût en transportant à Rome la collection de vases et le baguier de Mithridate, qu'il déposa au Capitole [4].

[1] XXXVII, 12.
[2] Pline, XXXVII, 1.
[3] Pline, XXXVII, 2.
[4] *Idem.*

On buvait dans des coupes enrichies de pierres précieuses. Les empereurs avaient un affranchi, dont l'emploi était de garder ces vases appelés *gemmæ potoriæ*[1].

Les miroirs en étaient ornés[2]; les princes en paraient leurs chaussures[3]. Caligula en portait sur ses vêtemens[4].

Les vases destinés aux usages les plus sales en étaient ornés[5].

Lollia Paullina en avait sur ses vêtemens, dans ses cheveux, à son col, à ses doigts et à ses oreilles pour cent mille sesterces[6].

Mais ici, par pierres précieuses, il ne faut pas entendre des pierres gravées, ainsi que l'ont fait plusieurs écrivains.

Pline, à l'occasion de ce luxe, s'écrie : « Nous fouillons les entrailles de la terre pour en tirer les gemmes; combien de mains

[1] Muratori *Thes. Inscript.* 941, 2.
[2] Senec. *Nat. Quæst.* L. 1, c. 17.
[3] Agostini, page 18.
[4] Suet. *Cal.* c. 52.
[5] Ælius Lampridius. *Héliogabal.*
[6] Pline, IX, 35.

sont fatiguées pour faire briller une seule phalange [1] ! »

Les gemmes se distinguent des autres pierres précieuses en ce qu'elles sont transparentes, et que leur tissu est vitreux. En les rangeant d'après leur dureté, nous aurons :

Le *diamant*, que les naturalistes placent parmi les substances inflammables, parce qu'il brûle sans laisser aucun résidu [2].

Les anciens n'employaient que les diamans bruts, polis par un frottement naturel, et dans leur état primitif de cristallisation, qui est l'octaèdre régulier ; on nomme ces diamans *pointes naïves* [3]. La taille du diamant n'a été inventée qu'en 1476, par Louis de Berquen, de Bruges.

Puisque les anciens ignoraient l'art de tailler et de polir le diamant, ils ne l'ont point gravé. Quoique quelques faussaires aient

[1] Plin. II., 63.

[2] Diamant signifie indomptable ; ἀδάμας, de α privatif, et δαμάζω, je dompte, parce qu'il ne cède à aucune substance. On ignorait quand on lui a donné ce nom qu'il se dissipe au feu.

[3] Mariette, I, page 155.

voulu faire passer pour antiques de mauvais diamans gravés, Jacques de Trezzo est le premier qui ait gravé sur diamant [1]. Mariette nomme Clément de Biragues, en 1564 [2]. D'autres prétendent qu'Ambroise Charadossa avait gravé en 1500 la figure d'un père de l'Église sur un diamant pour le pape Jules II [3]. Natter et Costanzi ont gravé sur le diamant.

Les grands artistes ne doivent pas perdre leur temps à traiter une substance aussi dure, qui n'ajoute à leur ouvrage d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue, et à laquelle ils font perdre de son prix réel en diminuant son volume [4].

Le *saphir* est une pierre de couleur bleue ; on appelle *saphir oriental* une gemme qui prend différens noms suivant sa couleur, et qui est toujours la même par sa nature.

Le saphir oriental, le rubis oriental, l'améthyste orientale, la topaze orientale, ne

[1] Busching, page 7.

[2] Mariette, I, page 91.

[3] Garzoni *Piazzo universale*, page 550.

[4] Lessing *Briefe*, tome I, page 152.

sont qu'une même pierre colorée par un oxide métallique en bleu, en rouge, en violet ou en jaune : M. Haüy nomme cette pierre *Télésie*[1].

Le saphir oriental est la pierre la plus dure après le diamant. Les saphirs occidentaux ne sont pas des gemmes, mais des cristaux de roche colorés en bleu par un oxide : tel est *le saphir d'eau*.

Notre saphir n'est point celui connu des anciens sous ce nom ; c'était, selon Joannon de Saint-Laurent, le *beryllus*[2] *aeroides*. Veltheim[3] pense que le nôtre était l'*Adamas cyprius* de Pline[4] ; son opinion me paraît préférable : la pierre que les anciens nommaient saphir était notre lapis lazuli[5].

[1] Du mot grec τελος, perfection, parce qu'on donne en général le nom d'orientales aux pierres les plus parfaites. Ceci prouve combien le caractère de la couleur est insuffisant.

[2] Plin., XXXVII, 5.

[3] *Anmerkungen*, page 62.

[4] *Adamas cyprius vergens in aerium colorem, et qui alio adamante perforari potest.* L. 37, c. 15.

[5] *Suprà* page 105.

On connaît quelques gravures modernes sur saphir.

Le *rubis*. J'ai dit que M. Haüy donne au rubis oriental, à la topaze orientale, au rubis, au saphir, le nom de Télésie. Romé de Lille réunissait toutes ces gemmes sous le nom de *rubis*[1].

Cette pierre est de couleur rouge; c'est celle que les anciens ont nommée *antrax*, *carbunculus*, mot que nous rendons par *escarboucle*, pour exprimer sa ressemblance avec un charbon ardent. Le plus recherché est le *rubis balais*, d'un beau rose; il est moins dur que le *rubis d'Orient*, la Télésie; le *rubis spinel* est d'une couleur orangée et plus obscur; le *rubis du Brésil*, quoique d'un beau rouge, est le moins estimé.

Les anciens ne gravaient pas le rubis, parce que sa couleur et son nom leur avaient fait croire qu'il fondait la cire[2]; on a des cachets modernes sur rubis.

L'*émeraude* était connue des anciens; mais toutes les pierres qu'ils nommaient *smarag-*

[1] Romé de Lille, Cristallographie, t. II, page 212.
[2] Pline, XXXII, 7.

des [1] n'étaient pas l'émeraude, et c'est de ce qu'on a toujours traduit le mot *smaragdus* par *émeraude* qu'est venue la confusion. Ils réunissaient sous ce nom toutes les pierres vertes, les *prases*, les *cristaux colorés*, les *jaspes*, les *malachites*, etc., etc. Les colonnes, les statues, les grandes smaragdes citées par les anciens étaient de ce genre [2]; mais les petites smaragdes, dont parle Théophraste, étaient notre émeraude : on en tirait de la Thébaïde [3], et il existe encore des pierres gravées égyptiennes sur émeraude [4].

Les anciens aimaient beaucoup les smaragdes [5]; les graveurs s'en servaient pour

[1] *σμάραγδος*. Théoph. *smaragdus*. Plin.

[2] Dolomieu, Mag. Encycl. première année, tome 2, page 144.

[3] Pline, XXXVII.

[4] *Ibid.*

[5] M. Boettiger, dans l'extrait qu'il a donné de la première édition de mon Introduction aux pierres gravées dans la Gazette d'Iéna, 1797, n° 29, dit « qu'il ne sait pas comment j'ai pu assurer que les anciens connaissaient l'émeraude qui ne vient que de l'Amérique, quelquefois il est vrai par les Philippines, et que malgré ce qu'en dit Romé de Lille et ses partisans, il

se reposer la vue. Néron, qui était myope [1], regardait à travers une smaragde concave les jeux du cirque [2]; mais on la respectait

est vraisemblable que les anciens ne la connaissaient pas. » Je lui demanderai à quelle autre pierre on peut attribuer la dureté si grande que Pline donne à l'émeraude, cette haute estimation des petites émeraudes, le respect des anciens graveurs pour cette pierre qu'ils trouvaient trop belle pour l'entamer avec le touret. Dutens a également soutenu l'opinion de M. Boettiger; mais d'après ce que je viens de citer, celle de Romé de Lille et de Dolomieu me paraît préférable. Pline dit que la troisième espèce d'émeraude vient des rochers voisins de Coptos, ville de la Thébaïde. Nous avons dans le Cabinet royal une petite émeraude de travail égyptien, sur laquelle on voit un œil, hiéroglyphe commun sur les pierres égyptiennes; enfin, dit Dolomieu, « quoique plusieurs naturalistes regardent l'émeraude comme tellement inhérente au Nouveau-Monde, qu'ils la nomment toujours *émeraude du Pérou*, cette gemme appartient aussi aux montagnes de l'ancien continent. L'Égypte, la Scythie, la Bactriane, en fournissaient aux anciens. On en trouve encore à Ceylan et dans différentes contrées de l'Asie et de l'Europe. »

[1] Veltheim *über Nero, Smaragd.*, etc., p. 18 à 35.

[2] Plin., XXXVII, 5. M. de Veltheim veut que cette smaragde ait été une aigue-marine; mais Pline, qui cite souvent l'aigue-marine, lui aurait donné ce nom.

trop pour l'entamer par la gravure. Les modernes l'ont assez souvent travaillée.

Le *béryle*. Les anciens confondaient, sous ce nom, toutes les pierres légèrement teintes de quelque couleur; la pierre de ce nom la plus estimée est celle que nous nommons *aigue-marine*, à cause de sa couleur d'eau de mer [1]; les anciens la taillaient à facettes [2].

Le Cabinet royal possède une pierre verdâtre sur laquelle Evodus a gravé la tête de Julie, fille de Titus; on a pensé jusqu'ici que c'était une aigue-marine, ce n'est peut-être qu'un cristal de roche vert-d'eau [3].

L'aigue-marine tirant sur le jaune se nommait *chrysobéryle*.

Je pense bien, avec M. de Veltheim, que ce n'était pas une émeraude, c'était un cristal coloré en vert, et peut-être même un verre coloré.

[1] *Aqua marina*.

[2] Pline, XXXVII, 2.

[3] M. Haüy est demeuré dans le doute de savoir si cette pierre est ou n'est pas une *aigue-marine*. Quand un savant si distingué hésite, qui oserait décider? Je me suis contenté de rassembler la masse des preuves en faveur de l'une et de l'autre opinion.

On peut dire en faveur de celle que la pierre est une

La *topaze* est bien la pierre que les Grecs appelaient *Topazon ;* mais n'est point celle à laquelle les Romains donnaient ce nom,

aigue-marine, qu'elle en a la couleur, la pesanteur ; qu'on y remarque de petites glaces, et qu'on ne connaît point de quartz vert-d'eau.

Mais ceux qui soutiendraient l'opinion contraire diraient que la couleur n'est pas un caractère suffisant, qu'il peut se trouver un quartz vert-d'eau, puisque les couleurs de cette substance tiennent aux oxides métalliques qui la pénètrent ; qu'on y remarque de petits corps étrangers approchant du *Titane ;* qu'on y voit très-peu de glaces ; que ce ne peut pas être l'aigue-marine de Saxe ou topaze bleue verdâtre, dont la pesanteur est de 3,5535, et qui a les caractères de la topaze dite de Saxe ; qu'on peut difficilement penser que ce soit le béryle ou aigue-marine de Sibérie.

M. Haüy pense également que cette masse de preuves rend ce dernier sentiment plus probable ; aussi je croirais que notre prétendue aigue-marine n'est qu'un cristal de roche vert-d'eau. La pierre n'en est pas moins très-remarquable par sa couleur, sa transparence, par le personnage qu'elle représente et par son exécution.

Ce serait un morceau très-extraordinaire qu'une *aigue-marine* de ce volume ; la pierre a 22 l. 1/2 sur 16 l. 1/2 de diamètre ; et, quoiqu'on en trouve de très-grosses, il y a bien peu de canons assez considérables pour en

puisque cette pierre était verte, et que celle-ci est jaune[1]; c'est celle qu'ils appelaient *chrysolithe*, pierre dorée.

Elle recevait le nom de *chrysolampis* quand elle était d'une couleur scintillante;

De *leucochryse*, quand sa couleur était interrompue par une tache blanche;

débiter un morceau semblable. Cette considération m'a fait soupçonner que cette pierre pourrait bien n'être pas une aigue-marine. Comme elle est taillée et polie, et que sa dureté ne diffère pas beaucoup de celle du cristal de roche, il ne restait de caractère, pour la déterminer, que la pesanteur spécifique. M. Haüy, que j'ai consulté, a bien voulu la peser avec sa balance hydrostatique; elle a pesé dans l'air 442 grains et demi; elle a perdu dans l'eau 163 grains trois quarts : ainsi sa pesanteur spécifique, en désignant celle de l'eau distillée à 14 degrés par l'unité, est de 2,7007.

La pesanteur spécifique du béryllc, dit *aigue-marine de Sibérie*, est, d'après les expériences de Brisson, 2,7227, résultat qui se rapproche beaucoup de celui ci-dessus; mais la pesanteur du quartz transparent, dit *cristal de Madagascar*, est 2,6530, et celle du quartz rouge, qui est la plus pesante parmi toutes les variétés de cette substance, est 2,6701, résultat qui ne s'éloigne pas beaucoup de celui obtenu avec notre pierre.

[1] Born *Versuch*, page 6.

De *mélichryse*, si elle approchait de celle du miel.

On en tirait de Pont, de l'Arabie, de la Bactriane et de l'Espagne.

Les Romains aimaient beaucoup la chrysolithe ; Cléopâtre fit présent d'une belle chrysolithe à Antoine [1] ; Ovide orne de cette pierre le char du soleil [2].

La topaze des Grecs a été confondue avec la chrysolithe de Pline, parce que ce sont les pères de l'Église qui en ont parlé les premiers, comme des pierres du pectoral du grand-prêtre des Juifs ; et comme la plupart étaient Grecs, et écrivaient en grec, ils ont adopté le nom que les auteurs grecs donnaient à notre topaze, sans considérer que Pline et les auteurs latins indiquent par le mot *Topazon* une pierre verte bien différente [3].

Les anciens n'ont point gravé sur la topaze. Le Cabinet des antiques possède le portrait

[1] Propert. L. II, EL. XIII, 44.

[2] Ovid., *Metam.* II, 107.

[3] Born, *loco suprà laud.*

de Philippe II et de don Carlos sur une topaze, par Jacques de Trezzo.

Notre chrysolithe n'est point la pierre à laquelle les anciens donnaient ce nom, puisque celle-ci était notre topaze; mais peut-être celle qu'ils nommaient *chrysophis*, c'est-à-dire vert-doré, comme la peau de quelques serpens. La chrysolithe est en effet d'un jaune verdâtre ; on en trouve en Espagne, aux Indes, au Brésil, etc.

L'hyacinthe est une pierre d'un rouge doré assez semblable au succin foncé. Ce n'est point la pierre à laquelle les anciens donnaient ce nom [1]. Il paraît qu'ils appelaient ainsi une pierre d'un violet clair du genre des améthystes.

Le *craterites* de Pline [2] peut se rapporter à l'hyacinthe [3]; il le décrit comme une pierre

[1] Quelques auteurs ont pensé que notre hyacinthe est le *lyncurium* des anciens. M. Napione a très-bien prouvé que le lyncurium était l'ambre transparent et d'un jaune-rouge. *Dissert. sopra il lincurio. Roma. Fulgoni*, 1795.

[2] XXXVII, 10.

[3] Bruckman, t. II, p. 30.

très-dure qui, par sa couleur, tient le milieu entre la chrysolithe et le succin.

La chrysolithe vitreuse de Pline[1] était notre hyacinthe[2].

Il ne faut pas confondre avec l'hyacinthe *l'hyacinthe des volcans*, dont la dureté est bien moins considérable.

On a un grand nombre de gravures sur hyacinthe.

L'améthyste orientale est la télésie colorée en violet; il faut la distinguer de *l'améthyste* ordinaire, qui n'est qu'un cristal coloré; alors on la nomme *prisme d'améthyste*. On trouve en Auvergne des morceaux de celle-ci d'une grande portée, que l'on travaille, et qu'on taille en colonnes[3]; mais les graveurs anciens ne travaillaient que l'améthyste orientale.

Les anciens faisaient des coupes d'améthyste, parce qu'ils croyaient que cette pierre

[1] XXXVII, 9.

[2] Bruckman, T. I, p. 113.

[3] Il y a une jolie fabrique composée de colonnes de prisme d'améthyste dans le Muséum d'histoire naturelle de Paris.

bannissait l'ivresse [1]; c'est de-là qu'elle tirait son nom [2].

Les anciens confondaient le *grenat* avec l'escarboucle à cause de sa couleur rouge, quoique le véritable *carbunculus* fût notre rubis oriental [3]; le grenat était le *carbunculus nigricans et rubens* [4].

Pline dit que cette couleur doit être tempérée par le violet de l'améthyste [5]. Caylus pense que les anciens ont connu l'espèce que nous nommons *grenat syrien* ou *surian*, parce qu'il vient de Surian ou Syrian, au Pégu; ils l'ont employé gravé ou non gravé.

Pline, selon Joannon de Saint-Laurent, le désigne aussi sous le nom de *lapis carchedonius.*

Le Cabinet du roi possède plusieurs gravures sur grenat syrien.

[1] Pline, XXXVII, 10.

[2] De l'α privatif et du verbe grec μεθύω, j'enivre; cette prétendue propriété est le sujet d'une jolie épigramme de l'Anthologie. L. IV, C. 18. E. 8.

[3] *Suprà*, p. 116.

[4] Reitz, *Museum francianum; præfat.*, p. 11.

[5] XXXVII, 7.

Pierres siliceuses demi-transparentes.

La prase est une pierre verte qui a été prise pour l'émeraude, et qu'on appelle pour cette raison *fausse émeraude*. Le mot prase vient de la ressemblance de sa couleur avec celle du poreau, *prasus* [1], dont on a fait l'adjectif *prasinus ;* on a dit ensuite *gemma prasina*, et par corruption *prasma*, puis *plasma* pour adoucir le son. De-là, les joailliers ont dit *presme*, *prasme*, *plasme*, *prisme* d'émeraude [2]; et comme ils regardaient cette pierre comme la matrice des émeraudes, ils ont donné le même nom de *prisme d'améthyste* au cristal violet, qu'ils regardaient comme la matrice de l'améthyste.

L'*opale* réfléchit différentes couleurs selon la manière dont elle est exposée à la lumière ; les anciens l'appelaient *pæderos* [3]. Nonnius aima mieux perdre la vie que de

[1] πράσον.

[2] Lessing, *Briefe*, T. II, p. 144.

[3] C'est-à-dire, garçon beau comme l'amour. Pline, XXXVII, 6. Voy. aussi Saumaise, *in Solin.*, p. 399.

céder une opale à Marc-Antoine [1]. Le Cabinet des antiques possède un portrait de Louis XIII sur une opale.

On a depuis appelé cette pierre *Orphanus*, orphelin ; c'était ainsi, selon Albert-le-Grand [2], qu'on nommait une opale de la couronne impériale, parce qu'on n'en avait jamais vu de semblable ; le nom particulier de cette pierre comme individu a passé à l'opale comme espèce [3].

Le *girasol* est une espèce d'opale très-chatoyante, et dont le point milieu semble tournoyer devant le soleil, d'où lui vient son nom de *girare*, tourner, et *sol*, soleil. C'est l'*asteria* et la *ceraunia* des anciens ; elle prend différens noms.

Celui d'*œil-de-chat*, c'est le *leucophthalmos* de Pline [4].

L'*œil-de-poisson* est l'*argyrodamas* de Pline [5]. Sa *gallaïque* [6] en est une variété ; c'est

[1] Pline, XXXVII, 5.

[2] *Lib. Nat.*, p. 29, a.

[3] Veltheim, *Ueber reformen*, etc., p. 54.

[4] XXXVII, 10.

[5] *Ib.*

[6] *Ib.*

aussi la pierre que les Assyriens appelaient, selon lui, *œil-de-Bélus*[1]. Ces pierres appartiennent au feldspath.

L'*hydrophane* devient transparente dans l'eau. Les anciens ont connu et travaillé cette pierre[2], mais non pas sous ce nom.

L'*achate* a une pâte fine qui la distingue facilement. Les anciens graveurs l'ont souvent employée. On appelle *orientale* celle dont la transparence est plus parfaite.

Les anciens la nommaient *Achates*[3], d'un fleuve qui coule en Sicile, et où on en ramassait; mais ce n'était pas précisément à notre achate qu'ils donnaient ce nom; ils l'appliquaient à des pierres de différentes couleurs, et les nommaient *leucachates*, *ce-*

[1] XXXVII, 10.

[2] Encyclop. méthod., t. III, page 168.

[3] Il est certain, comme l'observe judicieusement M. Boettiger dans l'analyse qu'il a donnée de la première édition de cette Introduction dans la Gazette Universelle d'Iéna, 26 janvier 1797, n° 29, que d'après l'étymologie on doit écrire *Achate*, du mot grec Ακάτης; mais l'usage a prévalu même parmi plusieurs écrivains allemands, tels que MM. Karsten et Verner, d'écrire *agathe*.

rachates, *hæmachates*, selon les nuances de blanc, de cire ou de sang; mais jamais ils ne font mention d'achates d'une seule couleur: notre achate était leur *sarda.*

On appelle herborisées celles où l'on remarque des herborisations. Les anciens les nommaient *dendrachates*, et *figurées* celles qui présentaient des images singulières. La célèbre achate de Pyrrhus, qui représentait naturellement, dit Pline[1], Apollon et les Muses, devait être de ce genre.

On a aussi gravé sur des achates qui paraissent contenir des mousses dans l'intérieur. Elles sont nommées dans plusieurs auteurs *pierres de Mocka.* On croyait que ce nom venait de *Mocka*[2], en Arabie, où on les trouvait, et où on en faisait le commerce. L'origine de ce mot est due à une expression patoise des mineurs saxons, qui disent *moch* pour *moos*, mousse; ainsi *moch stein* signifie pierre de mousse, et on a dit par corruption *mocha stein*, d'où on a fait *pierre*

[1] XXXVII, 1.

[2] Hill. *natural. Hist. of fossil.* London, 1748, fol. 472.

de mocha[1]. Mousse se dit en saxon *moch*, et *mech* en polonais.

L'achate la plus transparente se nomme achate *orientale*. Si sa transparence est troublée par des teintes laiteuses, c'est la *chalcédoine;* mais cette chalcédoine n'est point la pierre que les anciens nommaient *charcédonie*, parce qu'elle venait de Carthage; celle-ci était une escarboucle. La *leucachates* de Pline pouvait être notre chalcédoine; cette pierre est assez commune: on en faisait des bijoux et des cachets.

Le *cacholong* diffère de l'achate et de la chalcédoine en ce qu'il est tout-à-fait opaque, quoique de la même pâte; les anciens ne l'ont pas distingué, du moins nous ne pouvons découvrir le nom qu'ils lui donnaient; mais ils l'ont fréquemment employé. Le cacholong est la matière de la couche blanche de la sardonyx.

M. Monge a avancé que la matière des vases murrhins était le cacholong; mais

[1] Veltheim *Ueber Verner reformen in Mineralogie*, p. 61.

cette opinion n'est nullement démontrée [1].

La *sardoine* est de la même pâte que l'achate; elle a une couleur enfumée et noirâtre.

La *sardonyx* est composée de trois couches, une noire, une blanche et une brune. Le graveur attaque successivement les deux premières couches pour faire les figures et les draperies, et la troisième sert de fond au tableau.

Le mot sardonyx vient de *sarda*, nom que les anciens donnaient à l'*achate*, et de *onyx*, ongle, parce que les zônes de cette pierre ressemblent aux cercles de la base de l'ongle.

Les anciens aimaient passionnément la sardonyx; ils en faisaient des bagues et des bijoux. M. Leblond pense [2] que les vases murrhins étaient de sardonyx taillée transversalement, et non en suivant les couches. Le Cabinet des antiques et le Muséum royal possèdent de beaux vases de cette espèce.

Mais c'était surtout pour faire des camées

[1] Compte rendu des travaux de l'Institut, 15 prairial an V.

[2] Académie des Belles-Lettres, tome XLIII, p. 217.

que la sardonyx était estimée; il en existe encore d'une grandeur prodigieuse, tels que le camée de la Sainte-Chapelle, et plusieurs autres morceaux du Cabinet des antiques, la coupe du roi de Naples, celle de Brunswick, etc.[1].

Ces morceaux sont aussi recommandables sous le rapport de l'histoire naturelle que sous celui de l'art; on en chercherait en vain de semblables pour la grandeur, la beauté des couleurs et la disposition des couches.

M. Veltheim pense que la plupart de ces pierres peuvent être factices; il se fonde sur la grande habileté des anciens dans l'imitation des pierres précieuses; il regarde la couche inférieure, la noire, comme le produit de la pierre obsidienne fondue avec du soufre, et il croit que la couche blanche est due également à une production volcanique[2].

J'ai discuté cette opinion dans un mémoire qui sera imprimé dans le tome IV du

[1] On trouve leur description à l'article des Pierres gravées les plus célèbres.

[2] Boettiger, *Ueber sardonix*. 1796. Veltheim, *anmerkungen*, p. 97.

Magasin encyclopédique de 1797. J'y fais voir que la sardonyx n'est point un produit de l'art. Le mélange indiqué par M. Veltheim n'a produit, dans des expériences faites par M. Descotil, qu'un verre blanchâtre et friable.

M. Eckhel croit que les carrières de sardonyx étaient en Afrique, et qu'elles se sont perdues depuis que les découvertes dans la navigation ont fait abandonner les routes qui y conduisaient par terre.

M. Boettiger place la patrie de ces anciennes sardonyx dans l'Inde, où l'art de travailler les pierres précieuses est d'une haute antiquité.

La *cornaline* est de la même pâte que l'achate; elle en diffère par sa teinte rouge; les anciens la nommaient *sarda*, soit de la ville de *Sardes* en Lydie, soit du mot *Sarx*, *Sarcos*, qui en grec signifie chair [1].

Son nom moderne vient de *caro*, *carnis*, chair, parce que sa couleur approche de celle de la chair; c'est la pierre que les anciens ont le plus travaillée, surtout en creux. On a une

[1] M. de Veltheim *Ueber reformen in mineralogie*, p. 53, préfère la première étymologie.

très-grande quantité de gravures sur cornaline ; les plus belles et les plus transparentes s'appellent *cornalines d'ancienne roche*, parce qu'on n'en trouve plus de semblables.

Nos vieux auteurs français la nomment *corniole*, *carniole ;* les Italiens l'appellent *corniola.*

Le *jade* a une teinte grisâtre et d'un blanc laiteux ; sa surface est grenue ; il y en a d'olivâtre et de vert ; son nom vient du mot espagnol *piedra hijada*, pierre néphrétique, parce qu'on le croyait utile dans les maux de la vessie ; on en a trouvé des haches dans les tombeaux des anciens Gaulois ; les Orientaux en font des bijoux.

Pierres siliceuses opaques.

Ces pierres sont de la même pâte que les précédentes, mais moins vitreuses. Dans les morceaux un peu étendus on trouve des parties opaques et des parties transparentes.

La principale des pierres siliceuses opaques est le *jaspe*, dont les particules sont fines, compactes et serrées.

On distingue les variétés du jaspe par leur

couleur; mais cette distinction n'est admissible que pour les échantillons de cabinet, les petits morceaux. Il y en a de *vert*, de *jaune*, de *brun*, de *noir*, de *gris;* on nomme *fleuri* celui dont les couleurs sont très-mélangées; *rubané* celui dont les teintes forment des raies.

Le jaspe n'a pas été travaillé par les grands artistes; cependant il y a plusieurs gravures antiques sur jaspe, et même sur le jaspe fleuri, quoique les figures s'y puissent difficilement distinguer. Le jaspe rouge est celui que les anciens ont le plus fréquemment employé.

On appelle *jaspe sanguin* le jaspe vert, parsemé de taches rouges: il a été surtout employé dans le moyen âge, et depuis, à faire des images du Christ après la flagellation, et des figures de la Vierge et des saints.

On nomme *héliotrope* celui dont les taches rouges sont plus grandes.

Roches.

Les Égyptiens sont les seuls qui aient gravé de petits objets sur des roches; ils y ont été conduits par les hiéroglyphes des obélisques.

On trouve des caractères hiéroglyphiques sur des scarabées de *granit*, de *basalte*[1], de *siénite*, etc.

Pétrifications.

La seule qui soit travaillée par les graveurs est la *turquoise*. C'est une substance osseuse, pénétrée par un oxide de cuivre. Joannon de Saint-Laurent[2] croit que c'est la *callaïs* des anciens ; plusieurs gravures égyptiennes sont sur turquoise.

Substances composées.

Nous avons vu que les anciens savaient imiter les pierres précieuses avec des verres colorés.

Ils reprenaient et ouvrageaient au tour le verre après qu'il avait été coulé[3].

Ils appliquaient des figures de couleur blanche sur un fond coloré, en donnant au

[1] Je parlerai plus amplement de ces pierres dans mon Introduction à l'étude des sculptures antiques.

[2] *Saggi di Cortona*, *V*. 60.

[3] Caylus, tome II, p. 363.

verre un degré de feu suffisant pour le coller sans le faire fondre. Ils travaillaient ensuite les vases faits de cette manière avec la pointe du diamant et le touret. C'est ainsi qu'a été fait le célèbre vase de Portland. Weedgvood a imité ce procédé.

Nous avons dans le Cabinet des antiques des fragmens de ce genre.

A la renaissance des arts, les graveurs en pierres fines les plus célèbres ont gravé des aiguières, des vases d'église pour les princes. Il y en avait plusieurs dans le Garde-Meuble de la couronne; ils sont aujourd'hui dans le Muséum royal.

Partie mécanique de la glyptique.

Les anciens ne nous ont point laissé de traités sur les procédés de la glyptique; on trouve seulement quelques traits épars dans les ouvrages de Pline. Mariette en a parlé en détail dans son traité, et Natter a composé sur ce sujet un ouvrage particulier.

Comme c'était principalement pour faire des anneaux et des cachets qu'on gravait les pierres précieuses, les graveurs se nommaient

indistinctement *lithoglyphes*, graveurs en pierres, ou *dactylioglyphes*, graveurs d'anneaux.

Il paraît que par le mot *sculptor* les Romains désignaient les graveurs en pierres fines [1], et que le mot *cavator* avait la même acception [2]. Parmi les modernes, les Allemands seuls désignent la profession du graveur par un nom univoque [3].

Les instrumens employés par le graveur sont la poudre et la pointe de diamant [4], dont les anciens connaissaient aussi l'usage, et qui entame toutes les pierres, tandis qu'il ne se laisse entamer par aucune. Une espèce de tour, appelé *touret*, également connu des anciens; la *bouterolle*, petit rond de cuivre ou de fer émoussé, propre à user la pierre et à l'entamer, c'était le *ferrum retusum*;

La *scie*, appelée par Pline *terebra* [5].

Les anciens et les modernes ont pratiqué

[1] Saumaise, *ad Solin.* p. 1100, éd. de Paris.

[2] *Id.* p. 736. D.

[3] *Steine Schneide Kunst.*

[4] Lessing *Briefe*, tome I, p. 205.

[5] Pline XXXVII, 76.

pour la gravure les mêmes procédés; on met, à l'aide du touret, la bouterolle ou la tarière en mouvement. On use ainsi les pierres au moyen de poudres et de liquides différens.

Les anciens employaient d'abord le *naxium* [1], espèce de poussière de grès du Levant ou pierre à aiguiser. On lui préféra ensuite le schiste d'Arménie, et enfin l'*émeril*, dont on se sert aujourd'hui, et que les anciens appelaient *smyrris* [2], du mot hébreu *smir*. Ils employaient aussi l'*ostracites*, nom qu'ils donnaient à l'os que la sèche porte sur le dos, et qu'on appelle *os de sèche*. Les meilleurs viennent du Tyrol. Les orfèvres s'en servent pour faire des moules de cuillers et de fourchettes. Les anciens s'en servaient, comme de la pierre ponce, pour polir; les artistes modernes pourraient bien l'employer au même usage. M. de Veltheim pense qu'on s'en est servi pour polir la couche inférieure des grands camées [3]; on se

[1] Pline *id*. XXXVI, 10.

[2] Dioscorides, p. 389.

[3] *Ueber Memnon Bild Saule*, p. 41.

servait plus rarement de la poudre de diamant dont on fait aujourd'hui un grand usage.

On humecte ces poudres avec de l'huile ou de l'eau.

La finesse des traits de certaines gravures a fait présumer que les anciens connaissaient les verres grossissans ; mais ils n'avaient aucune connaissance de la dioptrique ; ils se contentaient de se récréer la vue avec des pierres vertes : l'invention de la loupe a été très-utile aux graveurs modernes.

Avant de graver les pierres, on les taille en rond ou en ovale. La forme ovale est la plus ordinaire ; les anciens n'ont guère employé la forme carrée, la parallélipipède, ni la rhomboïdale.

On polit la surface qui est bombée ou concave ; si elle est bombée, on appelle la pierre *cabochon :* les pierres concaves ont pour objet de raccourcir les figures avec plus de facilité [1] ; les anciens appelaient ceux qui donnaient aux pierres ces préparations *politores gemmarum* [2].

[1] Lessing *Briefe*, t. II, p. 67.

[2] Lessing, *ibid*, p. 60.

Pline prétend que les anciens savaient clarifier les cornalines [1] : c'est une erreur [2].

Caylus décrit un procédé du graveur Barrier, pour enduire d'une couche blanche les cornalines [3].

Bruckman [4] en a observé une pareille sur plusieurs pierres de sa collection.

Les graveurs choisissaient souvent des pierres qui, par leur couleur, avaient des rapports avec les sujets. Ainsi ils gravaient

[1] Pline XXXVII. Natter, préface, p. 78.

[2] M. de Veltheim *Ueber Memnon Bild Saule*, p. 45, dit que ce passage de Pline a été mal entendu ; mais il n'en cite que la moitié *omnes gemmæ mellis decoctu nitescunt*, et il en conclut que Pline ne veut pas dire qu'elles deviennent plus claires dans une décoction de miel, mais qu'on réussit mieux à les polir en employant pour liquide une décoction de miel ; cependant le reste du passage aurait pu lui faire voir que Pline dit expressément que les gemmes se clarifient dans une décoction de miel, puisqu'il ajoute *præcipue Corsici : in omni alio usu acrimoniam abhorrentes ;* il pense donc que c'est l'acrimonie du miel de Corse qui, dans ce cas, pénètre les gemmes et les clarifie. XXXVII, 74.

[3] Caylus, tome VI, p. 298.

[4] Tome II, 1778, p. 19. Ce procédé vient cependant d'être répété sans succès à l'école des mines.

Proserpine sur une pierre noire, *Neptune* et les *Tritons* sur l'aigue-marine, *Bacchus* sur l'améthyste, *Marsias* écorché sur le jaspe rouge, etc.

Les procédés sont les mêmes pour la gravure en creux et pour la gravure en relief. Les gravures en creux se nomment *intailles*, les gravures en relief *camées*[1], et ce nom a passé aux tableaux monochromes ou d'une seule couleur, à cause de leur ressemblance avec les pierres gravées en relief. C'est ordinairement la sardonyx qu'on emploie pour faire des camées.

Après avoir fait une gravure, il faut lui donner le poli; les anciens artistes prenaient cette peine eux-mêmes, ce qui fait que le poli le plus parfait est un des caractères des pierres antiques. Les modernes abandonnent souvent ce soin à d'autres mains. Ce poli se

[1] On a beaucoup disserté sur l'origine du mot camée. M. de Veltheim a trouvé la plus probable; il vient de l'hébreu *camea*, en arabe *camaa*, qui signifie une amulette; et comme ces amulettes étaient de sardonyx, et gravées en relief, les pierres de cette espèce ont été appelées depuis *camées*.

donne avec du tripoli et de petits instrumens de buis, ou avec une brosse mise en mouvement par le touret[1]. Les anciens se servaient, comme nous l'avons dit, pour donner ce poli aux pierres, de l'os de sèche, *ostracites*. M. de Veltheim pense[2] que nos graveurs pourraient employer la substance interne de l'os de sèche pour donner le poli gras ou mat, si estimé des connaisseurs, parce qu'il ne reflète pas comme le poli brillant.

Les Grecs nommaient l'art de monter les pierres précieuses λιθοκόλλησις[3]. Pline appelle metteurs en œuvre, *compositores gemmarum*[4], ceux qui choisissaient et assemblaient les pierres.

Les Grecs, au temps d'Euripide, nommaient les bagues σφενδόνη[5], *fronde*.

Le chaton ressemble en effet à la courroie

[1] Mariette I, pl. I, fig. 19.

[2] *Anmerkungen*, etc., p. 70.

[3] Athénée. *Deipnos*. L. V, c. III, p. 466. B. Macrob. *Saturn*. L. V. c. XXI. Larcher sur Hérod. Tome I, page 203.

[4] Pline XXXVII, 6.

[5] Eurip. *Hipp*. v. 862.

qui tient la pierre, et le jonc ou l'anneau à la corde qui l'agite [1].

Pâtes et empreintes.

Les anciens ne se contentaient pas de travailler les pierres précieuses; ils savaient aussi les imiter. Dès la plus haute antiquité, les Égyptiens faisaient des émaux et des verres colorés [2]. Sidon, ville de la Phénicie, était très-renommée pour ce genre de travail. On nommait à Rome les pierres fausses *gemmæ vitriæ* ou *vitreæ* [3].

Pline indique les caractères au moyen desquels on peut les distinguer des véritables [4].

[1] Il est certain, comme l'observe M. Boettiger, que σφενδόνη signifie en général le chaton, ainsi que le prouve l'histoire de Gygès, rapportée par Platon, *de Rep. lib.* 11, p. 382, l. 43, édit. de Bâle; c'est aussi le sens que M. Carlo Féa donne au mot *funda* de Pline, XXXVII, 37. Mais le passage d'Euripide cité plus haut prouve qu'on entendait aussi par σφενδόνη la bague entière.

[2] Pline XXXVI, 26, XXXVII, 7.

[3] Saumaise, l. c. p. 769.

[4] Pline XXXVII, 7.

Après avoir contrefait les gemmes simples, on a imité les gemmes gravées, et nous avons plusieurs compositions de ce genre; c'est ce qu'on appelle *pâtes antiques*. On en trouve souvent dans les tombeaux avec les vases grecs, improprement appelés étrusques; ces pâtes sont bleues, vertes, blanches [1] ou grises. Cet art a été restitué en Italie; Homberg, par les ordres du régent, l'a beaucoup perfectionné en France, et il en a publié les procédés.

Cet art a depuis été porté très-loin par Clachant, Dehen, Reifensten, et en dernier lieu par Lippert et par Tassie.

On fait des empreintes en verre coloré, en cire d'Espagne, en soufre mêlé avec du vermillon, ou en plâtre.

Usage des pierres gravées.

Les anciens se servaient des pierres gravées pour en faire des ornemens et des anneaux; l'antiquité nous en offre un grand nombre d'exemples [2]. Avant l'usage des ca-

[1] Boettiger, *Ueber vasen gemalde*, I, p. 68.

[2] Kirchmann, *de Annulis veterum*.

chets, on se servait, pour sceller, de morceaux de bois vermoulu [1].

Si les anciens n'avaient point d'armoiries, ils avaient du moins des cachets de famille; Galba substitua à l'image d'Auguste son cachet de famille, qui était un chien [2].

Les anneaux étaient en usage à Rome, même au temps des rois; les statues de plusieurs rois romains en avaient aux doigts [3]: mais cela ne prouve pas que la gravure en pierres fines fût alors pratiquée à Rome.

Utilité des pierres gravées.

Les pierres gravées nous retracent une multitude de signes et de symboles intéressans pour l'histoire des mœurs et des usages de l'antiquité.

On y voit les images des dieux, leurs attributs et les objets relatifs à leur culte;

Les principaux événemens de l'histoire des temps héroïques depuis la guerre de Thèbes

[1] Winckelman, Cabinet de Stosch. Aristoph. *Thesmophor.* *V.* 434.

[2] Dion, l. 51, p. 634, édit. Reimari.

[3] Lessing, *Briefe*, tome I, p. 112.

jusqu'au retour des Grecs dans leur patrie après la prise de Troie;

Les caractères alphabétiques les plus anciens des écritures grecque, étrusque, latine et persane; les caractères persépolitains, les hiéroglyphes;

Des statues encore existantes, telles que le Laocoon; d'autres aujourd'hui perdues, comme l'*Apoxyomenos* de Polyclète, la Vénus de Praxitèle et la tête de la Minerve de Phidias;

Les portraits des hommes célèbres par leur génie, tels que celui de Démosthènes, ou par leur puissance, tels que ceux des empereurs et de différens princes;

Les noms d'un grand nombre d'artistes célèbres.

Ce sont les monumens les plus utiles pour l'histoire de l'art, dont ils nous servent à suivre les progrès chez les différens peuples.

Les pierres gravées nous aident aussi à reconnaître les pierres dont on trouve les noms dans les ouvrages des anciens naturalistes.

Les peintres y ont trouvé des sujets à imi-

ter ; Raphaël et Michel-Ange en ont fait un grand usage dans leurs compositions.

Critique des pierres gravées.

On appelle critique des pierres gravées, l'art de former un jugement, soit sur leur beauté, soit sur leur antiquité.

Pour juger du mérite d'une pierre relativement à l'art, il faut avoir seulement le goût et le sentiment du beau, et quelques connaissances du dessin.

La distinction des pierres antiques d'avec les pierres modernes est bien plus difficile; les plus fins connaisseurs y sont eux-mêmes trompés.

On examine si la pierre était connue des anciens, s'ils la travaillaient, si les bons artistes en faisaient usage.

Les autres caractères sont un travail bien fini, un fond parfaitement poli, le méplat que les modernes imitent si difficilement.

Les pierres qui offrent une perspective ne peuvent être antiques, et les camées sont en général plus suspectés que les intailles.

L'âge des pierres gravées, qui offrent des

têtes inconnues ou mythologiques, ne peut être facilement déterminé ; en général, les sujets mythologiques, dont l'explication est difficile, sont un indice d'antiquité.

Les graveurs représentaient rarement des sujets pris de l'histoire de leur temps.

L'idée que la cire s'attache moins facilement aux pierres antiques est fausse.

Je donnerai encore quelques autres caractères à l'article des pierres qui portent le nom du graveur.

Pour bien expliquer les pierres gravées, il faut connaître la lithologie, afin d'en déterminer la nature ; savoir l'histoire de l'art pour juger du style, la mythologie et l'histoire pour découvrir le sujet, et avoir une connaissance des autres parties de l'antiquité.

Il faut enfin les considérer à la fois sous le rapport de l'art et sous celui de l'érudition.

On appelle *cabochons* les pierres convexes ; *scarabées*, les pierres ovales, qui ont servi de base aux figures de cet insecte ; *grylli*, les têtes très-laides, du nom d'un Athénien connu par sa laideur ; *conjugées*, les têtes représentées sur le même profil ; *opposées*, celles qui se regardent ; *symplegmata*, *ca-*

prices, les têtes groupées d'une manière bizarre, comme la tête de Méléagre avec une hure de sanglier, celle d'une vieille femme avec celle d'un jeune homme; *chimères*, les animaux qui n'existent pas dans la nature.

La parfaite connaissance des pierres gravées ne peut s'acquérir que par l'usage, et par une observation constante des empreintes qu'il faut toujours préférer aux estampes.

Glyptique chez les Égyptiens.

On a attribué jusqu'ici aux Égyptiens la gloire de la plus haute antiquité dans cet art; cependant nous allons voir qu'on la réclame pour les Indiens avec une égale justice.

Les Égyptiens ont porté très-loin la partie mécanique, mais ils ont fait peu de progrès dans la partie poétique; ils ne se sont point élevés jusqu'au bel art.

Ils employèrent d'abord la gravure pour leurs hiéroglyphes; s'appliquèrent ensuite à graver les pierres dures, et ils inventèrent les premiers procédés de la glyptique.

Il y a plus d'intailles égyptiennes que de

camées. La plupart des pierres égyptiennes ont la forme du *scarabée*, insecte qui était sacré en Égypte, et les figures sont gravées sur le plat. On a dans la suite fait sauter la partie convexe qui représentait le *scarabée ;* on n'a conservé que la partie plate, taillée en ovale, pour la monter en bague ou en cachet : telle est l'origine de la forme ovale des pierres gravées, et c'est pour cela qu'on les appelle souvent *scarabées*, quoiqu'on n'y voie plus la figure de cet insecte.

Les Égyptiens ont gravé sur toutes sortes de pierres ; ils ont employé le schiste calcaire, la cornaline, la chalcédoine, le jaspe, l'émeraude, le basalte, le porphyre, la stéatite, le lapis lazuli, l'hématite et la turquoise.

Les figures sont ordinairement exécutées avec soin, mais d'un dessin sec et roide ; on distingue le style égyptien du style égyptien-grec, quand les sujets égyptiens ont été exécutés par des artistes grecs, et du style d'imitation au temps d'Hadrien.

Les pierres égyptiennes nous offrent les divinités du pays et toutes les figures de l'écriture représentative, symbolique et hiéroglyphique réunies ou séparées.

Les hiéroglyphes mêlés sont sur plusieurs lignes transversales ou horizontales.

On distingue parmi les hiéroglyphes séparés la *croix ansée* et différens *tourbillons*.

Parmi les figures représentatives ou symboliques, la *persea*, le *lotus*, le *cynocéphale*, l'*épervier*, le *scarabée*, le *crocodile*, le *sphinx*.

Parmi les divinités, *Isis*, *Osiris*, *Horus*, *Anubis*, *Harpocrates*, etc., isolés ou réunis, souvent dans une barque de papyrus et avec différens attributs, tels que le *sistre*, la *citule*, le *fouet* [1].

On prétend que les Égyptiens ne gravaient pas de camées [2]. Il est vrai que les camées égyptiens sont très-rares, et qu'on n'en connaît pas d'un très-ancien style; cependant on peut regarder la partie supérieure des scarabées, qui est en relief, comme de véritables camées [3].

Les pierres égyptiennes ne sont pas très-communes : le cardinal Borgia en possède

[1] Catalogue de Tassie, I. — 432.

[2] Klotz, p. 27. Caylus, 1, 24.

[3] Lessing, *Antiquarian Briefe*, I, 126.

un assez grand nombre. J'ai publié [1] une notice de celles de la collection royale. Natter et Winckelman ont décrit les plus belles pierres égyptiennes connues.

Glyptique en Asie.

On attribue aux Égyptiens l'antériorité pour toutes les découvertes, parce que c'est le peuple le plus ancien sur lequel l'histoire nous ait transmis des détails circonstanciés ; cependant leur civilisation prouve une existence bien antérieure à l'époque à laquelle nous pouvons remonter par les écrits des historiens et par les traditions.

Il a dû exister avant eux des peuples qui avaient une civilisation, et par conséquent des connaissances des différens procédés des arts ; c'est ce que Bailly [2] et d'Hancarville [3] ont démontré.

Cette question nous mènerait trop loin ; nous ne devons la traiter qu'en ce qui tient à la glyptique.

[1] Magasin Encycl., première année, tome IV, p. 123.

[2] Lettres sur l'origine des sciences.

[3] Histoire de l'art du dessin.

Il est certain qu'on a trouvé dans l'Inde des pierres polies et gravées avec des caractères sanscrits, qui annoncent que l'art du lapidaire et du graveur y était connu dans une époque très-reculée. M. Raspe [1] cite des pierres gravées du cabinet de MM. Touwnley et Wilkin, et en donne la description; les pierres sont des lapis et des émeraudes; les figures ressemblent à celles des grottes de la Salcette près de Bombay, et de l'île d'Éléphanta [2]; le travail ne le cède point aux meilleurs ouvrages de l'ancien style égyptien.

L'histoire nous fournit des traces de la glyptique dans l'Asie, mais dans un temps moins éloigné.

L'usage des anneaux était commun en Perse. Assuérus présenta son anneau à Esther [3]; Alexandre signa ses premiers actes en Perse avec le cachet de Darius [4].

Nous avons dans la collection royale des

[1] Catalogue, n° 713—717.

[2] Niebuhr, t. III. *Archæologia Britan.* Tomes VII et VIII.

[3] Esther, cap. VIII, 8.

[4] Curtius, L. VI, c. 6.

pierres persépolitaines, décrites la plupart par Caylus [1]; ce sont des cylindres de turquoise, de jaspe, d'hématite, de lapis ou d'achate, percés dans leur longueur pour être suspendus en amulette.

Les figures sont longues et maigres; elles ont un costume particulier, et sont accompagnées de caractères persépolitains semblables à ceux de Tchelminar.

Nous avons aussi des portraits des rois parthes et sassanides avec des inscriptions; M. Silvestre de Sacy en a expliqué quelques-unes [2]; elles sont sur des améthystes et des cornalines.

Glyptique en Afrique.

Les anciens habitans de l'Afrique ont aussi pratiqué la glyptique; ils en devaient peut-être la connaissance aux Égyptiens.

Les Éthiopiens, selon Hérodote, gravaient

[1] Tome I, p. 54, tome III, p. 50, 140, tome V, p. 37; elles sont dans la collection royale.

[2] Mémoires sur diverses antiquités de la Perse. Paris, 1793, in-4°.

des cachets[1]; les pierres du rational du grand-prêtre portaient le nom des tribus[2].

Commc la religion musulmane ne permet point la représentation des images, les pierres gravées arabes et mahométanes ne nous offrent que des inscriptions; on y lit le nom du propriétaire ou un passage du Coran[3]. Je possède cependant une empreinte d'une pierre sur laquelle l'écriture est disposée de manière qu'elle forme un homme à cheval[4].

On trouve encore des pierres avec des inscriptions arabes ou cuphiques[5]; on a cru d'abord que c'étaient des monnaies[6]; on sait aujourd'hui[7] que ce sont des tessères pour avoir part à des distributions d'argent ou de blé.

1 L. VII, 68.

2 Exod., XXVIII, 21.

3 Reland, *de Gemmis arabicis.*

4 M. Langlès en a donné la description dans le Magasin Encyclopédique.

5 Adler, *Mus. Cuphifum Borgianum.*

6 Assemani, *Museo Cufico Naniano.*

7 Tychsen, *Introductio,* § VII, *de Vitris*, p. 149. Ejusdem, *additamentum* 1, *de Vitris* § VI, p. 99. — M. Silvestre de Sacy, sur quelques monnaies arabes. Magasin Encyclopédique, année 3, tome III, p. 56.

Glyptique chez les Étrusques.

Les Étrusques paraissent avoir reçu des Égyptiens les procédés de la glyptique; mais ils la pratiquaient antérieurement aux Grecs; ils avaient, comme les Égyptiens, des pierres taillées en scarabées, ou taillées de scarabées.

Quoiqu'ils en aient reçu les procédés des Égyptiens, ils ont suivi leur propre génie, et leurs pierres portent un caractère particulier, tant pour l'art que pour les sujets qui y sont représentés.

Beaucoup de pierres regardées comme étrusques sont du premier travail grec; il y en a peu en relief: les sujets sont pris ordinairement dans le système religieux des Grecs.

Caylus, Winckelman, et en dernier lieu M. Lanzi ont publié plusieurs pierres étrusques.

La détermination du style étrusque n'est pas très-certaine; on assigne pour caractère le grainetis qui entoure les gravures, la roideur et le dessin forcé des figures, la forme des lettres, l'orthographe, les divinités ailées que les Grecs représentent sans ailes, et les

figures presque toujours accompagnées de leur nom.

Les principales pierres étrusques représentent :

Les chefs devant Thèbes ; il y en a cinq, Adraste, Polynice, Tydée, Amphiaraüs et Parthénopée ;

Pélée offrant sa chevelure au fleuve Sperchius ;

Tydée se frottant avec un strigile pour se purifier : Winckelman croit qu'il se tire un javelot du pied ; Visconti le regarde comme une copie de l'*Apoxyomenos*, belle statue de Polyclète, qui représentait un homme dans cette attitude ;

Capanée foudroyé sur les murs de Thèbes ;

Thésée dans les prisons d'Aidonée, selon Buonarotti [1]. M. Lanzi croit que son attitude exprime son exil à Scyros, quelque temps avant que Lycomède le précipitât du haut d'un rocher [2]. Le cardinal Flangini, dans sa belle traduction d'Apollonius, rapporte cette pierre à *Théras*, fils d'Antésion, qui condui-

[1] *Vetri antichi*, p. 266.

[2] *Saggio della lingua Etrusca*, tome II, p. 154.

sit dans l'île Calliste une colonie de Spartiates[1];

Persée tenant d'une main la tête de Méduse, de l'autre la harpe avec laquelle il l'a coupée;

Achille mettant ses knemides, armure des jambes si souvent citée par Homère;

Ajax enlevant le corps d'Achille de la mêlée;

Hercule emportant le trépied;

Hélène avec des ailes comme fille de Némésis;

Généralités sur l'art et sur le beau idéal.

Avant de parler de la glyptique chez les Grecs, quelques considérations préliminaires sur l'art en général ne seront pas inutiles.

L'art est la manière de représenter les objets physiques eux-mêmes, ou de les offrir par des symboles.

Ainsi les artistes représentent, ou des images prises dans le monde visible, ou des images emblématiques qui rappellent des idées abstraites; c'est l'origine de l'allégorie.

Le but réel de l'art est la perfection et la

[1] *L'Argonautica, di Apollonio*, tome II, à la fin.

beauté ; on est arrivé à la perfection par l'amélioration de la partie mécanique pour l'exécution de la partie poétique.

Les premiers ouvrages n'étaient que des ouvrages de l'art; la perfection dans la partie poétique en a fait des ouvrages du bel art.

L'Archéologie n'a long-temps été appliquée qu'à décrire les monumens pour commenter les auteurs et expliquer les usages. Elle doit être employée à un but encore plus utile, à nous donner l'histoire du bel art, et à nous en révéler les secrets par la comparaison des idées des anciens avec celles des modernes.

L'art n'est donc qu'une imitation de la nature dans ce qu'elle a de grand et de beau.

Les Égyptiens et les Indiens ont, comme nous l'avons vu, été très-loin dans la partie mécanique de l'art.

Les Étrusques ne sont arrivés au bel art que par leur communication avec les Grecs.

Les Grecs se sont pour ainsi dire élancés vers le bel art, parce qu'ils ne se sont pas bornés à une simple représentation de chaque objet, mais à former un tout des parties les plus belles de chaque objet, pour pro-

duire le dernier degré du beau, sans cependant rien former qui n'eût été donné par la nature.

Le mérite des ouvrages qui ne représentent qu'une nature commune et ordinaire ne peut exister que dans une parfaite ressemblance.

Mais les images des dieux, des grands hommes même, obligent les artistes à s'affranchir d'une imitation servile.

Cette combinaison de toutes les belles formes pour en composer une seule qui n'existe pas, mais dont toutes les parties existent, est ce qu'on appelle le beau idéal.

Il consiste dans la perfection des formes;

Dans l'harmonie qui naît des proportions des parties;

Dans une expression sentimentale qui remplit les créations de l'art d'attraits et de charmes, et qui se peint dans les traits du visage, dans l'attitude du corps.

Toutes ces perfections se trouvent dans la figure humaine.

De-là, les artistes ont donné aux dieux la figure humaine, mais en réunissant ce que

chaque partie du corps humain pouvait offrir de plus beau.

Les formes des dieux et des héros étaient donc idéales ; ils accompagnaient leurs figures de symboles qui servaient à les distinguer, ce qui était d'autant plus nécessaire qu'ils les représentaient nus.

Dans les portraits même ils unissaient toujours l'art à la vérité, de manière à embellir la nature sans rien faire perdre à la ressemblance.

Les objets hideux ne leur paraissaient point du ressort du bel art ; ils croyaient que l'art ne devait pas être dégradé par de semblables représentations.

Dans l'imitation des passions ils ne choisissaient que celles qui s'annoncent au dehors par des mouvemens doux et légers ; ils ont rejeté les mouvemens convulsifs qui rompent l'équilibre nécessaire aux différentes parties du corps.

La beauté ne peut guère être jugée que par le sentiment.

On distingue le beau moral et le beau physique ; celui-là seul appartient à l'art.

La beauté idéale est donc celle qui est dé-

pouillée de toutes les imperfections qui tiennent aux individus.

On appelle cette recherche et cette imitation du beau, *l'art*[1], quels que soient les procédés qu'on emploie; c'est principalement l'objet de la peinture, de la gravure, de la sculpture, enfin de tous les arts qui naissent du dessin.

Glyptique chez les Grecs.

Les Grecs ont reçu des Égyptiens les procédés de la glyptique.

Il n'est pas aisé de déterminer la première époque de la gravure en pierres fines chez les Grecs.

Pline pense que les anneaux n'étaient pas connus au temps de la guerre de Troie[2]. Plutarque avance le contraire; Polygnote, selon lui, avait représenté Ulysse avec un anneau[3].

[1] On peut voir dans l'Introduction à l'Archéologie, p. 38, un court aperçu de l'histoire de l'Art chez les Grecs.

[2] Plin., XXXIII, 1.

[3] *De Solertia Animalium.*

Théodore de Samos est le premier graveur dont le nom soit cité ; il avait gravé, en 740 avant l'ère chrétienne, cette fameuse émeraude que Polycrate jeta dans la mer [1].

Les Cyrénéens aimaient tellement les anneaux, que le plus économe en portait un de dix mines [2].

Le joueur de flûte Isménias, qui vivait vers la quatre-vingt-quinzième olympiade, acheta une smaragde sur laquelle on avait représenté la nymphe Amymone [3] ; les pierres gravées étaient un article essentiel du luxe des joueurs de flûte.

On regarde comme une des plus anciennes pierres gravées celle qui représente Othryades mourant, qui est figurée dans l'ouvrage de Natter [4].

Noms des graveurs.

Parmi les pierres gravées, on distingue surtout celles qui portent les noms des an-

[1] A. L. Millin, sur l'anneau de Polycrate.

[2] Ælian., *Var. Hist.* XII, 30.

[3] Plin., XXXVII, 1.

[4] Traité, p. 29 ; Lippert, p. 2, n° 961.

ciens graveurs, parce que, outre leur mérite réel, elles ont une grande utilité pour l'histoire de l'art; mais aussi la supposition des noms des graveurs est devenue un grand objet de spéculation parmi les brocanteurs et les faussaires.

Cet usage d'écrire son nom sur ses ouvrages est commun aux divers artistes grecs.

Pour distinguer si les noms sur les pierres gravées ne sont pas supposés, on examine la forme des lettres, l'orthographe, les points ronds qui les terminent; si la pierre est d'une nature assez belle pour avoir été travaillée par un grand artiste.

En général, les pierres étrusques portent le nom du personnage qu'elles représentent; les pierres grecques celui de leur auteur; les pierres romaines celui du propriétaire.

Quelques graveurs ont joint à leur nom la dénomination de leur profession; d'autres ont ajouté celui de leur père, de leur maître ou de leur patron. On voit quelques pierres qui portent le nom de deux graveurs dont elles sont également l'ouvrage.

Parmi les modernes, ceux qui ont le mieux réussi à imiter les noms des graveurs anciens,

sont Flavien Sirletti, Laurent Natter et Antoine-Jean Pikler.

Stosch et Bracci ont publié les pierres qui portent le nom des graveurs.

Il serait infiniment utile pour l'histoire de l'art de distribuer les graveurs anciens selon les époques; mais cette classification offre des difficultés inimaginables à cause du défaut de caractères chronologiques, de l'usage des anciens de mettre le nom de l'auteur sur les copies comme sur l'original, et de la supposition des noms; enfin à cause du défaut de saine critique des deux écrivains auxquels il faut nécessairement s'attacher.

J'avais essayé cette classification autant que mes faibles connaissances me le permettaient; je rectifie aujourd'hui ce catalague d'après les lumières que le savant Visconti a bien voulu me fournir dans un mémoire manuscrit qu'il a eu la bonté de m'adresser[1].

[1] *Osservazioni su il Catalogo degli antichi incisori in gemme.*

Graveurs antérieurs au siècle d'Alexandre.

J'avais d'abord établi une époque antérieure à celle-ci; mais, d'après les conseils de l'immortel Visconti, je réunis la première à la seconde.

Voici donc les noms des graveurs qu'on peut supposer avoir existé avant le siècle d'Alexandre.

Théodore de Samos. Nous avons cru qu'il avait gravé l'anneau de Polycrate [1]. Pline lui attribue l'invention du tour [2].

Mnésarque, père de Pythagore [3]; il ne nous reste pas de ses ouvrages.

Héius, HEIOY [4]. Nous avons de lui une Diane chasseresse, vêtue d'une longue robe [5].

[1] *Suprà*, p. 164.

[2] Pline, VII, 57.

[3] Diogène-Laërce, L. VIII, *vita Pythagoræ*, p. 214, édit. Lond. Suidas, voce πυθαγόρας.

[4] J'ai joint dans cette édition les noms écrits en grec, tels qu'on les lit sur les pierres, afin que ceux qui ne savent pas la langue grecque puissent les reconnaître, à la figure des lettres, sur les soufres et les estampes.

[5] Stosch, pl. 36. Bracci, 77. Lippert, Dactylioth., I, 212.

La manière sèche, l'ordonnance des traits de la figure qui sont maigres et déliés, le grainetis de la bordure, l'ont fait regarder par Stosch comme un très-ancien artiste. Winckelman regarde l'H comme une aspiration[1]. M. Visconti[2] pense que ce nom est trisyllabique, et qu'il faut prononcer *Eeus*. Les exemples de trois voyelles de suite sont fréquens dans la langue grecque[3].

Phrygillus, ΦΡΥΓΙΛΛΟΣ. L'Amour sortant de l'œuf[4].

Thamyrus, ΘΑΜΥΡΟΥ. Stosch le croit contemporain de Dioscorides, et peut-être son disciple; il l'appellem al à propos *Thamyris* au lieu de *Thamyrus*. On a de lui un sphynx qui se gratte[5].

[1] Descript., n° 287.

[2] Manuscrit cité, p. 2.

[3] Ηοῖαι Μεγάλαι. Hésiod., Αιαιη, épithète de Circé et de la Colchide.

[4] Raspe Catal., pl. X, 411, n° 6601. Winckelman, cat., pag. 137. Lessing, collect. Tome I, p. 275. Busching, p. 34.

[5] Stosch, LXIX. Bracci, CXIII.

Graveurs depuis le siècle d'Alexandre jusqu'à celui d'Auguste.

Admon, ΑΔΜΩΝ, a gravé un Hercule buveur; il est plein de force, mais un peu trop ramassé[1]. M. Visconti a cité de lui une belle tête d'Hercule vieillissant, avec les deux lettres ΑΔ. La lettre Ω dans son nom est d'une forme postérieure au siècle d'Alexandre.

Apollonides, ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΟΥ; Pline l'a cité au nombre des grands artistes; il ne nous reste de lui qu'un fragment d'une sardonyx, représentant un bœuf couché[2].

Polyclète de Sycione, ΠΟΛΥΚΛΕΙΤΟΥ, disciple d'Agélades, un des plus grands statuaires grecs vers la quatre-vingt-septième olympiade; il a porté l'art à son plus haut degré de perfection; il avait fait une statue que les maîtres nommaient la règle ou le modèle; nous avons sous son nom un Diomède enlevant le Palladium[3]. S'il est de lui, c'est le premier graveur qui ait traité ce sujet; mais

[1] Stosch, I, Bracci, pl. I, Lippert, 1, 608.

[2] Stosch, XI. Bracci, XXV. Lippert, II, 1032.

[3] Stosch, LIV. Bracci, XCVI.

il est difficile de se le persuader ; un ouvrage de ce temps, malgré la beauté du travail, devrait avoir un style sec et forcé, tel qu'il convient à un artiste de l'école d'Agélades antérieur à Praxitèles : peut-être son nom n'est-il ici que pour indiquer que cette pierre est la copie de quelqu'un de ses ouvrages en bronze ou en marbre ; mais rien ne confirme cette conjecture.

Pyrgotèles, ΠΥΡΓΟΤΕΛΗΣ ΕΠΟΙΕΙ. Apelles pouvait seul peindre Alexandre, Lysippe seul le figurer en bronze, et Pyrgotèles seul graver son portrait. Nous avons encore sous le nom de Pyrgotèles, une tête dite d'Alexandre [1] et une de Phocion [2] ; mais ces noms paraissent supposés. Le nom de Phocion semble même celui du graveur d'une tête qui a été prise pour celle de cet Athénien, et par la suite on y a ajouté celui d'un maître encore plus célèbre, de Pyrgotèles. M. Visconti a vu une pierre antique, dont l'inscription l'était également, qui représentait Hercule

[1] Stosch, LV.

[2] Bellori, *imag*. 85. Maffei, vol. I, p. 77. Stosch, LVI. V. Bracci, pl. XCIX.

assommant l'hydre en présence d'Iolaüs : le travail était médiocre et le nom supposé : elle a passé à Milan dans la collection de Trivulce[1].

Tryphon, ΤΡΥΦΩΝ, auteur du beau camée du duc de Malborough, qui représente les noces de l'Amour et de Psyché[2]. L'âge de ce graveur est bien déterminé par une épigramme du poëte Addée ou Adée, qui a vécu sous les rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre, ainsi que Réiske l'a démontré. Le sujet de cette épigramme était une intaille de Tryphon sur un béryle oriental[3].

Chronius, ΧΡΩΝΙΟΥ. Terpsichore debout, figure répétée depuis par Onésas et par Allion. Pline, en plaçant son nom entre ceux de Pyrgotèles et d'Apollonides, a très-probablement suivi l'ordre chronologique : c'est tout ce qui détermine l'époque à laquelle il appartient[4].

[1] Visconti, mém. manuscrit, p. 5.

[2] Stosch, 94. Bracci, CXIV. Briant, *Mythologie*, tome II, p. 394.

[3] Brunck, *analecta* II, p. 247. Visconti, mém. manusc. page 6.

[4] J'avais placé ici *Agathangelus*, auteur prétendu d'une tête de Sextus Pompée. M. Visconti remarque,

Graveurs du siècle d'Auguste.

Quintus-Alexa, ΙΝΤΟϹ ΑΛΕΞΑ ΕΠΟΙΕΙ. Deux jambes seules nous sont restées d'une figure, au bas de laquelle on lit ce nom. Vettori [1] et Bracci [2] ont publié cette pierre en restituant le corps. Un proverbe dit *ex pede Herculem*. Ces auteurs ont fait à peu près la même chose. Le knémides, espèce de bottines qui accompagnent ces jambes, leur ont fait conjecturer que c'était un Achille; mais, selon Winckelman, ces deux jambes sont d'un travail médiocre.

M. Visconti a vu dans le palais des Barberins une pâte antique de verre, qui était probablement une empreinte; on y lisait ΑΥΛΟϹ ΑΛΕΞΑ ΕΠ, *Aulus Alexæ faciebat*. Il conjecture qu'Aulus était le frère de Quintus, et que tous deux étaient fils d'Alexa, dimi-

d'après Vettori, que son nom a été ajouté par une main moderne sur une pierre antique appartenant à la comtesse de Lunéville.

[1] *Dissertatio glyptographica*, p. 108.

[2] Tome I, p. 41.

nutif d'Alexandre : ç'auraient été deux affranchis devenus depuis citoyens romains.

Le C et l'Є luniformes doivent plutôt faire regarder Quintus-Alexa comme le fils ou l'élève d'Aulus-Alexa, que comme son frère.

Coemus ou *Coenus*, ΚΟΙΜΟΥ ou ΚΟΙΝΟΥ; on a sous ce nom un Adonis nu [1] et un Faune célébrant les bacchanales [2]. Les lettres sont si petites, qu'il n'est pas bien aisé de déterminer l'inscription. M. Visconti pense qu'il faut lire ΚΟΙΝΤΟΥ, et que ce nom est celui de *Quintus*, qui a été mal lu; nous avons vu cependant qu'il joignait à ce prénom son nom Alexa.

Agathopus, ΑΓΑΘΟΠΟΥC ΕΠΟΙΕΙ, tête d'un vieillard romain inconnu [3]. *Voyez* Epitynchanus.

Aulus, ΑΥΛΟΥ. Stosch a publié cinq pierres avec le nom d'Aulus. Bracci en donne douze; il y en a encore un bien plus grand nombre, parce que le nom d'Aulus est un de ceux dont les faussaires ont le plus abusé.

[1] Stosch, pl. XXIV. Bracci, LIV.

[2] Stosch, pl. XXII.

[3] Stosch, V.

Raspe pense qu'il y a eu deux Aulus. Bracci va encore plus loin ; il en reconnaît six. J'avoue que cette distinction me paraît un peu subtile. Les pierres qui sont regardées comme authentiques parmi celles qui portent le nom d'Aulus[1] sont un cavalier grec courant, un quadrige[2], une tête de Diane[3], une tête d'Esculape[4], une tête que Stosch[5] dit être celle de Ptolémée Philopator, et Bracci[6] celle d'Abdolonyme : il vaut mieux n'y voir qu'une tête inconnue ; elle est au Cabinet royal. Ces cinq pierres ont été figurées par Stosch. Les sept ajoutées par Bracci sont Vénus jouant avec l'Amour, et portant une baguette en équilibre sur son doigt[7] ; l'Amour attaché à un trophée[8] ; un Amour ailé et lié, bêchant la terre[9] ; le buste d'un cheval qui se cabre[10].

[1] Stosch, pl. V.
[2] *Id.*, 16.
[3] *Id.*, 17.
[4] *Id.*, 18.
[5] *Id.*, 19.
[6] Pl. XL.
[7] Bracci, tome I, pag. 173.
[8] *Id.*, 32, 33.
[9] *Id.*, 35.
[10] *Id.*, 39.

M. Visconti pense que les différences de style qui s'observent sur les ouvrages attribués à Aulus sont dues à ce que son nom, quoique d'une écriture antique, a été souvent mis sur des pierres qui n'étaient que des copies de ses ouvrages. En effet, si on compare l'Esculape du musée Strozzi avec les autres pierres qu'on lui attribue, on pensera difficilement qu'elles soient de la même main[1].

Cneius, ΓΝΑΙΟϹ. Un baigneur, tenant le strigile[2]; l'enlèvement du Palladium[3]; Hercule jeune[4]; une tête inconnue d'une grande beauté, et que Bracci[5] dit être celle de Cléopâtre; un athlète[6] se frottant d'huile pour le combat : on lui attribue encore une Junon Lanuvina, d'une grande beauté, ou plutôt, comme le dit Winckelman, Thésée, ayant sur la tête la dépouille du taureau de Mara-

[1] *Vide suprà*, p. 172. Art. Alexa.

[2] Bracci, pl. 52.

[3] *Idem*, 50.

[4] Stosch, 23, 53.

[5] 53.

[6] Natter, pl. 25.

thon[1]; mais l'inscription est l'ouvrage du célèbre Pikler.

Dioscorides, ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ. Apollonides, Chronius et Dioscorides sont, après Pyrgotèles, les trois célèbres graveurs cités par Pline. Dioscorides était sous Auguste ce que Pyrgotèles était sous Alexandre; il nous reste de lui plusieurs ouvrages sublimes: Stosch en a gravé sept. Deux bustes d'Auguste[2]; une tête inconnue, que Baudelot a dit être celle de Mécène, et que Stosch croit être celle de Cicéron. Elle appartient au Cabinet royal[3]; Mercure voyageur avec le pétase, le caducée et la pénule[4]; Diomède enlevant le Palladium[5]; Persée regardant la tête de Méduse[6]. Bracci en a ajouté d'autres; une tête d'Io[7]; Mercure Criophore, c'est-à-dire portant un bélier: ouvrages sublimes[8].

[1] Bracci, I, p. 269.
[2] Pl. 25 et 26.
[3] *Idem*, 26.
[4] Stosch, 28.
[5] *Idem*, 29.
[6] *Idem*, 30.
[7] Bracci, pl. 63.
[8] Pl. 64.

Ces deux gravures ont été copiées par Natter, Pikler, Sirletti et d'autres artistes célèbres.

Le nom de Dioscorides doit s'écrire Dioscourides ; il signifie fils de Jupiter. Castor et Pollux étaient appelés, pour cette raison, les *Dioscoures*.

M. Visconti ne pense pas que les deux Mercures attribués à Dioscorides soient sortis du même touret ; il regarde son *Io* comme une des plus belles gravures connues. Un de ses plus beaux ouvrages est son Démosthènes sur une améthyste [1], que Bracci et Winckelman ont regardée comme une tête inconnue.

M. Visconti a découvert la patrie de Dioscorides sur une pierre d'Eutiches, son disciple ou plutôt son fils. Elle représente Minerve ; on y lit ΕΥΤΥΧΗϹ ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ ΑΙΓΑΙΕΩϹ ΕΠ. *Eutyches Dioscoridis ægæi faciebat ;* il était donc d'Égée, ville de l'Éolide, dans l'Asie-Mineure.

Epitynchanus, ΕΠΙΤΥΓΧΑ. Tête de Sextus Pompée [2]. Gori regarde ce graveur et *Aga-*

[1] Winckelman, *Monumenti inediti*. Tome II, p. 108.

[2] Stosch, p. 42.

thopus comme des affranchis de Livie, parce que leurs noms se trouvent dans les sépulcres des domestiques de la maison d'Auguste. Tous deux ont le titre d'*aurifex*, orfèvre, profession souvent réunie avec celle de graveur en pierres fines; cependant ce n'est qu'une conjecture.

M. Visconti attribue encore à Epitynchanus une belle cornaline du chevalier d'Azara, représentant Bellérophon, monté sur Pégase, avec l'inscription EIII.

Eutyches, ΕΥΤΥΧΗϹ ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ ΑΙΓΑΕΩϹ. ΕΠ, fils ou élève de Dioscorides, et peut-être l'un et l'autre [1].

Solon, ϹΟΛΩΝ ΕΠΟΙΕΙ ϹΟΛΩΝΟϹ. C'est lui qui a mis son nom à une tête qu'on dit être celle de Mécène ou de Cicéron [2]; on la regardait, à cause de la ressemblance des noms, comme celle du législateur athénien; ce fut Baudelot qui découvrit l'erreur: Solon est aussi l'auteur d'une belle tête de Méduse [3].

[1] *Suprà*, p. 176.
[2] Stosch, 62.
[3] *Id.*, 63.

Graveurs du temps de Tibère.

Les graveurs que je vais citer, si on ne considérait que le style, pourraient difficilement se séparer des graveurs qui ont travaillé sous Auguste; mais je les place sous le règne où il est évident qu'ils ont dû vivre par la considération des portraits qu'ils nous ont laissés.

Ælius, ΑΕΛΙΟC. Une tête de Tibère[1].

Graveurs du temps de Caligula.

Alphée et *Aréthon*, ΑΛΦΗΟΣ ΣΥΝ ΑΡΕΘΟΝΙ. On a plusieurs exemples de groupes et de statues, ouvrages de deux maîtres; celui-ci est le seul d'une pierre travaillée par deux graveurs. L'ouvrage qu'ils ont fait en commun est un camée représentant Germanicus et Agrippine. Montfaucon, trompé par la conformité des noms, croyait que c'était *Alphée* et *Aréthuse* sous les traits de Germanicus et d'Agrippine[2].

[1] Bracci, pl. 11.
[2] Bracci, pl. 15.

Alphée et Aréthon ont encore gravé en commun le portrait du fils de Germanicus, du jeune Caligula [1].

Alphée n'a pas toujours travaillé en commun avec Aréthon ; nous avons de lui un chef-d'œuvre de l'art qui atteste son talent ; c'est le triomphe d'un roi barbare, traîné dans un bige, et couronné par la victoire [2]. On cite encore différentes pierres avec le nom d'Alphée ; mais leur authenticité n'est pas bien démontrée.

Aréthon n'a laissé aucun ouvrage qu'il ait exécuté seul.

Graveurs du temps de Titus.

Evodos, ΕΥΟΔΟϹ ЄΠΟΙЄΙ. Il y a eu plusieurs artistes de ce nom. Celui-ci a gravé sur une pierre, qu'on croit être une aigue-marine [3], le portrait de Julie, fille de Titus et de Marcia, célèbre par ses amours avec son oncle Domitien. La grandeur et la beauté de la pierre [4],

[1] *Id.*, pl. 16.
[2] *Id.*, pl. 18.
[3] *Suprà*, p. 119.
[4] Bracci, pl. 86.

le fini de l'exécution, la ressemblance des traits, la singularité du costume, tout rend cette pierre remarquable. Elle est au Cabinet royal de la Bibliothèque.

Nicandre, ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ. Auteur d'un autre portrait de Julie[1].

Graveurs du temps d'Hadrien.

Antiochus, ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Une Minerve guerrière[2]; on lui attribue une tête qu'on croit être celle de Sabine, épouse d'Hadrien; ses cheveux sont tournés en spirale vers le sommet de la tête qui est ceinte d'un diadème[3]. Cette tête de femme, sans être celle de Sabine, est sûrement un portrait du temps d'Hadrien; mais le nom est écrit ΑΝΤΙΟΧΙϹ, et non pas ΑΝΤΙΟΧΟϹ: c'est donc plutôt celui de la femme représentée que celui du graveur.

Anteros, ΑΝΤΕΡΩΤΟϹ. Hercule buphage ou mange-bœuf, selon les auteurs[4]. Je crois plutôt que c'est un esclave qui porte un

[1] Bracci, pl. 21.

[2] Winckelman, p. 61.

[3] Bracci, pl. 22.

[4] Stosch, 10. Bracci, pl. 20.

grand veau pour un sacrifice. La représentation d'une noce sur une terre cuite antique que j'ai vue chez M. Dufourny, artiste instruit dans l'antiquité, et où j'ai observé la même figure, me le fait penser [1].

Hellen, ΕΛΛΗΝ. Antinoüs sous les traits d'Harpocrates [2].

Graveurs du temps de Marc-Aurèle.

Épolien, ÆPOLIANI. Portrait de Marc-Aurèle très-ressemblant [3].

On pense que c'est le dernier graveur qui ait mis son nom à ses ouvrages.

Graveurs au commencement de la décadence de l'art.

Gauranus Anicetus, ΓΑΥΡΑΝΟΥ ΑΝΙΚΕΤΟΥ. Combat d'un dogue contre un sanglier [4].

[1] Guattani, 1785, p. 31.
[2] Stosch, 37.
[3] Stosch, 2.
[4] Stosch, 3.

Graveurs dont l'époque est absolument incertaine.

Action, ΑΕΤΙΩΝΟΣ. On a de lui une belle tête de Priam [1].

Agathemeros, ΑΓΑΘΗΜΕΡΟΣ. Stosch et Bracci l'ont cru contemporain de Polyclète ; c'est l'auteur d'une belle tête de Socrate [2] ; la forme de l'E différente de celle du C, qui est luniforme, rend avec raison l'inscription suspecte.

Allion, ΑΛΛΙΩΝΟΣ ΑΛΛΙΟΝ. Une joueuse de cythare ; si c'est une muse, ainsi que Bracci l'avance, ce doit être une Terpsichore, ainsi qu'on peut s'en assurer en la comparant avec les muses des peintures d'Herculanum, et les statues des muses du Musée Pio-Clémentin, qui paraissent être des copies antiques des célèbres muses de Philiscus. Mais ces chastes déesses étaient entièrement vêtues, ou avaient une tunique avec une seule manche ; je croirais volontiers que cette figure d'Allion, celle

[1] Stosch, 4.

[2] Bracci, pl. 6.

de Chronius et celle d'Onésas sont des copies de la statue qui représentait Sparta, fondatrice de Sparte, chantant et s'accompagnant de la lyre, ainsi que Stosch l'a soupçonné.

On voit encore d'Allion une tête d'Apollon [1]; son nom est écrit, tantôt au nominatif, tantôt au génitif; Mariette lui attribue, mais sans fondement, le cachet de Michel-Ange. C'est un ouvrage du XVI[e] siècle.

Apollodote, ΑΠΟΛΛΟ ΔΟΤΟΥ ΛΙΘΟ. Minerve [2]. C'est le seul graveur qui ait joint à son nom celui de sa profession. On avait d'abord interprété ce nom en le décomposant par ces mots, *pierre donnée à Apollon*; mais on a reconnu depuis que c'est celui du graveur. On attribue encore à Apollodote un Othryades mourant [3]. Son style simple, quoiqu'il ne soit pas excellent, peut faire présumer qu'il a vécu avant le siècle d'Auguste.

Apollonius, ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ. Diane des montagnes, un flambeau à la main [4].

[1] Bracci, pl. 8.

[2] Bracci, pl. 23.

[3] *Id.*, pl. 21.

[4] Stosch, n° 12.

Aspasius, ΑΣΠΑΣΙΟΥ. Une tête de Minerve [1]. La conformité du nom du graveur avec celui d'Aspasie a fait soupçonner d'abord que cette tête était celle de cette célèbre courtisane. Cette Minerve paraît copiée d'après le buste de la Minerve de Phidias [2]; malgré cela la forme du C ne permet pas de la placer à une époque antérieure, et le jaspe rouge sur lequel l'artiste a travaillé rend encore l'époque à laquelle il a vécu plus incertaine. Il n'est pas probable qu'il ait gravé une pierre si commune dans le temps florissant de l'empire romain. On connaît trois ouvrages de lui sur jaspe rouge.

Athénion, ΑΘΗΝΙΩΝ. Jupiter foudroyant les Titans; beau camée [3].

Hyllus, ΥΛΛΟΥ, auteur d'un beau taureau dionysiaque, qui est au Cabinet des Antiques [4], d'un Hercule jeune [5], d'une tête de

[1] Stosch, 13.

[2] Eckhel, Cabinet de Vienne, pl. 17. Lévêque, traduction de Thucydide.

[3] Bracci, pl. 20.

[4] Mariette, pl. 42.

[5] Bracci, p. 78.

femme avec un diadême [1], et d'une tête de vieillard avec un diadème et une longue barbe [2]. La conformité de son taureau avec celui des médailles autonomes de Sybaris peut le faire regarder comme ayant vécu avant le siècle d'Auguste.

Onésas, ONHCAC. Une Léda, une Muse [3]. Hercule couronné d'olivier [4].

Philémon, ΦΙΛΗΜΟΝΟC. Thésée ayant assommé le Minotaure, et considérant le corps de son ennemi étendu à l'entrée du labyrinthe [5].

Mith, ΜΙΘ, peut-être *Mithrane* ou *Mithridate*; une tête de cheval jusqu'au poitrail [6]. Le nom doit être celui du graveur; car dire que c'est le portrait du cheval de Mithridate, et que cette pierre a appartenu à sa célèbre Dactyliothèque, c'est une supposition trop forte.

[1] Stosch, 39.
[2] *Id.*, 38.
[3] *Id.*, 40.
[4] 46.
[5] Stosch, 51. Bracci, 94.
[6] Bracci, pl. 74.

Pamphile, ΠΑΜΦΙΛΟΥ. Achille jouant de la lyre, améthiste du Cabinet royal [1]. Il a répété le même sujet. Il y a eu un excellent sculpteur, disciple de Praxitèle, qui se nommait Pamphile; on a conjecturé qu'il avait gravé cette améthiste; mais cette conjecture est trop légère pour ne pas placer Pamphile parmi les incertains.

Axéochus, ΑΞΕΟΧΟΣ ΕΠ. Un Faune nu jouant de la lyre près d'un enfant monté sur une base, et qui tient un thyrse. Entre eux deux est un croissant [2].

Diphilus, DIPHILI [3]. Un vase avec deux masques au-dessus de l'anse. On trouve ici une particularité, c'est un mot grec écrit en caractères latins, tandis que les noms des artistes romains sont le plus souvent écrits en caractères grecs; cela peut faire douter de l'authenticité de l'inscription.

Myrthon, ΜΥΡΤΩΝ. Une Léda [4].

Nicomaque. Un Faune assis sur une peau

[1] Mariette, pl. 92.

[2] Bracci, 91, Stosch, 20.

[3] Raspe, pl. 40, n° 5515.

[4] Stosch, pl. 43.

de tigre [1]. On voit la même figure sur une médaille de la famille Pétronia; c'est probablement la copie d'une statue antique. Stosch a lu *niconas*.

Pergame, ΠΕΡΓΑΜΟΥ. Une jeune Bacchante [2].

Plotarque, ΠΛΩΤΑΡΧΟΣ. L'Amour porté sur un lion, et jouant de la lyre [3]. Sa manière peut faire présumer qu'il était antérieur à Auguste.

Scylax, СКΥΛΑΚΟС. Une tête d'aigle [4], un Hercule musagète, c'est-à-dire conducteur des Muses [5].

Seleucus, СЄΛЄΥΚ. Une tête de Silène [6].

Sosthènes, СΩСОСΝ. Une belle Méduse [7]. Stosch et Bracci lisent СΩСОΚΛЄ, *sosocles*; mais l'inscription n'est composée que des six lettres suivantes СΩСОСΝ, qu'on doit inter-

[1] Stosch, 44.
[2] *Id.*, 49.
[3] *Id.*, pl. 54.
[4] *Id.*, 59.
[5] Bracci, 102.
[6] Stosch, 84.
[7] *Id.* 69.

prêter par COCΘEN; le trait horizontal du Θ et de l'Є manquent souvent dans les inscriptions [1].

Sostrate, CΩCTPATOY. Une Victoire dans un bige [2]; un Cupidon qui dompte deux lionnes attachées à un char [3].

Sotrate, CΩTPATOY. Méléagre présentant à Atalanthe la tête du sanglier de Calydon [4].

Teucer, TEYKPOY. Iole et Hercule [5]. Son style peut le faire placer avant le siècle d'Auguste.

Apelle, AΠCAΛΟΥ. Un masque scénique [6]. Bracci a lu *Apsalus*, AΠCAΛΟΥ; mais dans le temps où on employait le C luniforme, on n'écrivait pas ΠC; on réunissait ces deux lettres en un Ψ: il faut donc lire AΠЄΛΛΟΥ, *Apellus*. Il arrive souvent que le trait horizontal de l'Є a été omis par le graveur,

[1] Visconti, Mémoire manuscrit, p. 15; il en a aussi rapporté plusieurs exemples dans les *inscrizioni riopee*.

[2] Raspe, n° 7774.

[3] Stosch, 82.

[4] Bracci, pl. 111.

[5] Stosch, pl. 68.

[6] Bracci, pl. 18.

ou qu'il n'est pas aperçu par le lecteur [1].

Carpus, ΚΑΡΠΟΥ. Bacchus et Ariane [2], Hercule et Iole [3].

Euplus, ЄΥΠΛΟΥ [4]. Un Amour porté sur un dauphin qu'il conduit avec un frein. Le mot Euplus ne signifie peut-être, au lieu du graveur, que *heureuse navigation*.

Euthus, ЄΥΘΟΥ. Un Silène assis au milieu de petits Amours qui jouent de la lyre et de la double flûte [5].

J'aurais pu grossir beaucoup cette dernière liste. Je n'ai cité que les artistes les plus importans, et dont les noms paraissent les plus authentiques.

Du style des Grecs.

Nous venons de voir la nomenclature des principaux graveurs grecs au temps où ils ont cultivé cet art dans leur patrie, et après leur établissement à Rome.

[1] Visconti, Mémoire manuscrit, p. 14. *Suprà*, p. 188, 189.

[2] Stosch, 22.

[3] Raspe, n° 6019.

[4] Bracci, 72.

[5] Bracci, pl. 71.

Il ne faut pas croire que tous les ouvrages grecs soient parfaits. Quoique le talent fût commun dans la Grèce, il ne suffisait pas d'être Grec pour avoir du talent; nous avons plusieurs ouvrages grecs très-médiocres.

Chacun avait d'ailleurs un talent particulier; celui-là rendait mieux les draperies, cet autre le nu; l'un excellait par l'expression, l'autre par la grâce; mais les ouvrages des grands artistes grecs ont, quoique dans des genres différens, un caractère national qui se reconnait en s'exerçant le jugement, et qui se sent mieux qu'il ne peut se définir.

Souvent ils gravaient très-profondément, d'autres fois ils donnaient à leurs figures un très-léger relief; ce genre est d'une extrême difficulté, et sa parfaite exécution fait un des grands mérites de Dioscorides.

En général, les Grecs s'adonnaient plus à la gravure en creux qu'à la gravure en relief.

Ils ignoraient la perspective; ils y suppléaient cependant par le plus ou moins de profondeur qu'ils donnaient aux différentes parties.

Ils ne multipliaient pas les figures; ils ne

les accumulaient pas dans un petit espace.

Ils étaient habiles dans la représentation des animaux.

Ils préféraient de représenter le nu, et les belles gravures faites dans la Grèce sont rarement drapées; mais les figures faites à Rome ont plus ordinairement de longues draperies; il faut en excepter celles de Dioscorides, qui n'a suivi que le goût de sa nation; toutes ses figures, à l'exception de son Mercure, sont nues [1].

Graveurs romains.

Les pierres gravées par les Romains sont très-loin en général d'avoir le mérite de celles des Grecs; les règles du dessin ne sont pas violées, mais il n'est pas élégant; on n'y sent ni élévation ni génie.

Nous avons vu que le goût des pierres gravées passa à Rome avec celui des autres monumens de l'art; il se soutint jusqu'à Septime-Sévère, et commença ensuite à décliner entièrement; on trouve assez de têtes d'Antonin

[1] Mariette, L. I.

Pie, de Marc-Aurèle, de Lucius Vérus; mais celles de Gordien, de Maximin, de Philippe, sont très-rares. Lippert cite cependant une assez bonne tête de Valérius Probus, et une de Constantin-le-Jeune.

Je classe parmi les artistes romains, ou du moins étrangers à la Grèce, ceux dont le nom ne me paraît pas d'origine grecque, ou bien est écrit en latin; la liste n'en est pas considérable.

Aquilas, AKYΛAC. Vénus au bain [1]. L'Amour lui présente un miroir.

Félix, KAΛΠOYPNIOY CEOYEPOY ΦHΛIΞ ЄΠOIЄI, L'enlèvement du Palladium. Il était probablement affranchi de Calpurnius Severus [2].

Quintillus, KVINTIΛ. Un Neptune sur une aigue-marine [3].

Rufus, POYΦOY, POYΦOC ЄΠOIЄI. Une figure de Ptolémée VIII [4]. L'aurore conduisant un

[1] Raspe, n° 6225.

[2] Stosch, 35.

[3] Bracci, pl. C.

[4] Raspe, 9823. Pierres gravées d'Orléans, tome I, p. 195.

quadrige, et tenant un flambeau dans la main droite. Le même sujet se voit sur une médaille de la famille Plautia, avec un masque au revers, en mémoire de Plautus Rufus, qui avait ramené à Rome les joueurs de flûte retirés à Tibur.

On cite un grand nombre de pierres avec des noms romains; mais ces noms sont plus probablement ceux des propriétaires que des graveurs [1].

Glyptique dans le Bas-Empire.

Tous les arts ont décliné dans le Bas-Empire, celui de la gravure comme les autres; les ouvrages que nous conservons au Cabinet de la Bibliothèque du roi sont un Valentinien III [2], un Caracalla, sur lequel on a

[1] On place ici communément une belle tête de dogue avec un collier, vue de face, attribuée à Caïus; mais M. Raspe Tassie Catal., nº 227, pense, avec beaucoup de raison, que le nom est supposé, et que la gravure est un ouvrage de Natter, qui la fit à Florence pour le baron de Stosch.

[2] Histoire de la Sainte-Chapelle, page 56.

écrit le nom ΠЄΤΡΟϹ [1], Caracalla et Géta se donnant la main; mais il n'existe point de morceau d'un grand mérite de ce temps.

Quoiqu'on ait avancé que l'auteur du portrait de Marc-Aurèle soit le dernier qui ait mis son nom à ses ouvrages, d'après le travail, la forme des lettres, l'orthographe, ceux qui ont écrit leurs noms sur les pierres suivantes ont probablement vécu dans le Bas-Empire.

Chœremon, ΧΑΙΡΗΜΩΝ. Une tête de Faune [2].

Phocas, ΦΟΚΑϹ, un Pancratiaste avec un vaisseau dans l'éloignement [3].

Nicéphore, ΝΙΚΗΦΟΡΟϹ. Un Mercure dans le Cabinet du landgrave de Hesse-Cassel.

Un des ouvrages remarquables de ce temps, est la pierre appelée le *Saphir de Constance;* elle appartenait autrefois au Muséum de France; elle est aujourd'hui dans la collection du marquis Fulci-Rimiccini à Florence; elle représente l'empereur Constance atta-

[1] *Id.* Cette pierre est sur la couverture d'un manuscrit.

[2] Winckelman, catalogue, n° 238.

[3] Raspe, n° 8001.

quant un sanglier auprès de Césarée de Cappadoce [1].

Amphoterus, ΑΜΦΟΤΕΡΟΥ. Il a gravé une

[1] La pierre représente un chasseur qui attaque un sanglier. On lit au-dessus du chasseur CONSTANTIUS AUG., et au-dessus du sanglier ΧΙΦΙΑC. Au bas est une femme couchée, tenant une corne d'abondance; on lit au-dessus ΚΘCΑΡΙΑ ΚΑΠΠΑΔΟΚΙΑ au lieu de ΚΑΙCΑΡΙΑ, ΚΑΠΠΑΔΟΚΙΑC.

Gassendi nous apprend, dans sa vie de Peirese, que ce savant pensait que ce saphir représentait Constance chassant un monstre marin, appelé *Xiphias* par Strabon, Polybe, Ælien, etc.; cependant ce nom est celui d'un poisson appelé ainsi, parce qu'il a à la mâchoire supérieure un os qui se prolonge sous la forme d'une épée; c'est notre *espadon*. (Xiphias gladius L.)

Ce nom ne peut donc convenir à l'animal de la pierre, qui est évidemment un sanglier. Le professeur Oberlin et Lami ont cru que c'était le nom du graveur; mais la pierre représente l'empereur Constance chassant un sanglier près de Césarée de Cappadoce; le nom de Constance est écrit au-dessus du chasseur, celui de Césarée au-dessus de la figure qui représente la ville. *Xiphias* ne peut donc être que celui du sanglier chassé. Ce nom imposé à notre *espadon* aura aussi été donné à cet énorme sanglier à cause de ses défenses redoutables comparées à des épées, du mot grec ξίφος, épée.

Ceci me conduit à l'explication du nom d'un ani-

tête qu'on dit être celle de Rhoemetalus, roi de Thrace; mais la ressemblance qu'on y prétend trouver n'est nullement démontrée[1].

Ammonius, ΑΜΜΩΝΙΟΥ. Un Faune[2].

Glyptique du moyen âge.

Dans le moyen âge tous les arts furent anéantis; cependant celui de graver les pierres fines s'est conservé plus long-temps.

Plusieurs ouvrages grecs de ce temps nous sont parvenus; ils représentent divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec de longues inscriptions grecques; telle est la sardonyx publiée par Gori au frontispice de son Trésor des dyptiques[3].

mal de la mosaïque de Palestrine; on lit au-dessous [illegible] M. de Jussieu n'a pu l'expliquer; il a lu Ξιστι. L'animal a l'air d'un sanglier, et il faut lire ΞΙΦΙΑC. La ligne perpendiculaire du Φ a été défigurée; l'A est aussi défiguré, et le C s'est oblitéré en déplaçant la mosaïque. La seule inspection de l'inscription suffit pour démontrer combien ce désordre a été facile.

[1] Bracci, tome I, page 92.

[2] Raspe, pl. XXXIX, n° 4510.

[3] *Tesoro de Dittici.*

Plusieurs pierres de ce temps se distinguent par la grandeur des onyx [1].

On trouve surtout en Orient, à Constantinople, des gravures, même du temps de la plus grande barbarie : on doit cet avantage à la fabrication des monnaies, qui ne saurait se passer de graveurs pour la confection des coins.

Mais l'Occident avait vu disparaître de bonne heure jusqu'aux moindres traces de cet art.

La religion chrétienne s'étant répandue en Europe, on ne recherchait plus les anciennes pierres gravées, comme offrant les objets du culte ; on ne les employait que pour cacheter. Pépin scellait avec un Bacchus indien [2]; Charlemagne avec un Sérapis.

Bientôt on ne cacheta plus avec des pierres gravées; on n'en porta plus en bague; elles disparurent ; elles furent dispersées, ensevelies ; on en ornait les châsses dans les églises, et c'est ainsi que des pierres antiques très-précieuses nous ont été conservées.

[1] *Suprà*, p. 131.

[2] Mariette, t. I, p. 32, 33.

Les gravures de ce temps n'offrent guère que des sujets pieux, des images de Jésus-Christ et de la Vierge, ou simplement leurs monogrammes [1].

Des pierres gravées les plus célèbres.

Avant de venir à la Glyptique chez les modernes, il est bon de dire un mot des pierres gravées les plus célèbres.

Parmi les intailles, je citerai celles que j'ai déjà fait connaître, avec les noms des graveurs, l'*Io*, le *Démosthènes*, le *Persée* et le *Mercure* de Dioscorides, le *Taureau* d'Hyllus, l'*Hercule* de Cnéus, la *Méduse* de Solon, la *Julie* d'Evodus, etc., etc.

Une des plus célèbres, parmi celles qui n'ont pas le nom du graveur, c'est le *cachet de Michel-Ange ;* on appelle ainsi une cornaline du Cabinet royal qui représente une vendange; elle a déjà été le sujet de plusieurs dissertations; elle est nommée le cachet de Michel-Ange, parce qu'elle a appartenu à ce célèbre artiste; elle a été gravée

[1] Busching, p. 77.

un grand nombre de fois; il en existe beaucoup d'empreintes et de copies.

Mautour y voit des sacrifices en mémoire de la naissance de Bacchus [1]; selon Tournemine c'est Alexandre sous la figure de Bacchus [2], et le tout a rapport à la conquête de l'Inde; selon Baudelot, c'est la fête des Puanepsies [3] établie à Athènes par Thésée. Mariette n'y voit qu'une vendange [4]; mais le petit pêcheur de l'exergue indique, selon lui, le nom du graveur Allion; selon M. Rosman c'est l'éducation et la naissance d'Alexandre [5]. M. Thierheim y voit la grande fête des Panathénées [6]; mais M. de Murr conteste l'antiquité de la pierre [7], et, selon lui, elle

[1] Académie des Belles-Lettres, I, 370.

[2] Mém. de Trévoux, juin 1710.

[3] Fête d'Athènes. Paris, 1712, 4.

[4] Mariette, tome II, n° 54.

[5] Erlangische Anzeigen, 1744, n° 22.

[6] Raspe, Cat. t. 274.

[7] Bibliothèque des Beaux-Arts, t. I, p. 375. Il se fondait sur ce que les figures qui ressemblent à deux autres de la Sixtine étaient sûrement sur le plafond de cette chapelle avant que la pierre, d'où on les prétend imitées, fût connue. Il a abandonné cette opinion.

est de *Maria di Pescia,* célèbre graveur, ami de Michel-Ange, qui s'est désigné lui-même par le petit poisson.

Parmi les autres intailles, on distingue un Hercule jeune du Cabinet royal [1]; Hercule voilé, comme une jeune Lydienne, du Cabinet d'Orléans [2]; cinq des chefs devant Thèbes, etc., etc.

Parmi les pierres en relief, on remarque principalement la sardonyx de Tibère, qui était autrefois à la Sainte-Chapelle, à laquelle elle avait été donnée par Charles V, ce qui l'a soustraite au pillage du trésor des rois sous Charles VI. Elle a été apportée en France par Baudouin, comte de Flandre; c'est la plus grande sardonyx connue. Elle représente sur la ligne du haut l'apothéose d'Auguste et tous les princes de la maison de Tibère mis au rang des Dieux; sur le rang du milieu Germanicus rendant compte à Tibère de son expédition en Germanie; son épouse Agrippine et son fils Caligula sont près de lui; plus bas, au rang in-

[1] Mariette, tome II, n° 31.

[2] Pierres gravées d'Orléans, tome II, p. 31.

férieur, on voit les nations vaincues : tel est le précis des explications données par Tristan [1], Leroi [2], Albert Rubens [3], fils du grand peintre de ce nom, Peiresc [4], Montfaucon [5], Morand [6]; etc., qui tous varient dans les détails.

On conserve, dans le Muséum de Vienne, une pierre également belle, quoique moins grande ; il n'y a que deux rangées de figures ; mais le travail en est plus fini, et elle n'est pas fragmentée ; elle était autrefois à l'abbaye de Poissy, d'où elle a été emportée pendant les guerres civiles. Elle représente l'apothéose d'Auguste avec son épouse Livie sous la figure de Rome, et accompagné de sa famille. Derrière lui sont Neptune et Cybèle, symboles de sa puissance sur la terre et sur la mer [7].

On voit aussi dans ce Muséum un autre camée très-précieux, représentant Rome et

[1] Commentaires. hist. tome I, p. 81.

[2] Achates Tiberianus.

[3] Gemmæ Tiberiana et Augusta.

[4] Vita Peirescii, L. III, p. 188.

[5] Ant. Expl. T. V, L. IV. C. X.

[6] Hist. de la Sainte-Chapelle, p. 58.

[7] Eckhel, pl. 2, 3, 4.

Auguste, un aigle impérial [1], Claude et sa famille [2], Ptolémée et Arsinoë [3].

Il faut encore citer parmi les grands camées l'apothéose de Germanicus du Cabinet royal [4];

Agrippine et Germanicus sous les traits de Cérès et Néoptolème, également au Cabinet royal [5];

Ulysse du même Cabinet sur une cornaline; différens portraits de Tibère, Claude, Marc-Aurèle, Faustine, Hadrien, Antinoüs, conservés dans le même Cabinet;

Le fameux camée du Muséum Odescalchi, actuellement dans celui du Vatican. Lachausse [6] et Galéotti [7] y voient un Alexandre avec sa mère Olympias; M. Visconti [8] y voit plutôt Ptolémée Evergetes et son épouse Béré-

[1] Eckhel, p. 24.
[2] *Idem*, p. 26.
[3] *Idem*, p. 28.
[4] Académie des Belles-Lettres, tome I, p. 276.
[5] *Ibid.* p. 278.
[6] *Museum Romanum*, sect. 1.
[7] *Museum Odescalchum*, t. I, p. 15.
[8] Mémoire manuscrit, p. 19.

nice. Ce camée est remarquable par le travail et à cause de son volume ; mais il est formé de la réunion de plusieurs pierres, et c'est pour cacher les jointures que l'artiste a donné un collier à chacune de ses figures.

Il faut encore citer le grand camée du cardinal Carpegna, représentant Bacchus et Ariane dans un char traîné par des centaures [1].

Outre ces grands camées, qui ressemblent à des tableaux, on conserve dans des Cabinets des coupes très-remarquables ; ces coupes de pierres précieuses étaient appelées *gemmæ potoriæ* [2].

Ces coupes sont ordinairement de sardonyx ; les plus célèbres sont :

Le vase de Brunswick de six pouces de hauteur ; il appartenait à la famille Gonzaga, et fut volé en 1630, dans le sac de Mantoue, par un soldat qui le vendit au duc de Brunswick pour cent ducats; c'est de-là que lui sont venus les noms de vase de Brunswick et de vase de Mantoue; il représente l'histoire de Cérès cherchant Proserpine, et celle de Trip-

[1] Buonarotti, *Medaglioni antichi*, p. 427.

[2] *Suprà*, p. 112.

tolème. Eggeling en a publié la description.

Le Cabinet royal possède une superbe coupe qui avait été donnée à Saint-Denis par Charles III dit le Simple. Elle représente les objets consacrés aux mystères de Cérès et de Bacchus; elle a été décrite et figurée par Tristan [1], Félibien [2] et Montfaucon [3].

Le roi de Naples a également une très-belle coupe. M. Bianchini y voyait Alexandre montant au ciel et son frère Aridée [4]; Maffei y trouve Ptolémée Aulètes et sa famille [5]; Mariette un tableau des honneurs rendus à Cléopâtre [6]; Barthélemy, Cérès et Triptolème [7]; Vincent-Marie Santoli, Octave et Romulus; M. Visconti, Isis, Horus, le Nil et les Nymphes ses filles [8]: cette dernière opinion est la plus probable.

[1] Comment. hist. T. II, p. 603.

[2] Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, tome I, L. 1, C. 22.

[3] Antiq. expl. T. 1, pl. 167.

[4] Acad. des Belles-Lettres, T. XXX, p. 511.

[5] *Osserv. litter.* Tome VI, p. 839.

[6] Tome II, p. 399.

[7] Mosaïque de Palestrine, Mémoires de l'Académie, tome XXX, p. 511.

[8] *Museo Pio-Clementino*, tome III, pl. C.

Le vase gravé le plus célèbre est celui qui a passé de la collection des Barberins dans celle du duc de Portland; il est composé d'un verre de deux couleurs; la première couche est améthyste, elle en fait le fond; la couche blanche supérieure forme le bas-relief exécuté au touret, et d'un fini parfait. Il offre plusieurs figures. Ce vase a été expliqué jusqu'ici avec peu de succès; il a été gravé par Lachausse [1], Bartoli [2], Montfaucon [3], Foggini [4], Piranèse [5], d'Hancarville [6] et King [7]. Wedgwood [8] a donné un mémoire sur le procédé avec lequel ce vase a été fabriqué; il l'a imité, mais imparfaitement.

Le Cabinet royal possède un fragment antique représentant Persée; il devait appartenir à un vase semblable à celui-ci.

[1] *Museum romanum.*

[2] *Sepulcri antichi.*

[3] Ant. expl., tome V, pl. 6.

[4] *Museum capitolinum.*

[5] *Roma antica.*

[6] Vases étrusques.

[7] *Archæologia britannica*, tome VIII, p. 307.

[8] Catalogue des camées.

Renaissance de la Glyptique.

Tous les arts entraînés par la chute de l'empire romain se relevèrent après la prise de Constantinople ; l'art de la gravure dut surtout à cet événement sa restauration ; il s'était conservé dans l'Orient, et les graveurs grecs se réfugièrent en Italie.

Quoique la glyptique fût plus cultivée dans l'Orient, elle n'avait pas été cependant absolument anéantie en Occident ; mais le goût avait totalement disparu. On a des gravures faites en Occident dans le quinzième siècle ; mais cet art a été restauré quand les Médicis encouragèrent les artistes venus de l'Orient et ceux nés dans l'Italie.

Le goût qu'ils témoignèrent pour les pierres gravées devint dominant parmi les gens riches ; toutes les parures, tous les vases en étaient ornés. Comme le relief ajoute à cette espèce d'ornement, on fit alors plus de camées que d'intailles.

Pour connaître l'histoire des graveurs modernes, on peut lire *Vasari*, *Mariette* et *Giulianelli*.

Graveurs italiens du quinzième siècle.

Un des premiers graveurs du quinzième siècle, parmi ceux qu'on peut regarder comme les restaurateurs de l'art, se nommait *Jean*, et la réputation qu'il s'était faite pour les intailles le fit surnommer *Jean des cornalines*; il a gravé le portrait de Savonarole.

Dominique fut appelé *Dominique des camées*, parce qu'il excellait dans la gravure en relief. Il a gravé le portrait de Ludovic Sforce.

Michelino, *Marco de Benedetti*, *Marco*, *Attio*, *Moretti*, *Francesco Francia*, *Leonardo de Milan*, et *Sevère de Ravennes* s'acquirent aussi beaucoup de réputation.

Tagliacarne se nommait probablement ainsi à cause de son habileté à graver les cornalines.

Foppa, orfèvre de Milan, était surnommé *Caradosse*, parce qu'il était bossu.

Graveurs italiens du seizième siècle.

La liste des graveurs italiens du seizième siècle est beaucoup plus nombreuse; c'est

l'époque la plus florissante de cet art chez les modernes, et ce siècle a produit des artistes dignes des maîtres anciens qu'ils prenaient pour modèles; les principaux sont:

Pierre-Marie di Pescia en Toscane, admirateur passionné des anciens, et leur fidèle imitateur; c'est celui à qui M. de Murr attribuait la gravure du célèbre cachet de Michel-Ange.

Jean Bernardi et *Castel Bolognèse*. Ce dernier a beaucoup gravé de vases de cristal et de pierres, pour le cardinal Farnèse; il est mort en 1557.

Matteo del Nassaro, né à Vérone, suivit François Ier en France, et y répandit le goût de la gravure. Le Musée royal et le Cabinet des antiques possèdent plusieurs de ses ouvrages; il y en a un qui représente une bataille, et sur une enseigne on lit: O. P. N. S., *opus Nassarii sculptoris;* il mourut en 1547.

Jean-Jacques Caraglio, de Vérone, graveur d'estampes, de pierres fines et de médailles.

Valerio Vicentino, que d'autres nomment *Valerio Belli*. Mariette a publié son portrait dans son Traité, page 46; c'est un des plus

laborieux et des plus grands artistes de ce genre; il a gravé beaucoup de sujets tirés de l'histoire romaine ; il mourut en 1546.

Alessandro Cesari, surnommé *il Greco* à cause de son application à imiter le style des grands maîtres grecs. Il a gravé un beau portrait de Henri II, roi de France.

Jacques de Trezzo, à qui l'on attribue la première gravure en diamant ; j'ai déjà cité ses portraits de Philippe II et de don Carlos sur une topaze ; il est mort en 1587.

Clément de Birague; on lui attribue aussi la gravure sur diamant.

Annibal Fontana, auteur de plusieurs ouvrages sur cristal.

Philippe Santa Croce, dit *Pippo*, simple berger, qui gravait sur des noyaux de prune et de cerise des reliefs très-délicats. Philippe Doria le rencontra dans le duché d'Urbin, le fit instruire, et l'établit à Gênes.

Antoine Dordoni, mort à Rome en 1584.

Flaminius Natalis, 1596.

Graveurs italiens dans le dix-septième siècle.

L'art de la gravure, qui avait été si florissant dans le seizième siècle, déchut beau-

coup dans le dix-septième ; il fut même si peu cultivé, que plusieurs procédés, plusieurs pratiques de l'art se perdirent, et il fallut que les célèbres artistes du dix-huitième en inventassent de nouveaux.

Le plus distingué est *André*, surnommé le *Borgognone ;* il travaillait vers 1670.

Les autres sont *Pierre Mochi*, *Adoni Taddeo* , *Castrucci* et quelques autres.

On doit principalement la conservation de l'art dans ce siècle à Ferdinand II, qui continua les traitemens faits aux artistes qui travaillaient dans la galerie de Florence, et leur en assigna même de nouveaux.

Graveurs italiens au dix-huitième siècle.

Ce siècle a vu paraître des artistes dignes de placer leur nom à côté de ceux des Pyrgotèles, Solon, Aulus et Dioscorides. La plupart ont travaillé à Florence.

Flaviano Sirleti, mort en 1737, a copié plusieurs ouvrages grecs; il excellait à imiter les lettres antiques; ses ouvrages sont signés, Φ. Τ. Σ. ΦΛΑΒΙΟΥ. ΤΟΥ ΣΙΡΛΕΤΟΥ. Les *Constanzi*, *Jean*, *Thomas et Charles* son fils, *Do-*

minique Landi, *François Ghinghi*, *Jérôme Rossi*, *Étiènne Passalia*, *François Borghigahini.*

Félix-Bernabé; il signe souvent, Φ. B.

Les *Torricelli*, *Lorenzo Masini.*

Pikler, un des plus grands artistes modernes, né dans le Tyrol, d'Antoine Pikler, graveur, qui mérite aussi quelque réputation. Quoique Jean Pikler fût né sujet de l'Empereur, il doit être compté parmi les artistes italiens, parce que c'est en Italie qu'il a pris le goût et les leçons de son art et qu'il a exécuté ses chefs-d'œuvre; il a fait un très-grand nombre de gravures, dont plusieurs égalent l'antique. M. Rossi a écrit sa vie; elle a été traduite en français [1].

Ceux qui exercent à présent à Rome la gravure avec le plus de succès, sont MM. *Santarelli*, *Massini* et *Caperoni*.

A Naples, *Réga*, artiste, dont quelques gravures égalent l'antique.

[1] Magasin Encyclopédique. Troisième année, t. III, p. 472. Cette notice a été tirée séparément, et se trouve fort difficilement.

Il y avait aussi à Naples une artiste romaine, célèbre en ce genre, *la signora Talani.*

Graveurs allemands.

Les Allemands ont obtenu, après les Italiens, le premier rang dans la gravure en pierres fines.

Le plus ancien artiste connu est *Daniel Engelhard*, de Nuremberg, mort en 1455; il ne gravait que des armoiries pour des cachets.

Lucas Kilian a été surnommé le *Pyrgotèles allemand;* on ne connaît cependant de lui que des cachets sur des pierres dures.

George Hoefler, mort en 1630.

Évrard Dorsch, mort en 1712.

Christophe Dorsch, mort en 1732, artiste très-laborieux.

Philippe-Christophe Becker, mort en 1743.

Marc Tuscher, célèbre graveur d'estampes; mais il n'a pas été loin dans la gravure en pierres fines.

Antoine Pikler, né à Brixen dans le Tyrol, père du célèbre Jean Pikler.

Laurent Natter, un des plus célèbres pra-

ticiens et des plus grands théoriciens; il a fait un grand nombre de gravures admirables, et il est l'auteur de l'excellent ouvrage intitulé: *Traité de la méthode antique de graver en pierres fines*. Il est mort en 1763[1].

Graveurs anglais.

Les bons graveurs anglais n'ont pas été très-nombreux; on cite principalement:

Thomas Simon, qui a gravé le portrait de Cromwell.

Charles Christian Reisen, auteur d'un portrait de Charles II; il est mort eu 1725.

Brown. Il a gravé beaucoup de Cupidons.

Marchant; on a de lui de bons ouvrages.

Graveurs de la Belgique.

Le royaume des Pays-Bas possède plusieurs graveurs parmi lesquels on en cite trois, qui, sans être parens, portent le même nom.

Simon de Brieg, auteur de l'armorial de l'empire français.

Simon, graveur du roi des Pays-Bas.

[1] Busching, p. 93.

Simon, professeur de gravure sur pierres fines et en médailles.

Graveurs français.

On a vu la gravure, rétablie en Italie dans le quinzième siècle, y fleurir dans le seizième, décliner dans le dix-septième, refleurir dans le dix-huitième; nous avons considéré ses commencemens en Allemagne et en Angleterre dans le dix-septième siècle.

Ce fut *Matteo del Nassaro* qui en apporta le goût en France, quand il y vint à la suite de François Ier.

Le premier graveur français qui se soit illustré dans la Glyptique a été *Coldoré*, qui a vécu dans le seizième siècle jusqu'à Louis XIII; il a gravé plusieurs portraits qui existent dans la collection royale; Mariette pense que c'est le même qui a été connu depuis sous le nom de *Julien de Fontenay.*

Maurice, Milanais, qui gravait à Rouen, mort en 1732 à quatre-vingts ans.

François-Julien Barrier, mort en 1746.

Louis Siriès, qui travaillait dans la galerie de Florence; son mérite consistait à renfer-

mer le plus grand nombre de figures dans le plus petit espace. Giulianelli en fait un grand éloge; ses gravures n'étaient, selon Natter, que des égratignures. Siriès ayant travaillé en Italie pourrait être placé, comme Jean Pikler, parmi les artistes de ce pays.

Jacques Guay, le dernier artiste français qui ait pratiqué la gravure en pierres fines avec succès; le Cabinet des antiques possède une suite d'ouvrages qu'il avait faits pour Louis XV; Guay a fourni une assez longue carrière qu'il termina vers 1787.

Pendant la tourmente révolutionnaire, la Glyptique fut entièrement abandonnée; un graveur, M. Simon, fit quelques tentatives pour conserver en France les procédés et le goût de l'art. Le manque d'ouvrage et d'encouragement le fit renoncer à son entreprise.

Le gouvernement appela à Paris M. Jeuffroy, habile graveur en pierres fines, qui résidait à Rome depuis plusieurs années. A son arrivée, vers 1805, on lui accorda un atelier d'où sortirent bientôt des élèves recommandables. Deux prix qui emportaient la pension à l'école de Rome furent accordés aux graveurs en pierres fines.

En 1810, M. Jeuffroy, aujourd'hui retiré à Saint-Germain-en-Laye, remporta le grand prix décennal.

Voici les noms des élèves de cet habile graveur, qui ont obtenu des prix et la pension à l'école de Rome :

1808. M. Tiollier, aujourd'hui graveur général des monnaies.

1809. Le premier prix n'ayant point été décerné, le second fut accordé à M. Dubois.

1810. M. Durand, premier prix; M. Domard, second prix. Ce dernier pratique encore la Glyptique et la gravure en médailles.

1813. Le second prix fut accordé à M. Brun, homme très-habile, qui a remporté le premier en 1817.

1814. M. Desbœufs obtint le grand prix.

Depuis 1817, le concours et le prix de gravure en pierre fine ont été réunis au concours et au prix de gravure en médaille.

1819. M. Vatinelle, récemment arrivé de Rome, est le premier qui ait remporté le double prix.

État actuel de la Glyptique.

Cet art est à peu près éteint en France. Les Allemands le cultivent encore; ils font surtout des armoiries sur des pierres dures. L'Angleterre possède quelques artistes qui ont du mérite en ce genre; mais c'est toujours en Italie que la Glyptique est le plus et le mieux cultivée.

Collections de pierres gravées.

Les collections de curiosités en général se nomment *Musées*, et ceux qui en donnent des descriptions *Muséographes*.

On appelle *Dactyliothèques* les collections de pierres gravées.

On fait remonter jusqu'à Scaurus et à Pompée les premières collections de pierres précieuses à Rome; mais rien n'indique, ainsi que je l'ai dit, que ce fussent des pierres gravées.

Les pierres gravées sont les monumens les plus nombreux après les médailles. Leur petitesse les dérobe à la cupidité; leur dureté les fait résister au choc, elles sont indestructibles par le feu.

Elles s'y altèrent cependant, ainsi que l'attestent celles trouvées dans les tombeaux près des morts, car on leur ôtait leur anneau du doigt pour empêcher les *pollinctores* de s'en emparer.

Les pierres gravées se trouvent dans les trésors des églises, sur les châsses, sur les habits sacerdotaux, sur les vêtemens des empereurs d'Orient, autour des vases de cristal montés dans le seizième siècle.

On en rencontre aussi sur les côtes de l'Italie, dans les maisons de campagne des anciens, où ils entretenaient des affranchis uniquement occupés du travail des pierres gravées.

Les Croisés en ont apporté beaucoup de l'Orient, ainsi que les Grecs après la prise de Constantinople.

Collections d'Italie.

Parmi les modernes, Laurent Médicis est le premier qui ait fait une collection de pierres gravées. Elle a été augmentée par les soins de Cosme, dé Léopold et de ses successeurs qui, tous, ont également témoigné le plus grand zèle pour ce trésor littéraire.

Cette collection fait partie de la superbe galerie de Florence. On y compte 4,000 pierres gravées, parmi lesquelles il y en a beaucoup de modernes.

Les collections de Barberini et celle d'Odescalchi, qui avaient appartenu avant à la reine de Suède, n'existent plus. Les collections célèbres de l'Italie actuellement existantes, sont : celle du cardinal Borgia à Veletri [1], principalement pour la suite des scarabées et des pierres égyptiennes ; celle de la maison Farnèse, qui appartient aujourd'hui au roi de Naples.

Celle de Strozzi, qui contient les principaux chefs-d'œuvre de la Glyptique, tels que l'Hercule de Cnéus ; la Méduse de Solon, celle de Sosthènes ; l'Esculape d'Aulus ; le Germanicus d'Epitynchanus ; les Muses d'Allion ; le Satyre de Scylax et plusieurs autres encore. Gori en a décrit la plus grande partie [2], parce que la famille des Strozzi était origi-

[1] Depuis la mort de ce savant, une partie de sa collection a été déposée à la Propagande ; sa famille a conservé le reste.

[2] *Museum Florentinum.*

naire de Florence, et établie dans cette ville; mais leur dactyliothèque est dans le palais Strozzi à Rome, et d'après un article du testament de celui qui l'a formée, elle n'en peut sortir sans occasioner la déchéance.

La collection Ludovisi est encore une des plus célèbres de Rome; elle appartient à Ludovisi-Buon-Compagni, ancien prince de Piombino; outre le Démosthènes de Dioscorides, on y rassemble plusieurs bonnes gravures antiques et du XVI[e] siècle; le propriétaire en donne des collections de soixante-huit empreintes.

On voyait aussi à Rome la collection du marquis d'Azara, l'ami de Winckelman et de Mengs, rassemblée par lui-même avec autant de soin que de dépenses [1]; on y remarquait des intailles et des camées d'un grand prix, soit relativement à l'art, soit relativement à l'érudition.

La collection du Vatican s'est formée plutôt par hasard qu'avec un dessein suivi; elle contient des morceaux d'un grand volume et d'un prix considérable. Avant l'invasion de

[1] Elle a été vendue après sa mort.

l'Italie, M. Visconti se proposait de la publier.

On trouve encore quelques bonnes gravures dans le Muséum de Kircher, ou du collége romain, appartenant autrefois aux jésuites[1].

Collections d'Allemagne.

La plus considérable est celle du roi de Prusse, commencée par l'électeur Frédéric Guillaume, et augmentée, par Frédéric II, de la collection du baron de Stosch.

Si celle de Prusse est plus intéressante du côté de l'érudition, celle de Vienne l'est davantage pour l'art; on y remarque des camées d'une grandeur considérable et du plus grand prix. Elle était confiée aux soins du savant Eckhel.

Le conseil de Leipsick a aussi une jolie collection de pierres gravées.

On a vendu celle du comte Paulde Praun, à Nuremberg. M. de Murr en a publié le catalogue.

[1] Visconti, Mém. manusc., p. 23.

Collections de Danemarck, de Hollande, et de Russie.

Le roi de Danemarck possède dans le château de Rosenburgh, à Copenhague, quelques vases de sardonyx, et d'autres enrichis de pierres gravées; il a fait travailler dans son palais le célèbre Laurent Natter.

Le prince d'Orange avait à la Haye une collection de pierres gravées qu'il avait emportée dans sa fuite. Appelé au trône des Pays-Bas, ce prince l'a déposée dans le Cabinet royal de Bruxelles, et y a joint la collection de feu le baron Van Hoorn de Wloosrich, dont il a fait l'acquisition [1].

L'impératrice de Russie ne possédait guère de pierres gravées jusqu'au moment où elle fit l'acquisition du cabinet de Natter, mort à Pétersbourg. Elle a depuis considérablement enrichi ce cabinet par l'acquisition de la célèbre collection de la maison d'Orléans.

Une des plus riches collections du nord

[1] Voy. Millin, Monum. ant. inéd., t. I., pl. 3, 20, 21, 31. 2 vol. in-4°. Paris, chez Girard, propriétaire des ouvrages de Millin.

de l'Europe est certainement celle que portait toujours avec lui le prince Stanislas Poniatowsky ; le graveur Cades en avait formé trois tablettes d'empreintes qu'il vendait à Rome, avec un petit catalogue rédigé par M. Visconti, qui en avait donné au prince une explication plus étendue.

Collections d'Angleterre.

Les ducs de Bersborough, de Devonshire, de Carlisle, de Bedfort, de Malborough ont des collections très-célèbres, principalement le dernier, dont les plus belles pierres ont été gravées par Bartolozzi.

Collections de France.

Plusieurs églises de France possédaient autrefois des pierres gravées ; quelques particuliers, principalement MM. d'Enery, La Reynière, le comte de Caylus et Grivaud de la Vincelle, en avaient des collections. La seule qui soit aujourd'hui très-remarquable est celle du Cabinet des Antiques à la Bibliothèque royale.

Collections d'Empreintes.

On ne peut réunir toutes les pierres gravées dans un cabinet; mais on y doit former une collection nombreuse d'empreintes. Ces collections sont extrêmement agréables et de la plus grande utilité pour l'étude de l'histoire, pour celle des arts et de toutes les parties de l'antiquité.

Pikler avait composé une collection d'empreintes des plus belles pierres; il voulait y joindre un catalogue avec des observations sur l'art. Cet ouvrage, sorti de la plume d'un si habile connaisseur, aurait été de la plus grande utilité. On a publié depuis les empreintes avec une simple nomenclature des sujets.

Lippert a publié une collection de quatre mille empreintes, accompagnée d'un catalogue raisonné très-bien fait et très-curieux par le rapprochement qu'il a fait des passages des plus grands poëtes et des meilleurs auteurs classiques. Cette collection est connue sous le nom de Dactyliothèque de Lippert [1].

[1] Le professeur Oberlin en a donné une courte no-

On connaît les petites boîtes d'empreintes que les voyageurs rapportent d'Italie.

Tassie a formé à Londres la collection la plus considérable d'empreintes ; elle s'élève à plus de quinze mille. M. Raspe en a publié le catalogue.

Le Cabinet des antiques possède une collection d'empreintes assez nombreuse, disposée dans un ordre systématique [1].

Collection de gravures.

On a publié beaucoup d'ouvrages somptueux qui contiennent la représentation d'un grand nombre de pierres gravées.

Les auteurs ont eu pour objet de rassem-

tice dans le Magasin Encyclopédique, seconde année, tome IV, p. 61.

[1] La Glyptique a sur les autres arts cet avantage qu'on ne saurait connaître les autres monumens que par des copies, où l'on ne peut rien découvrir de plus que ce que le dessinateur y a vu ; au lieu que les empreintes représentent l'objet lui-même, et qu'à l'exception des observations minéralogiques rien n'est perdu pour l'art et pour l'Archéologie : les collections d'empreintes seraient d'une très-grande utilité si la

bler toutes celles conservées dans un même cabinet.

Les premiers ont voulu expliquer quelques points de l'antiquité. Tels sont les ouvrages de Chiflet, sur les *Abraxas ;* de Gori, sur les *pierres Astrifères ;* de Ficoroni, sur les *pierres qui portent des inscriptions*, etc.

Les autres auteurs sont, à proprement parler, des muséographes. Leurs principaux ouvrages sont : le *Museum Florentinum*, de

cupidité n'en multipliait pas trop le nombre, et si l'on n'y entassait pas des pièces sans goût et sans discernement, ce qu'on peut reprocher souvent à Lippert lui-même, dont la dactyliothèque est pourtant si utile, et surtout à Tassie. Les pierres modernes, confondues avec les antiques, donnent aux jeunes artistes des idées fausses. Il serait donc à désirer qu'un homme, également instruit dans la glyptographie et l'Archéologie, fît un choix d'empreintes, en distinguant les antiques des modernes, et en ne plaçant dans cette collection que les pierres qui en seraient dignes, soit comme objet d'art ou comme objet d'érudition, et en rejetant toutes les répétitions inutiles. C'est ce qu'a fait avec succès M. Dumersan, employé à la Bibliothèque du Roi. Il a moulé avec une véritable intelligence les principaux camées et les plus belles intailles du Cabinet des Antiques. Le catalogue qu'il en a dressé est très-curieux.

Gori ; la *galerie de Florence*, par Vicard et Mongez ; le *Muséum d'Odescalchi ;* la *description des pierres en creux du cabinet du roi*, par Mariette ; celle *des pierres du duc d'Orléans*, par Leblond et Lachaux ; celle *du cabinet de Vienne*, par Eckhell ; du *cabinet de Gravelle*, de *Crassier*, de *Stosch ;* celle *du cabinet du duc de Malborough*, etc.

On en trouve aussi dans les différentes collections d'antiques ; telles que le *recueil de* Caylus, l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon ; le *Museum romanum*, etc., etc.

Classification des pierres gravées.

J'ai déjà dit un mot de la critique des pierres gravées sous le rapport de l'art et de l'érudition.

On suit dans leur classification les divisions de l'histoire, en réunissant d'abord les sujets de la fable, ceux de l'histoire héroïque, et enfin ceux de l'histoire grecque et romaine. On termine par les portraits et les mélanges.

On peut encore ranger les empreintes relativement à l'histoire de l'art ; réunir ensemble celles qui ont des noms de graveurs ; en-

fin, former des collections spéciales relatives aux objets de ses études.

On appelle *cabochons*, les pierres convexes; *scarabées*, les pierres ovales qui ont servi de base aux figures de cet insecte; *Grylli*, les têtes très-laides, du nom d'un Athénien connu par sa laideur; *conjuguées*, les têtes représentées sur le même profil; *affrontées*, celles qui se regardent; *opposées*, celles qui ne se regardent pas; *symplegmata*, *caprices*, *chimères*, les têtes groupées d'une manière bizarre, comme la tête de Méléagre avec une hure de sanglier, celle d'une vieille femme avec celle d'un jeune homme.

MÉDAILLES.

MÉDAILLES.

INTRODUCTION.

Les *Médailles* sont des pièces de métal auxquelles l'autorité publique a empreint différens signes pour indiquer leur poids et leur valeur, afin qu'elles servissent à l'acquisition des choses nécessaires à la vie, et qu'elles facilitassent le commerce qui, sans ce moyen d'échange, serait trop difficile.

Les Grecs nommaient les monnaies νόμισμα, les Latins *nummus;* on a appelé la science des médailles, *Numismatique.*

La Numismatique se partage comme l'histoire; la Numismatique ancienne finit avec l'empire d'Occident; la Numismatique du moyen âge commence avec Charlemagne; la Numismatique moderne à la renaissance des lettres.

Utilité de la Numismatique.

L'étude des Médailles est la plus nécessaire à l'archéologue.

Elles indiquent le nom de provinces, de villes, de municipes, dont sans elles on ignorerait l'existence; elles servent à déterminer leur position; elles nous retracent les images de plusieurs lieux célèbres.

On y trouve, non-seulement des représentations réelles ou allégoriques des événemens, mais elles en fixent l'époque d'une manière certaine; par elles nous suivons dans une série non interrompue l'histoire de plusieurs rois, qui n'ont point eu d'historiens.

On peut connaître par elle différens procédés métallurgiques, les divers alliages, la méthode de dorer, d'argenter et de plaquer des anciens; les métaux dont ils faisaient usage, les mines d'où ils les tiraient; les poids et les mesures des Grecs et des Romains, et les divers changemens introduits dans la manière de compter.

Les noms et titres des différens magistrats,

des différens princes, et leurs portraits fidèles.

Nous y voyons les différentes divinités avec des attributs et des surnoms singuliers, les ustensiles et les cérémonies de leur culte, le costume des prêtres, enfin tout ce qui a rapport aux usages civils, religieux et militaires.

Les Médailles peuvent également servir à l'histoire de l'art, et je ne sais pourquoi sous ce rapport quelques antiquaires ont refusé de les comprendre dans l'Archéologie. On y trouve la représentation de plusieurs monumens célèbres; on y peut suivre, comme sur les pierres gravées et les statues, les différentes époques des différens styles, prendre une idée des progrès de l'art chez les peuples les plus civilisés, et de son état chez les peuples barbares.

Les Médailles sont d'un grand secours pour la philologie, et pour l'explication des auteurs classiques, grecs ou latins.

On y trouve tout ce qui est figuré sur les autres monumens, et, comme je l'ai dit dans l'Introduction à l'étude des monumens an-

tiques [1], c'est dans la Numismatique qu'est concentrée toute la connaissance de l'antiquité.

Histoire littéraire de la Numismatique.

On trouve dans l'antiquité des témoignages que quelques amateurs colligeaient des Médailles, mais seulement par curiosité ; les objets qui en forment les types étaient trop familiers alors pour devenir des sujets d'étude.

Pétrarque est le premier qui paraît s'en être occupé. Il en envoya une collection à Charles IV, avec une vie des hommes illustres. Il lui propose comme sujet d'imitation les grands princes représentés sur ces monnaies, dont il ne se serait détaché pour aucun autre que lui.

Alphonse, roi d'Aragon, Antoine, cardinal de Saint-Marc, les Médicis, Mathias Corvinus, roi de Hongrie, firent alors d'amples collections de Médailles.

Mais aucun auteur n'avait encore écrit sur les Médailles.

[1] Voy. ci-dessus, p. 13.

Angelus Politianus, dans ses *Miscellanea*, imprimés en 1490, cite plusieurs Médailles de la collection des Médicis.

Quelques années après, Jean Hutichius publia une vie des empereurs, accompagnée de leurs Médailles ; ce traité, imprimé en 1528, fut réimprimé en 1534 et en 1537 : cet ouvrage est le premier dans ce genre.

Duchoul orna ensuite son traité de la *Religion des Romains* de beaucoup de Médailles qui lui appartenaient.

Enea Vico, Antonio Agostino, Lepois et quelques autres écrivirent des traités sur les Médailles ; le goût de ce genre de curiosité se répandit partout ; leur étude devint à la mode.

Alors un grand nombre d'hommes d'un mérite distingué en firent l'objet chéri de leurs occupations journalières ; les uns entreprirent, pour en rapporter de nouvelles, des voyages périlleux et difficiles [1], d'autres en formèrent des collections, et beaucoup d'écrivains distingués employèrent leurs veilles à les classer et à en donner des explications.

[1] Introd. à l'étude des Monumens antiques, p. 70.

Cette étude est encore en honneur en Italie et dans différentes contrées du nord de l'Europe ; elle a été cultivée en France avec beaucoup de succès par Patin, Seguin, Vaillant, de Boze, Pellerin, Barthélemy, etc.; elle y est aujourd'hui très-négligée. Il n'y a que le rétablissement des bonnes études qui puisse la ranimer.

Bibliographie numismatique.

Je n'entrerai pas ici dans les détails des ouvrages nombreux qui traitent des Médailles, et qui composent la Bibliothèque numismatique; quelques auteurs ont pris le soin d'en rédiger le catalogue.

Labbe et Fabricius en avaient indiqué quelques-uns dans leurs bibliothèques archéologiques.

Banduri a composé une *Bibliothèque numismatique;* mais l'ouvrage le plus complet sur cette matière est celui de Hirsch avec le même titre. Il serait cependant susceptible de beaucoup d'additions.

On trouve encore l'indication de plusieurs traités sur les Médailles dans la bibliothèque

des beaux-arts de M. de Murr, le dictionnaire des beaux-arts de Sulzer, et le catalogue des auteurs cités par Oberlin, dans son *Orbis antiquus*.

M. Eckhell, dans le premier volume de sa *Doctrina nummorum veterum*, a donné le titre des principaux ouvrages sur la Numismatique, avec de courts jugemens.

Traités élémentaires.

On a sur les Médailles un assez grand nombre de traités élémentaires. Enea Vico donna le premier, en 1548, des discours sur les Médailles [1]; il fut bientôt imité par Antoine Augustin [2], et par Antoine Lepois [3].

Ces ouvrages avaient le défaut d'une méthode confuse et d'une forme pédantesque. Charles Patin, fils du célèbre Gui Patin, publia en 1695 son *Introduction à la science des Médailles*, ouvrage écrit avec simplicité et avec précision.

[1] *Discorsi sopra le Medaglie degli antichi*, 4°.

[2] *Dialogos sopra Medallas*, 4°.

[3] Discours sur les Médailles, 4°.

Le jésuite Jobert donna en 1692 *sa Science des Médailles*, ouvrage rempli d'erreurs, dans lequel il a adopté tous les rêves du père Hardouin.

Bimard de la Bastie en a donné une édition corrigée et rectifiée par lui.

Froelich a publié en 1758 une *Notice élémentaire sur les Médailles* [1], dans laquelle il y a quelques erreurs, mais beaucoup de choses utiles; l'ouvrage d'Hanthaler, intitulé *Exercices sur les Médailles* [2], et la *Science des Médailles* par Mangeart, doivent plutôt être regardés comme des traités d'antiquités appuyés sur les Médailles, que comme des élémens de Numismatique.

Un des traités les plus curieux est celui de Spanheim sur *l'excellence et l'usage des Médailles;* mais il faut dévorer deux énormes *in-folio*, dans lesquels il y a bien des choses étrangères à la Numismatique.

M. Monaldini a publié en 1772, à Rome, des *Institutions numismatiques* [3] qui sont bien

[1] *Notitia elementaris Numismatum.*

[2] *Exercitationes Numismaticæ.*

[3] *Instituzione antiquario Numismatica,* 8°

préférables à l'ouvrage du père Jobert. M. Jean Pinckerton a donné un *Essai sur les Medailles* [1], en un seul volume; il l'a augmenté et publié en deux; il est écrit avec agrément.

Le célèbre Eckhell a donné deux ouvrages élémentaires, l'un en un petit volume à l'usage de ses disciples [2]; l'autre, en huit volumes in-4°. est un chef-d'œuvre par l'ordre qu'il a mis dans les matières et par la justesse des observations.

On doit regretter que le savant Barthélemy n'ait pas continué sa *Palæographie numismatique*, dont il n'a donné qu'un essai; il eût fait faire de grands progrès à la science des Médailles.

Après ces ouvrages analytiques, j'en citerai deux alphabétiques extrêmement importans. L'un est le dictionnaire de Gussème [3], l'autre celui de Rasche [4]; ce dernier seul

[1] *An Essay on Medals*, 2 vol. 8°.

[2] *Kurgefaste aufangs gruende zur alten Numismatick*, 8°.

[3] *Diccionario numismatico.*

[4] *Lexicon rei Numismaticæ.*

sera un monument impérissable de ce que peut exécuter un homme instruit, patient et laborieux.

On trouve encore quelques notices sur les Médailles dans les traités généraux d'Archéologie d'Ernesti [1] et de Christ [2].

On en a plusieurs sur le projet d'un trésor général des Médailles. Morell l'avait entrepris, et il est malheureux qu'il ne se puisse exécuter. L'ouvrage le plus complet en ce genre est celui de Gessner [3].

Enfin M. Mionnet, premier employé au Cabinet des antiques près la Bibliothèque du Roi, a publié un ouvrage que l'on peut regarder comme le livre classique le plus étendu et le plus usuel que nous ayons sur la science numismatique [4]. Il offre une description complète de toutes les Médailles connues et souvent inédites, des peuples,

[1] *Archæologia litteraria.*

[2] *Erzelungen zur litteratur.*

[3] *Specimen rei nummariæ.*

[4] *Description de Médailles antiques grecques et romaines*, avec leur degré de rareté et leur estimation. Six vol. in-8° et quatre vol. de supplément, auxquels

des colonies et des rois. Les Médailles y sont rangées par ordre géographique, et chacune s'y trouve accompagnée de l'indication de son degré de rareté, de sa fabrique et de son estimation.

Noms des Médailles.

Les Médailles ont eu différens noms chez les anciens et chez les modernes.

Les Grecs les nommaient ἀργύριον, argent, parce que les monnaies d'argent étaient les plus anciennes ou les plus communes; χρῆμα parce qu'on peut avec elles *posséder* tous les autres biens; νόμισμα, parce que leur valeur était déterminée par la *loi*.

Les Latins les nommaient *pecunia*, parce que leurs premiers types ont été des *bestiaux*, symbole du commerce par échange; *nummus*, *nomisma*, du mot grec νόμισμα; et *moneta*, parce qu'on frappait les pièces de métal dans

il faut joindre un volume séparé, intitulé : *De la rareté et du prix des Médailles romaines.*

Pour la classification générale, l'auteur a suivi le système adopté par Pellerin et perfectionné par Eckhell.

le temple de *Junon l'avertisseuse*, JUNO MONETA. Ce nom fut ensuite commun aux pièces de métal et à l'atelier où on les fabriquait.

Le mot *Médaille* a été introduit par les Italiens, qui se sont les premiers occupés de la numismatique, et qui appelaient ces pièces *medaglie*, *medaglioni*, du mot grec μέταλλον. Outre ces noms, les monnaies en ont encore reçu d'autres :

De leurs types, tels que les *Tortues*, les *Bœufs*, les *Sagittaires*, les *Ratites*, les *Biges*, les *Quadriges*, etc ;

Du lieu où elles étaient frappées, tels que les *OEginiens*, les *Cizicéniens*, les *Phocéens*, etc.;

Du nom de celui qui les faisait frapper, tels que les *Crætiens*, les *Dariques*, les *Philippes* ;

De leur forme, comme les monnaies *sciées* ou en forme de coupe, *Scyphati*, etc.;

Soit enfin de leur valeur et de leur poids, comme le *Sicle* des Hébreux, la *Drachme*, le *Didrachme*, l'*Obole*, le *Diobole*, l'*Hemiobole* des Grecs, l'*As*, le *Sextans*, l'*Once*, le *Quinaire*, le *Denier* et *Sesterce* des Romains.

Origine de la monnaie.

Le commerce se faisait primitivement par échange ; on assigna ensuite une valeur aux métaux, et on donna de chacun un poids déterminé pour l'acquisition de chaque objet.

Les Grecs imprimèrent ensuite sur ces portions de métal un signe pour en assurer la valeur. L'utilité de cette invention la fit bientôt adopter partout, à l'exception des nations éloignées des côtes, qui perdirent plus tard l'usage du commerce par échange.

Quelques auteurs attribuent l'honneur de cette découverte à Janus ; d'autres à Démodocès de Cyme, épouse du roi Midas ; d'autres à Numa ; Phidon d'Argos est celui qui a réuni en sa faveur le plus de suffrages ; il a pour lui le marbre de Paros.

Tout ce qu'on peut dire de plus certain, c'est que le métal a commencé dans la première olympiade à recevoir la forme de monnaie.

On ne compte guère parmi les contrées numismatiques que celles où les Grecs et les Romains ont porté l'usage de la monnaie, et dont les peuples barbares se plaisaient à imi-

ter les mœurs. Les peuples plus éloignés vers le nord de l'Europe n'ont pas eu de monnaie, non plus que ceux de l'Asie qui s'étendaient le plus vers l'Orient, ni ceux de l'Afrique les plus éloignés de la Méditerranée.

Le droit de battre monnaie a dans tous les temps été l'apanage des souverains ; la première marque d'autorité d'un prince qui s'emparait de la puissance était ordinairement de faire battre monnaie à son coin ; aussi chez les Romains les empereurs n'ayant quelquefois pas eu le temps de faire rassembler tout ce qui était nécessaire pour la fabrication des monnaies, on mettait sous le marteau des pièces de leurs prédécesseurs.

Tant que les villes furent autonomes, qu'elles se gouvernèrent par leurs propres lois, elles eurent le droit de battre monnaie à leur marque et à leur nom ; mais celles soumises à des rois n'obtenaient cette permission qu'en joignant à leur nom celui du souverain, ou du moins son image.

La république romaine laissait quelquefois au pays qu'elle avait soumis le droit de battre monnaie.

Les empereurs ne l'ôtaient pas à toutes ;

mais le droit de frapper des monnaies d'argent ne fut laissé qu'à des villes considérables. Les colonies romaines ne pouvaient frapper des monnaies sans une permission particulière de l'empereur : aussi y lit-on sa permission ou celle du proconsul.

Mais enfin les empereurs ôtèrent successivement aux villes le droit de monnayage ; l'Espagne le perdit sous Caligula ; la Gaule, l'Italie et les îles le conservèrent plus long-temps.

Les empires renversés par les Romains cessèrent de battre monnaie ; les rois du Bosphore, les Parthes, les Perses en conservèrent long-temps l'usage.

Le monnayage qui avait pris naissance sous les consuls, et qui avait continué sous les empereurs, fut ensuite partagé comme l'empire ; il cessa en Occident sous l'empereur Romulus, et les monnaies gothiques succédèrent aux monnaies romaines, mais les empereurs d'Orient frappèrent des monnaies jusqu'à la prise de Constantinople.

Les princes seuls avaient le droit de faire représenter leur image sur les médailles. A

Rome, aucun magistrat ne pouvait y placer la sienne ; César, dictateur, obtint cet honneur par un sénatus-consulte. Les triumvirs ne suivirent pas son exemple ; Sextus Pompée et Brutus l'adoptèrent ; les empereurs ont ensuite placé sur les médailles leurs images et celles des membres de leurs familles. Cet honneur fut cependant longtemps refusé aux femmes de leur vivant ; on représentait la justice, la piété, etc., sous les traits de l'impératrice, manière d'éluder la loi qui atteste son existence. Mais les médailles d'Antonina, épouse de l'ancien Drusus, et d'Agrippine l'ancienne, frappées sous Caligula, prouvent que cet honneur n'était plus refusé aux impératrices.

Titus mit sa fille Julie sur les monnaies. Domitien y plaça son épouse Domitia, Trajan son épouse Plotine, sa sœur Marciana et sa nièce Matidie, exemple qu'imitèrent les princes ses successeurs.

Cela n'est relatif qu'aux médailles frappées à Rome ; plusieurs médailles, frappées dans les provinces, offrent Livie et Julie encore vivantes, ainsi que d'autres impératrices ; c'est ainsi que quelques médailles,

mais toutes des provinces, nous offrent l'image d'Antinoüs.

Les villes étaient convenues d'admettre respectivement leurs monnaies. Les pièces étrangères étaient reçues dans les marchés et même pour le paiement des troupes. Les Athéniens n'ayant pas de monnaies d'or se servirent de dariques. Il paraît que la monnaie d'argent d'Athènes était commune à toute la Grèce, les dariques y furent aussi d'un usage général.

Avant que les monnaies d'or eussent été introduites à Rome, les philippes s'y prenaient au poids; du temps de Verrès les monnaies romaines et siciliennes étaient également en usage dans la Sicile. Auguste commença à faire cesser l'usage des monnaies provinciales; ce fut Mécène qui établit l'uniformité des poids et des mesures pour les Romains.

La monnaie impériale s'étendit, à cause de sa pureté, bien loin au-delà des limites de l'empire. On a trouvé à Nécor, dans le voisinage du Gange, des monnaies du second siècle et des médailles d'Adrien et de Faustine.

Les lettres S. C. sur les médailles ro-

maines signifient qu'elles ont été frappées par un décret du sénat, *senatus consulto*; cette marque ne paraît plus après Gallien, presque tout se faisant alors par la seule autorité du prince.

Fabrication des médailles.

Pour fabriquer les médailles, on coule le métal par lames que l'on coupe pour former les *flaons;* on les met ensuite entre les deux *carrés* d'acier qui doivent y donner l'empreinte par l'action du balancier.

Les médailles antiques ont été coulées ou frappées; elles ont quelquefois subi les deux opérations.

C'est de la fusion que le titre de *flatuarius* a été donné au monétaire, et les médailles les plus anciennes en portent des marques; les médailles très-épaisses, celles de potin ont été fondues, la fusion se reconnait aux inégalités de la surface.

A l'usage de fondre les médailles succéda celui de les frapper, mais le premier procédé ne fut pas pour cela abandonné; on commençait quelquefois à former le relief par

la fusion, et voilà pourquoi des médailles frappées offrent encore les vestiges de la fusion.

Les flaons étaient fondus dans des moules réunis ; la *barbe* était ensuite coupée, et cette barbe ou excédant de matière qui subsiste encore à quelques médailles est une preuve de l'emploi de ce procédé.

Plusieurs médailles ont été seulement frappées, et les expressions *ferire*, *cudere*, *percutere*, *signare*, indiquent l'usage du marteau.

Cet usage est encore attesté par la pureté du type et des lettres, par les médailles *incuses*, c'est-à-dire qui n'ont de relief que d'un côté, par la légende et le type répétés, ce qui ne peut être l'effet que des coups redoublés du marteau, par la suppression de quelque partie du type et de l'inscription ; enfin les médailles fourrées, c'est-à-dire doublées d'argent, ne peuvent être l'ouvrage que du marteau, et les fentes, les cavités, les déchirures en sont l'effet.

Dans l'origine on mettait la pièce sur un carré, qui avait une figure saillante pour la fixer sous le marteau ; cette figure saillante a

produit au revers un creux au lieu d'un relief; ce creux se nomme *aire*.

Les Romains ont personnifié la monnaie sous la figure d'une femme debout, tenant d'une main une corne d'abondance et de l'autre une balance.

Les instrumens du monétaire sont figurés sur un denier de la famille *Carisia;* ces instrumens sont l'*enclume*, le *forceps* et le *marteau*.

La direction des monnaies était primitivement attribuée aux questeurs. Vers l'an de Rome 465, on établit les triumvirs monétaires *Auro*, *Argento*, *Aeri*, *Flando*, *Feriundo*, pour couler et frapper l'or, l'argent et le bronze.

Le nom des instrumens ne nous a pas été conservé; mais on trouve dans les auteurs que, parmi les ouvriers, le directeur se nommait *Optio;* l'essayeur, *Exactor;* celui qui coulait la matière, *Flator*; celui qui gravait le type, *Signator*; celui qui plaçait la pièce sous le marteau, *Suppostor*; et enfin, celui qui frappait la pièce, *Malleator*.

Les moules d'argile qui ont été décrits par

Menestrier, Mahudel et Orbelin, paraissent avoir servi aux faux-monnayeurs.

Les statues, les vases, les tableaux, les pierres gravées portent souvent le nom de l'artiste qui en est l'auteur. On ne connaît celui que d'un seul fabricateur de médailles, de *Neuante*, qui a inscrit le sien sur les monnaies de Cydonie en Crète. Peut-être plusieurs monogrammes contiennent-ils le nom du graveur, mais comment le démêler ?

Une inscription rapportée par Marini nous fait connaître un nommé *Novellus*, qui a le titre d'*Adjutor præpositus Scalptorum sacræ monetæ*.

On appelle *vernis*, et en latin *patina*, cette couleur verte, violette, bleue ou roussâtre que les médailles ont acquise dans la terre par l'action des sels. Ce vernis augmente le prix des médailles, et les faussaires le leur font acquérir artificiellement.

Métaux.

Les anciens auteurs font mention de monnaies de cuir ; Suidas parle de petites coquilles qui servaient de monnaies, mais ces

pièces de cuir, de carte, de papier, ne pouvaient être en usage que dans des circonstances urgentes et de nécessité.

Les métaux ont été spécialement appliqués à l'usage des monnaies.

Les Lacédémoniens et les Romains ont eu des monnaies de fer; aucune ne nous est parvenue.

Denis de Syracuse a frappé des monnaies d'étain; aucun cabinet n'en conserve.

On en a plusieurs de plomb; Ficoroni a donné une description des plombs antiques.

L'or, l'argent et le cuivre sont, à cause de leur dureté et de leur facilité à se laisser traiter, les métaux dont on fait le plus d'usage.

L'or des monnaies grecques, romaines et persanes est aussi pur que l'art peut l'obtenir.

S'il était mêlé d'un cinquième d'argent, il recevait le nom d'*electrum*.

Les premiers monétaires employaient l'or comme ils le trouvaient, sans le purifier et sans l'allier.

La quantité plus ou moins grande des pièces d'or sert à faire juger de la richesse des nations dans les différentes époques de leur histoire.

Les Grecs ont fait principalement usage de monnaies d'argent. Plus les pièces sont anciennes, et plus le métal est pur; ils ont employé l'argent avant le bronze.

L'argent fut monnayé à Rome en 485 par un décret du sénat; ce fut Livius Drusus qui, sous son tribunat, le fit allier d'un huitième de cuivre; les monnaies d'argent furent ensuite altérées à Rome, pendant que la monnaie d'or ne subit aucune altération.

L'alliage du cuivre, de l'étain et du plomb se nomme *potin;* si on y mêle un cinquième d'argent, il prend le nom de *billon.*

Les monnaies de cuivre se nomment en latin *œnei*, et en français *bronzes*, sans avoir égard à la nature et à la quantité de l'alliage. Les médailles de bronze sont les plus nombreuses.

Module.

Les *médaillons* appelés ainsi du mot italien *medaglioni*, sont les médailles du plus grand *module ;* on place parmi elles toutes celles qui excèdent la forme du grand bronze. Les Italiens appellent *medaglioncini* les médailles qui ne surpassent les autres qu'en poids et

non en volume : quelques médaillons ont plus de deux pouces de diamètre.

Le module des monnaies d'or est ordinairement petit à cause de la rareté du métal ; leur poids commun est de deux drachmes. Quelques pièces des rois pèsent quatre drachmes. Il y a des pièces de Lysimaque, roi de Thrace, qui pèsent jusqu'à dix de nos louis. Les monnaies romaines d'or, qui excèdent le poids des quinaires, sont très-rares ; le Cabinet royal en possède deux de Commode. M. de Bose a décrit un médaillon d'or de Posthume, tiré aussi du Cabinet royal, qui pèse cinq onces et deux drachmes

On trouve peu de Médailles grecques d'argent d'un grand poids et d'un grand volume. Celles de Syracuse, qui pèsent huit grains, sont les plus remarquables ; il y en a quelques-unes d'une extrême petitesse.

Les plus grandes monnaies d'argent ont été long-temps à Rome le *quinaire* et le *sesterce ;* depuis Trébonien jusqu'à Carus, on a des Médailles de plus grand module, qui ont été frappées à Rome. Les successeurs de Constantin ont frappé des Médailles d'argent d'un très-grand volume, mais d'un métal

très-mince; la monnaie d'argent reprit ensuite sa première forme.

Le bronze se partage en grand, moyen et petit, qui s'indiquent par les chiffres 1, 2, 3; ils sont aisés à connaître, même des commençans; mais il y a toujours des nuances d'opinions sur leurs limites. Pour éviter toute erreur, on trace à la tête des ouvrages les grandeurs indiquées, par des cercles concentriques numérotés.

On trouve des pièces remarquables par leur poids et leur volume; ce sont ces as appelés *æs grave*.

On vit sous Néron beaucoup de pièces qui excédaient le premier module. Leur nombre augmenta sous Hadrien, et devint considérable sous Dèce; c'était cependant encore des monnaies, ainsi que le prouvent les lettres S. C.

Alors commencent les pièces qu'on peut appeler Médaillons; leur nombre s'accrut considérablement sous le dernier Julien. Les Médaillons sur lesquels on lit Rom et Aug, ont été frappés à Lyon.

Le petit bronze a été introduit à l'époque de la diminution de l'*as*, ainsi l'as a été ré-

duit à la première forme, le *demi-as* à la seconde, l'*once* à la troisième. On ne trouve pas de petit bronze frappé à Rome, sous Auguste et sous Tibère, à l'exception des Médailles des Triumvirs monétaires et des spinthriènes que l'on peut plutôt regarder comme des tessères. On a frappé du petit bronze sous Caligula, mais il n'est ni très-nombreux, ni très-varié. On le trouve plus fréquent et avec des types plus variés sous Domitien, Trajan, Hadrien, Antonin, et après un long intervalle sous Dèce. Les monnaies de Gallien sont presque toutes de ce module; il devient ensuite si incertain qu'on ne sait comment le caractériser.

Les villes grecques ont plus fréquemment employé les deux derniers modules pour le bronze que le premier.

Plusieurs belles Médailles d'argent, des rois et des villes, sont du premier module.

Valeur de la monnaie.

Quelques savans ont avancé que les Médailles qui nous sont parvenues des anciens n'étaient pas des monnaies. L'opinion la plus

vraisemblable est que parmi ces pièces, les unes sont des monnaies, les autres n'en sont pas.

Le caractère des monnaies est leur conformité de poids, de forme, de type, pendant une longue suite de temps, leur nombre, et enfin, l'inscription offrant le nom d'une monnaie.

Les pièces auxquelles ces caractères manquent sont les seules qui ne doivent pas être regardées comme monnaie. De ce nombre sont les pièces d'or d'un très-grand module, celles dont la fabrication a plus coûté qu'elles n'avaient de valeur réelle. Celles-ci étaient probablement destinées à être distribuées au peuple dans des circonstances importantes. On n'y a pas mis l'S. C. afin qu'elles ne fussent pas confondues avec les monnaies. Les Médaillons grecs sont du même genre, et le mot ἀνέθηκεν prouve qu'ils ont été consacrés à des usages religieux.

Il n'est pas étonnant que les modernes ne soient pas d'accord sur la valeur des monnaies, puisque les anciens eux-mêmes ne s'accordent pas, ce qui vient de la différence des poids dans chaque ville, et de notre ignorance

du rapport de l'or et de l'argent au bronze dans les différentes époques.

Monnaies grecques.

Chez les Grecs le plus fort poids était le *talent.* On distinguait entre eux les talens *attique*, *alexandrin*, *égyptien*, *corinthien*, *æginéen.* Ils différaient par le poids, mais tous contenaient 6,000 drachmes, et le poids de chacune était analogue au poids total du talent.

Le mot talent, seul et sans épithète, désigne le talent attique; il contient 60 mines, la mine 100 drachmes, ainsi le talent 6,000 drachmes. Le mot talent ne désigne donc pas une monnaie, mais une somme de monnaie.

La *drachme* était la centième partie de la mine, c'était d'abord une monnaie d'argent. On a donné ensuite ce nom à des monnaies de bronze d'un poids égal.

De la drachme s'est formé le *didrachme*, dont le nom se trouve sur une monnaie de Néron; on ne trouve nulle part aucune mention du tridrachme.

Comme les *tétradrachmes* sont les pièces

les plus communes dans les cabinets, c'est du tétradrachme que l'on déduit le poids de la drachme attique. Mais Barthélemy Combes et Romé de Lille, qui ont pesé et essayé des tétradrachmes, ont obtenu des résultats différens. Les uns donnent aux tétradrachmes 328 grains, d'autres 332, d'autres 336, d'autres 340.

Les tétradrachmes les moins anciens ont eu cours pendant quatre ou cinq siècles, ce sont ceux qui offrent la tête de Minerve, avec un casque très-orné, et probablement postérieur à la statue de Phidias. Ces tétradrachmes pèsent moins que les premiers ; ils sont en petit nombre, et vont à 320 grains, les plus communs vont de 306 à 315 ; il s'en trouve d'un poids inférieur parce qu'on en avait altéré la matière.

Pollux parle de *pentadrachmes*, et il y a des pièces qui approchent de ce poids ; il parle aussi du *pentechontadrachme*, mais il ne paraît pas qu'une pareille monnaie ait existé.

L'*obole* était la sixième partie de la drachme attique, elle devait être d'argent à Athènes ; ailleurs c'était une monnaie de bronze.

Le *chalcus*, huitième partie de l'obole, était une monnaie de cuivre, ainsi que son nom l'indique. Le *lepton* était la septième partie du chalcus.

L'*assarion* était dérivé de l'as romain; il paraît que cette monnaie était de cuivre.

Quant à l'évaluation des monnaies grecques, on peut consulter la table que le savant Barthélemy a dressée dans son Voyage d'Anacharsis, qui est entre les mains de tout le monde. En supposant la drachme de 79 grains de poids et de 11 deniers 12 grains de fin, ce qui n'est relatif qu'à la seconde espèce de tétradrachmes, il en résulte que la drachme valait 18 sols, l'obole 3 sols, la mine 90 livres et le talent 5,400 livres de notre monnaie.

Monnaies romaines.

Ce fut sous le règne de Servius Tullius que l'on commença à frapper des monnaies à Rome; ces pièces d'airain servaient à la fois de monnaie et de poids.

Le poids pesait une livre, *libra;* il se marquait par une ligne perpendiculaire I; la livre se divisait en 12 onces, *unciæ*, la moitié

de ce poids se nommait *semis ;* il se marquait par une S, l'once étant indiquée par un O.

On introduisit ensuite l'as qui était à la fois un poids et une monnaie ; il portait d'un côté le *Janus bifrons,* et de l'autre le vaisseau sur lequel Janus aborda dans le Latium.

L'as monnaie devint ensuite différent de l'as poids.

Ce ne fut qu'après la première guerre punique qu'on commença à battre des monnaies d'argent. Ces monnaies se nomment *denarius*, *quinarius*, *sestercius*.

Le denier, *denarius*, se nommait ainsi parce qu'il valait dix as, ou dix livres d'airain; sa marque était un X ou XVI.

Le *quinarius* en valait cinq ; sa marque était un V ou un Q.

Le sesterce en valait deux et demi ; sa marque était II S. ou un H S.

Ces pièces avaient d'abord le même type ; la tête de Pallas avec le casque ailé, et sur le revers les dioscures ; ces types ont varié ensuite, ainsi qu'on peut le voir par les monnaies de famille. Les quinaires portaient souvent pour type la victoire, d'où ils étaient appelés *victoriati.*

Les Romains calculaient toutes les sommes en *sesterces ;* mais les expressions des anciens auteurs offrent souvent de grandes difficultés. On peut établir trois règles pour leur parfaite intelligence.

Si le mot sesterce est masculin comme *trecenti sestercii*, on sous-entend le mot *nummi*, et il faut entendre autant de sesterces que le nombre en exprime ; ainsi on entend ici trois cents sesterces. Quand le mot sesterce est au neutre, comme *trecenta sestercia*, il faut multiplier le nombre par mille, ainsi *trecenta sestercia* font 300,000 sesterces. Si avec le nom sesterce au neutre et au singulier le nom de nombre se termine en *ies*, comme *decies sestercium*, il faut entendre un million.

Quand on trouve dans les auteurs IIS *trecenti*, IIS *trecenta*, IIS *decies* en toutes lettres, il ne saurait y avoir de difficultés ; mais quand le nombre n'est exprimé que par des caractères alphabétiques, comme IIS, CCC., il n'est pas toujours aisé de décider s'il faut lire *sestercii trecenti*, *sestercia trecenta*, *sestercium trecenties.* Cette amphibologie fut le prétexte du vol que fit Tibère, par la manière dont il expliqua le testament de Livie.

Des types.

On remarque sur les Médailles la face et le revers. La face offre ordinairement la figure d'une divinité ou celle d'un prince. Le revers présente différens objets analogues au culte ou à l'histoire de la ville où la monnaie a été frappée.

L'impression d'une image quelconque sur les médailles se nomme *type;* toutes les médailles en ont, tandis qu'il y en a qui ne présentent pas d'inscription.

Il y a des Médailles, et particulièrement celles *incuses*, qui n'ont de type que d'un côté; quelquefois le type incus est différent du type en relief; l'aire des Médailles offre aussi quelquefois un type particulier.

Les Médailles très-anciennes n'offrent pas de tête, on y voit plutôt des figures entières ou des êtres inanimés; on y plaça ensuite la figure d'un dieu, d'un héros et celle d'un roi.

Une Médaille offre quelquefois plusieurs têtes; elles sont *affrontées* ou *opposées*, selon qu'elles se regardent ou qu'elles ne se regardent pas; elles sont *conjuguées* quand il y en

a plusieurs du même côté. Ces termes sont également applicables aux bas-reliefs et aux pierres gravées.

Les Médailles impériales n'offrent que la tête du prince ; il est très-rare de l'y voir en pied ; on remarque cependant Tibère à cheval sur les Médailles de César-Augusta.

Le revers des Médailles autonomes est ordinairement combiné avec la face ; elles offrent les attributs de la divinité qui y est représentée ; ainsi le foudre est au revers de Jupiter, la lyre, le trépied au revers d'Apollon, etc. Le même rapport s'observe souvent sur les Médailles romaines ; mais ce sont ordinairement des allégories relatives à l'histoire du prince ou de sa maison.

Plusieurs villes, des provinces, des royaumes avaient des types convenus, qui les font constamment reconnaître : ainsi la *chouette* indique ATHÈNES ; le *labyrinthe* CNOSSE ; le *sylphium* CYRÈNE ; le *chameau* l'ARABIE ; la *tête d'éléphant* l'AFRIQUE.

Outre ces signes caractéristiques des villes, on en observe encore d'autres, tels que les signes monétaires et les contre-marques.

Les *signes monétaires* sont ces petites em-

preintes jointes au type principal, et qui sont trop multipliées pour avoir été ordonnées par les magistrats; ces types, qu'on trouve à l'infini, doivent être la marque du monétaire ou de son atelier; ils ajoutent à la grâce de la monnaie sans la surcharger, et l'adresse extrême avec laquelle ils sont faits, prouve le point de perfection auquel on avait porté le monnayage.

On ne trouve pas ces empreintes sur les monnaies impériales ni sur celles des colonies.

La contre-marque est un signe incus imprimé après-coup avec un poinçon particulier, le plus souvent sans choix du lieu, sans précaution, et de manière à altérer le type principal.

Les *contre-marques* se trouvent sur le bronze comme sur l'argent.

Les contre-marques des monnaies grecques sont ordinairement des figures accompagnées d'inscriptions; celles des monnaies romaines ne contiennent que des inscriptions et des monogrammes.

Ce fut sous Auguste que la méthode de contre-marquer s'introduisit à Rome; elle se

continua sous Trajan; elle reparut dans le Bas-Empire sous Justin; Eckhell cite une médaille d'Anasthase, chargée de contre-marques.

On n'est nullement d'accord sur l'objet des contre-marques; Jobert pense que ce signe indique une augmentation dans la valeur de la monnaie; Mahudel et Havercamp ont adopté cette opinion; de Bose pense qu'au moyen de ces marques les pièces de monnaie devenaient des billets d'entrée que l'on donnait aux ouvriers, comme on leur donne aujourd'hui des cartes pour les reconnaître. Pellerin croit que l'on contre-marquait les pièces étrangères qu'on voulait mettre dans le commerce; ce qu'il y a de certain, c'est que le but des contre-marques reste toujours inconnu.

Inscriptions.

Les premiers monétaires ne mettaient point d'*inscriptions* sur les médailles; ce qui en rend la détermination difficile: c'est alors que les villes se sont caractérisées par des signes particuliers.

Il y a beaucoup de villes dont on ne trouve

point de Médailles sans inscriptions ; les peuples les plus anciens ont employé les inscriptions les plus courtes ; leurs Médailles n'offrent le plus souvent que les lettres initiales de leur nom.

Eckhell remarque avec beaucoup de sagacité que la brièveté des inscriptions est le caractère d'un âge simple et d'un empire florissant ; la loquacité, suite de la flatterie, de la vanité et de l'ambition, est au contraire le signe d'un état qui penche vers sa chute ; les médailles en offrent la preuve.

Les inscriptions sont placées sur la face ou sur le revers ; elles sont en lignes droites plus ou moins multipliées, souvent autour de la Médaille, quelquefois elles y forment un carré qui encadre le type. L'inscription du revers est souvent la continuation de celle de la face ; le nom de la ville ou du prince est même quelquefois ainsi partagé.

On appelle *inscription* la ligne placée dans le champ ; *légende*, celle qui est circulaire ; *épigraphe*, celle qui est sur le type.

La direction de la description varie ; elle est ordinairement de gauche à droite ; mais sur les anciennes Médailles elle est souvent *rétro-*

grade de droite à gauche. On appelle *boustrophedon*, celle qui va alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, comme les sillons tracés par des bœufs. Ces inscriptions *rétrogrades* et *boustrophedones* sont le signe d'une très-haute antiquité ; mais il faut observer si elles ne sont pas ainsi par la faute du monnayeur, comme on en voit quelques exemples.

Outre la différence dans la direction de l'écriture, les inscriptions nous en offrent encore une grande dans les langues.

Les principales sont : le *phénicien*, l'*hébreu*, le *grec*, l'*étrusque*, le *latin* et l'*espagnol*.

Le *phénicien* a été employé sur les médailles de la Phénicie jusque sous les successeurs d'Alexandre ; comme les Phéniciens faisaient un commerce très-étendu, ils portèrent leur langue dans plusieurs villes de la Méditerranée ; c'est ainsi que Gades, à présent Cadix, offre des Médailles phéniciennes.

La langue *punique*, que l'on parlait à Carthage, était fille de la langue phénicienne ; on la retrouve sur quelques médailles d'or et d'argent de la Sicile.

Barthélemy Swinton et Bayer ont déployé toutes les ressources de leur érudition pour l'explication de ces médailles ; mais leur succès n'a pas été complet.

La *langue hébraïque* se trouve sur les cycles et sur les monumens des Hébreux, mais ces inscriptions sont en caractères samaritains ; ainsi les médailles dont les inscriptions sont écrites avec les mêmes caractères que ceux de nos éditions de la Bible, doivent être pour cette raison regardées comme modernes. Bayer et M. Tychsen ont donné d'excellens traités sur les médailles hébréo-samaritaines.

L'*ancien espagnol* qui s'observe sur les médailles d'Espagne est toujours indéchiffrable, malgré les efforts de Velasquez et d'autres érudits.

L'*étrusque* se remarque sur les Médailles de la Lucanie, de la Campanie et de l'Étrurie.

La *langue grecque* se voit sur un grand nombre de médailles. Les Grecs ont porté leur langue dans leurs nombreuses colonies, ainsi que leur religion et leurs mœurs ; les villes mêmes, placées sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ont mis des inscriptions grecques sur leurs Médailles.

Les dialectes varient ; on remarque souvent dans les Médailles des colonies le dialecte des peuples à qui on doit leur fondation, et la connaissance des dialectes est nécessaire pour déterminer les villes homonymes.

L'écriture grecque a éprouvé beaucoup de changemens depuis l'introduction de l'alphabet phénicien dans la Grèce par Cadmus jusqu'au règne d'Alexandre. On retrouve la forme des plus anciennes lettres sur les médailles ; il est impossible d'indiquer ces variations de forme dans ces courts élémens. On trouvera une table et une savante explication des différens caractères dans les ouvrages de Froelich, d'Eckhell et de Mionnet ; l'art de déchiffrer ces anciens caractères s'appelle *palæographie ;* je ferai remarquer ces différences dans mes explications.

Les Romains firent aussi adopter leur langue par les peuples qu'ils avaient soumis ; plusieurs villes grecques ont frappé des médailles avec des inscriptions latines ; ainsi on adopta presque partout la langue des vainqueurs.

Le latin n'a point varié dans les formes sur les Médailles ; les caractères sont plus ou

moins bien tracés, mais ils sont toujours les mêmes.

Les inscriptions sont le plus souvent en une seule langue ; cependant la flatterie et la servitude ont introduit l'usage des deux langues sur les monnaies antiques ; on appelle *bilingues* les Médailles qui offrent cette union ; ce mélange de lettres occasione quelquefois des méprises.

Les anciens ont fait un grand usage des abréviations et des lettres initiales ; ceux qui veulent étudier les Médailles doivent savoir lire les abréviations, et remplir ces initiales dans les descriptions ; les lettres de la Médaille sont marquées par des capitales ; celles qui indiquent les noms entiers, remplis par l'auteur de la description, sont marquées par des italiques, comme *Senatus Consulto* ; Πατηρ Πατριδος, *Pater Patriæ*, etc.

Monaldini et Pinckerton ont donné des tables étendues d'abréviations et d'initiales.

Il ne faut pas confondre les *lettres solitaires* avec les initiales ; ces lettres sont des marques numériques ou de convention.

On appelle *monogramme* une figure qui réunit plusieurs lettres, de manière qu'elles

paraissent n'en faire qu'une ; l'usage de ces signes est principalement fréquent sur les monnaies grecques ; quant aux Médailles romaines, on n'en trouve guère que sur celles des familles. Montfaucon, Schlæger, Froelich, Combe, le prince Torremuzza, Pellerin et Rasche en ont donné d'amples catalogues ; mais, à l'exception d'un petit nombre, on n'en a point trouvé l'explication ; ces signes avaient peut-être pour but d'embarrasser les faux monnayeurs, comme les linéamens de nos papiers-monnaies ont pour objet d'empêcher les contrefaçons.

Quelques Médailles n'ont d'autre inscription que leur type, qui s'exprime pour ainsi dire de lui-même, par une sorte de jeu de mot représentatif. Les Médailles de cette espèce s'appellent *Médailles parlantes*, comme on appelle *armoiries parlantes*, celles dont les pieces sont relatives au nom de la personne à qui l'écusson appartient. Ainsi, Cardia, ville de Thrace, est indiquée par un *cœur*[1] ; Side, en Pamphilie, par une *gre-*

[1] Καρδια, cœur.

nade[1]; l'île de RHODE, par une *rose*[2]; CLIDE, par une *clef*[3]; SELINONTE, par le *selinum*[4]; ANGONE[5], par un *coude*.

Quelques familles romaines ont aussi frappé des médailles parlantes, et ce sont celles-ci qui se peuvent plus justement comparer aux armoiries parlantes. *Publius* MALLEOLUS mit sur ses Médailles un *marteau*[6]; *Valerius* ASCICULUS, un *maillet*[7]; *Aquileus* FLORUS, une *fleur*[8]; *Furius* PURPUREO, le *buccin*, qui produit la pourpre[9]; *Furius* CRASSIPES, un pied d'une grosseur extraordinaire[10]; *Pomponius* MUSA, les *neuf Muses*; *Lucretius* TRIO, les *sept étoiles du Nord*[11].

[1] Σίδη, grenade.
[2] Ῥόδον, rose.
[3] Κλεὶς, κλειδὸς, clef.
[4] Σέλινον, *selinum*.
[5] Αγκὼν, coude.
[6] *Malleus*, marteau.
[7] *Asciculus*, maillet.
[8] *Flos*, fleur.
[9] *Purpura*, pourpre.
[10] *Pes Crassus*.
[11] *Septem-triones*.

Histoire de l'art Numismatique.

J'ai déjà fait voir que relativement au style du dessin et aux objets de l'art qui y sont représentés, les Médailles méritent d'être comptées au nombre des monumens de l'art.

L'art monétaire lui-même, son histoire et ses époques peuvent être déterminés à l'aide des Médailles. Eckheil a très-savamment indiqué ces époques, d'après la considération du métal, de l'inscription, de la forme des lettres, du style du dessin et des figures. Il partage la Numismatique en cinq époques.

La *première* commence avec l'art, et se termine au règne d'Alexandre, roi de Macédoine; on ne faisait point alors usage du bronze, les inscriptions étaient fort simples, souvent *boustrophedones*, ou rétrogrades; la forme des lettres est celle des plus anciennes figurées dans la paléographie; les Médailles sont rondes, épaisses, même globuleuses; beaucoup ont une aire, le bord est quelquefois semblable au grainetis des pierres dites étrusques; le dessin est grossier, les figures sont monstrueuses.

La *seconde époque* commence à Alexandre I[er] et finit au commencement du règne de Philippe II. Ce fut dans ce temps que parut Phidias, et que tous les arts commencèrent à être cultivés dans la Grèce ; les figures des Médailles ont moins de roideur, l'or et l'argent sont les métaux dominans. L'inscription est à peu près comme dans la première époque ; le métal s'étend, et un type souvent carré succède à l'aire ; le dessin est exact, et les proportions sont justes.

La *troisième époque* commence à Philippe II, et se termine au temps voisin de la destruction de la république romaine. Cette époque, qu'on peut regarder comme l'âge d'or de l'art monétaire, embrasse trois siècles.

L'usage du bronze commence à s'introduire ; les inscriptions deviennent plus longues ; la forme des lettres grecques est celle qui subsiste aujourd'hui ; le métal reçoit des proportions justes, le style du dessin est pur et correct ; on trouve à cette époque des monnaies, qui, pour l'art, ne le cèdent point aux belles pierres gravées de Solon et de Dioscorides ; cet art s'est même perfectionné

dans les pays où les autres arts n'ont jamais été portés très-loin.

La *quatrième époque* comprend depuis la décadence de la république jusqu'au temps d'Hadrien ; l'usage de l'argent devient rare, les titres ambitieux des inscriptions ne sont pas communs ; la forme des lettres est la même, excepté que l'on trouve souvent Σ pour C ; l'épaisseur des Médailles diminue, le style du dessin s'altère.

La *cinquième époque* commence aux Antonins, et se termine à Gallien ; presque toutes les Médailles sont de bronze ; les inscriptions sont étendues et prolixes ; la forme des lettres est altérée ; le volume des Médailles s'étend aux dépens de l'épaisseur. L'usage plus fréquent des Médaillons s'introduit, le style du dessin déchoit totalement, et tombe dans la barbarie.

Les règles d'après lesquelles M. Eckhell a établi ces cinq époques ne sont pas invariables et sans exceptions ; mais elles peuvent diriger dans l'étude des Médailles relativement à l'art.

Médailles fausses.

Les Médailles fausses sont dues à la fraude des faussaires anciens, ou des faussaires modernes.

Quoique le faux monnayage fût puni des peines les plus sévères chez les anciens, cela n'empêchait pas quelques hommes cupides de s'y livrer; c'est à leur fraude que l'on doit les Médailles *dorées*, *argentées*, *saussées* et *fourrées*, c'est-à-dire, doublées d'une feuille d'or ou d'argent, tandis que leur intérieur est de cuivre ou de plomb.

Les modernes ont contrefait les Médailles, non pour les faire passer pour des monnaies, mais pour les vendre aux curieux.

Jean-Joseph Cauvin, de Padoue; Michel Dervieu, de Florence; Cogornier et Carteron se sont fait un nom dans ce genre de supercherie; ils ont fait des Médailles copiées sur l'antique, ou selon la méthode antique, en composant les revers d'après une profonde connaissance de l'histoire. Le Cabinet royal possède une belle suite de coins des Padouans.

Cette fraude est fort ancienne, puisque Duchoul, Lepois et d'autres des premiers auteurs qui ont écrit sur la Numismatique, citent et figurent comme vraies des Médailles reconnues aujourd'hui pour fausses.

M. de Beauvais a fait une excellente dissertation sur la manière de distinguer les Médailles fausses des véritables; je ne ferai qu'exposer ses principes.

Les Médailles de grand bronze des Padouans sont ordinairement d'un flan moins épais que celui des Médailles antiques; elles ne sont ni usées, ni rognées; les bords sont limés et fort arrondis.

Les lettres en paraissent modernes; le vernis noir, gras et luisant, est faux, et s'enlève aisément.

Quelques Médailles ont été moulées sur celles que je viens de décrire, qu'on appelle de coin moderne; on leur donne l'épaisseur convenable; on bouche les cavités avec du mastic; on recouvre le tout avec un vernis; mais ces Médailles sont toujours plus légères que celles frappées, dont la matière a été condensée; celles en or et en argent sont plus aisées à distinguer que celles en bronze.

Les Médailles moulées sur l'antique sont moins aisées à reconnaître, surtout quand elles sont faites avec de l'argent des Médailles antiques du même temps pour conserver l'uniformité du titre; mais les lettres sont irrégulières, plus pâtées; on y voit toujours des cavités, causées par le sable, défaut qui ne peut se cacher que sur le bronze, avec le mastic.

Quelques Médailles sont refaites; c'est surtout en Italie qu'on a ce genre d'industrie ; ainsi avec le burin on fait un Pertinax d'un Marc-Aurèle; quelquefois la tête est franche, et le revers seul falsifié; ce revers est quelquefois gravé, quelquefois il est martelé, quelquefois on scie des Médailles communes, et en échangeant la face et le revers, et les recollant artistement, on en fait deux Médailles nouvelles : ces Médailles se nomment *encastées*.

Du reste les faussaires savent très-bien imiter les accidens du monnayage, tels que les fentes ; ils savent aussi mettre des contremarques à leurs Médailles pour leur donner un plus grand caractère d'authenticité.

Il faut donc, pour bien distinguer les Mé-

dailles, avoir une connaissance étendue des faces et des revers; faire surtout une grande attention aux lettres qui doivent être le principal caractère, voir si les Médailles n'ont pas été martelées, encastées, retravaillées; si elles ont été moulées sur une Médaille antique, ou sur une Médaille de coin moderne, ce qui s'observe sur l'or et l'argent par les cavités, et enfin, sur le bronze, en attaquant avec un poinçon d'acier, le faux vernis et le mastic, qui déguisent la supercherie.

Mais toutes les Médailles vicieuses ne sont pas dues aux faux-monnayeurs et aux faussaires modernes; quelques-unes sont altérées par l'incurie des monnayeurs, qui ignoraient la véritable orthographe des mots, qui ont frappé une Médaille sur une autre, ou pris un marteau pour un autre; ou enfin par d'autres accidens. Le père Froelich a fait une dissertation curieuse sur ces Médailles.

Collections de Médailles.

Rien n'annonce que les anciens se soient occupés de l'étude de la Numismatique. Les Grecs ne regardaient les monnaies que

comme des signes d'échange; les objets qui leur servaient de types leur étaient trop familiers pour qu'ils y fissent attention.

Les belles Médailles grecques ont été placées dans le cabinet de quelques amateurs romains comme objet de curiosité : Auguste faisait présent à ses favoris de pièces de monnaies étrangères.

On a trouvé en Angleterre une suite de Médailles impériales jusqu'à Carausius ; nous avons une coupe qui paraît avoir appartenu à Alexandre-Sévère, et qui offre une suite de Médailles des Antonins, et on voit que les Romains employaient les belles Médailles d'or au même usage que les gemmes.

On ne trouve aucune trace de l'étude des Médailles dans le moyen âge; mais Pétrarque est le premier qui paraisse en avoir fait une collection. Il l'envoya à Alphonse, roi d'Aragon ; ce prince la portait toujours à sa suite dans une cassette.

Les Médicis en firent ensuite une ample collection.

Mathias Corvinus, roi de Hongrie, en eut une considérable ; ainsi que Maximilien, roi d'Allemagne.

Grollier, trésorier des armées de France et d'Italie dans le seizième siècle, en posséda une qui fut apportée en Provence, et qui a passé à l'abbé Rothelin.

Le goût de ces sortes de collections se répandit dans les Pays-Bas ; Goltz, peintre et graveur, en rassembla une très-étendue ; Cromwell en avait une citée par Vaillant avec éloge.

Les cabinets les plus célèbres aujourd'hui sont ceux du Vatican, de Florence, de Madrid, de Vienne ; celui de France peut les surpasser tous.

Les collections des particuliers les plus importantes ont été celles de Hunter, Pellerin, d'Henery et Heaumont.

Nombre des Médailles.

Le nombre des monnaies antiques est plus considérable que celui des pièces du moyen âge ; on en découvre encore cent des premières contre une des dernières.

Les monnaies sont ordinairement plus ou moins nombreuses, en raison de la puissance du pays où elles ont été frappées.

On trouve des Médailles dans la terre en faisant des fouilles; le soc de la charrue suffit quelquefois pour les lui arracher ; elles sont quelquefois isolées et éparses; mais les trésors les plus abondans se trouvent ordinairement dans les tombeaux et dans les lieux où ces trésors ont été enfouis par la crainte, l'avarice ou la superstition.

Bimard évalue le nombre des Médailles connues à 50,000; mais il y en a beaucoup qui n'offrent que de légères différences; Eckhell pense qu'une collection de 30,000 peut être suffisante.

Celles découvertes depuis cette époque peuvent faire élever le nombre des Médailles connues à 70,000.

Médaillers.

On appelle *Médailler* l'armoire qui sert à contenir les Médailles.

Cette armoire est partagée en un nombre plus ou moins grand de tiroirs pour recevoir les Médailles.

Ces tiroirs reçoivent eux-mêmes des cartons appelés *cartons à Médailles*, dans les-

quels on fait, avec un emporte-pièce, des trous conformes à la grandeur des Médailles qu'ils doivent contenir. Ces cartons sont plus ou moins ornés, selon la richesse des propriétaires.

Ces cartons étaient autrefois divisés, comme le bronze, en trois formats pour les trois modules; il y en avait d'autres pour les Médaillons.

La classification introduite par Eckhell ne permet pas que cette forme de cartons subsiste; mais pour ne pas être obligé à chaque instant de les changer, il faut les faire uniformes, c'est-à-dire, il faut que les trous soient un peu plus grands que le grand module, et de cette manière, on y pourra placer même les petits Médaillons.

Quant aux Médaillons, ils seront placés dans des tiroirs à part, et indiqués par des renvois.

On place sous les Médailles des étiquettes qui en contiennent une courte description.

On peut mettre à la place de quelques Médailles qui manquent, leur imitation ou empreinte en plomb, en plâtre, en soufre, en verre, etc.

Classification.

Parmi les amateurs qui forment des collections, il en est qui s'attachent particulièrement à quelque suite; Hunter et Pellerin recherchaient principalement les Médailles des villes; le cardinal Alexandre Albani avait formé une suite de Médaillons des empereurs; le Cardinal Borgia, une suite des Médailles frappées en Egypte, etc.

L'arrangement de ces suites particulières n'offre aucune difficulté.

La disposition des collections générales en présente davantage.

L'usage ordinaire est de distribuer les Médailles, d'après le module et le format, dans chacune des suites.

On place d'abord les Médailles autonomes par ordre alphabétique et selon les métaux.

Celles des rois, selon le module et le métal.

Les familles romaines.

Les impériales, selon les modules et le métal; quelques-uns y joignent les Médailles

des colonies, d'autres en forment des suites particulières.

Les Médaillons, les contorniates sont encore des suites à part.

Cette disposition est celle qui a été adoptée par les maîtres de la science et dans les plus riches cabinets; on sent cependant combien elle est gênante, puisque, pour avoir la série des événemens, il faut chercher dans vingt cases différentes pour parcourir tous les modules et tous les métaux.

Ces inconvéniens ont été sentis par les hommes célèbres qui ont mis en ordre le Cabinet royal; ils ont, pour les Médailles des villes, réuni tous les métaux; mais ils ont conservé l'ancien ordre pour les Médailles impériales.

Cependant en réunissant les métaux pour l'arrangement des Médailles des villes, ils ont conservé l'ordre alphabétique; ordre qui a son utilité pour la recherche prompte des Médailles, mais qui est extrêmement vicieux pour les bien étudier; cet ordre, en séparant les Médailles d'un même pays, rapproche celles des villes les plus éloignées; ainsi Panticapée, dans la Tauride, se trouve auprès de

Panorma (Palerme); en Sicile, et de Paphos.

Pellerin est le premier qui ait aperçu combien une pareille distribution était éloignée de l'esprit philosophique, qui doit servir de base à la théorie de toutes les sciences; il a distribué ses Médailles des villes selon les contrées auxquelles elles appartiennent, et ce rapprochement lui a fourni des explications qu'autrement il n'eût jamais trouvées; mais il n'a pas encore porté sa méthode assez loin; il s'est contenté de grandes divisions géographiques; ainsi il a mis ensemble toutes les Médailles d'Espagne, puis il les a rangées selon l'ordre alphabétique, sans avoir égard à la province de l'Espagne à laquelle les Médailles appartiennent; il a aussi séparé des Médailles des villes, celles des rois et celles des colonies.

Eckhell a senti l'inconvénient de ces différentes méthodes, ou plutôt il a vu qu'il n'y avait point de méthode; il a vu avec Pellerin qu'il était aussi ridicule de distribuer les Médailles selon leurs métaux ou leurs modules, que d'arranger les plantes selon leurs qualités, ou d'après la nature de leurs tiges, de les distribuer en herbes, en arbustes et en arbres.

Quant à l'ordre alphabétique, il ne peut jamais dans aucune science conduire à la connaissance de sa théorie; il ne donne aucune idée juste, et ne case rien avec précision dans l'entendement.

La méthode est le fil d'Ariane qui doit nous conduire dans le labyrinthe des sciences. Sans la méthode, les plus belles connaissances ne sont qu'une routine que l'on possède plus ou moins bien, selon qu'on a une mémoire capable d'embrasser un plus ou moins grand nombre d'objets, et de les retenir; mais c'est la méthode qui change l'empirisme, qui n'est que le résultat de l'habitude et de l'expérience en théorie, heureux le résultat de la réflexion et de la combinaison des idées sur les objets soumis à notre observation.

La méthode est donc aussi utile dans la Numismatique que dans la botanique et dans les autres parties de l'histoire naturelle.

Les généralités que nous venons de parcourir tiennent à la partie philosophique de l'art, ainsi que les préliminaires des différentes branches de l'histoire naturelle; il en faut faire l'application à chaque médaille connue, et pouvoir ranger, à l'aide d'une

méthode établie, toutes celles qu'on découvrira par la suite à la place qui leur convient. Quoique la manière de procéder des numismatistes et des naturalistes ne soit pas absolument la même, on peut cependant dire que cette dernière science, exigeant comme l'autre un mode convenu de distribution et d'arrangement, ce qu'en histoire naturelle on appelle système, cette science doit comme l'autre, avoir pour base l'esprit d'ordre, ce qu'on appelle méthode.

A l'aide des caractères d'une substance naturelle, caractères tirés des dents pour les mammifères, des organes de la bouche pour les insectes, des nageoires pour les poissons, des organes sexuels pour les plantes, etc., on peut déterminer à quelle classe, à quel ordre, à quel genre, à quelle espèce appartient chaque individu que l'on rencontre. A l'aide des caractères d'une médaille, caractères tirés de son métal, de sa fabrique, de son style, de sa forme, de son type, de son inscripiton, on peut déterminer à quel peuple, à quelle ville, à quel roi, à quel empereur on doit la rapporter. C'est l'étude de ces caractères qui forme la théorie de la science,

et la méthode numismatique est aussi nécessaire à fixer pour l'investigation et classification des Médailles, que la méthode botanique pour l'investigation et la classification des plantes.

Linnéus, en soumettant toutes les parties de l'histoire naturelle à un arrangement systématique, a mérité le titre de réformateur de cette science : le savant Eckhell, en soumettant la Numismatique à une distribution méthodique mieux combinée, est digne des mêmes éloges et du même honneur. Voici l'ordre qu'il a suivi dans l'arrangement du cabinet de l'Empereur à Vienne, ordre qu'il a fait connaître dans la description qu'il a publiée de ce muséum.

Il forme de toutes les Médailles antiques deux grandes divisions.

1°. Les Médailles des villes, des peuples et des rois.

2°. Les Médailles romaines.

Les Médailles des villes sont rangées selon le système géographique ; ainsi toutes les Médailles d'Espagne, de la Gaule, etc., sont réunies en un seul corps.

Il sous-divise encore les Médailles ainsi

disposées selon les provinces dont la réunion formait chaque Etat ; ainsi l'Espagne divisée en Lusitanique, Bétique et Tarragonaise, et les villes qui composaient chacune de ces provinces sont ensuite rangées alphabétiquement.

La suite chronologique des rois est aussi placée après la suite géographique des villes qui étaient soumises à leur domination; ainsi la suite des rois de Sicile se trouve après celle des villes de la Sicile.

Quelques érudits séparaient autrefois les Médailles coloniales dont l'inscription était grecque de celles dont l'inscription était latine ; Hardouin est le premier qui les ait réunies. Eckhell joint toutes les coloniales aux autonomes, pour former une série plus complète des Médailles des villes. Cette réforme est celle qui a le plus trouvé d'obstacles parmi les savans; cependant elle est absolument essentielle, et on sentira combien elle est fondée si on veut faire attention que le revers de ces Médailles a toujours plus de rapport à l'histoire de la ville qui les a fait frapper, qu'au prince dont la tête est représentée sur la face.

Pellerin avait fait une suite à part des Médailles des îles; Eckhell les réunit aux contrées dont elles étaient les plus voisines, parce qu'il observe qu'elles ont suivi les mêmes procédés et les mêmes règles pour frapper leurs monnaies.

Quant aux monnaies romaines, Eckhell suit une autre marche; il les sépare en monnaies consulaires et monnaies impériales.

Les monnaies consulaires sont celles qui ont été frappées sous les consuls, et qu'on appelle aussi des familles romaines, parce qu'elles nous offrent la suite des plus illustres maisons de Rome; il est impossible de leur donner un arrangement systématique, soit chronologique ou autre, sans se livrer à une foule de conjectures plus incertaines les unes que les autres; ainsi il les dispose d'après les règles ordinaires, selon l'ordre alphabétique des noms des familles.

On a rangé les Médailles impériales de différentes manières; les uns selon l'ordre alphabétique du revers; mais cet ordre alphabétique ne pouvait être d'aucune utilité pour l'histoire; il n'y jetait aucun jour; d'autres ont adopté l'ordre chronologique, et c'est le

plus grand nombre, mais d'après des idées différentes.

Occo et Mezzobarba ont pris pour base de leur arrangement les fastes romains ; mais ils se sont livrés à trop de conjectures, en voulant faire entrer dans cet arrangement des Médailles qui n'offraient aucune indication précise. Eckhell a conservé de cet arrangement ce qui lui paraissait certain, et il a rejeté le reste.

Le seul inconvénient qu'offre cette distribution, c'est qu'elle oblige à refaire presque tous les cartons à Médailles des anciens cabinets ; mais cet inconvénient est bien léger auprès de l'immense utilité de la méthode.

Je ne dois pas terminer cet article sans parler d'un autre système d'arrangement qui avait été adopté par quelques érudits, et qui a aussi son utilité. Ils ont considéré principalement le revers, et ils ont distribué les Médailles selon les différens sujets qu'elles représentent, soit des dieux, des vertus, des événemens militaires, des jeux, des sacrifices, des édifices publics, etc. Cet ordre a été suivi par Jacques Oisel, par Hanthaler, par Mangeart, par le rédacteur du catalogue de

Pembroch et par d'autres. Il a sans contredit son utilité; mais il rompt absolument les lois de la Numismatique, et cette utilité particulière nuit à l'utilité générale qu'on en peut tirer. On peut, pour ce dernier usage, faire des catalogues particuliers que l'on multipliera selon les besoins.

Je crois de même qu'il faut sous chaque Empereur rappeler par un renvoi les Médailles coloniales qui portent leur image.

L'ordre géographique et l'ordre chronologique ainsi adoptés jetteront le plus grand jour sur l'histoire, et la connaissance de la Numismatique elle-même en recevra d'immenses accroissemens. Chaque pays a suivi des règles particulières pour frapper ses monnaies; on pourra les observer, ainsi que le style du dessin qui leur est propre; l'œil accoutumé à voir les inscriptions, les types, le métal, l'altération qu'il a subie, la conformation des monnaies et le genre de leur fabrication, saisira bientôt des rapports qui pourraient autrement lui échapper. L'usage et l'exercice lui apprendront ainsi à décider au premier abord si une Médaille est de Sicile, de Crète ou d'Egypte.

Tel est l'ordre que je crois devoir être adopté dans tous les muséum, tel est celui que je suivrai dans ces entretiens, en mettant sous les yeux des auditeurs les principales Médailles antiques qui nous ont été conservées.

Médailles des villes, des peuples et des rois.

Parmi les Médailles des villes, on distingue les *Autonomes* et les *Coloniales*.

Les *Coloniales* ont le plus souvent le titre *Colonia* dans l'inscription, et sur le revers, le prêtre voilé, traçant avec la charrue les limites de la Colonie.

Les Médailles des princes sont ordinairement postérieures aux Médailles autonomes.

J'ai suivi pour la description des Médailles des villes l'ordre établi par les géographes, d'Occident en Orient, en commençant par l'Europe.

L'Europe Numismatique comprend l'Espagne, la Gaule, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et ses îles.

L'art monétaire a été très en vigueur en Espagne; cependant ses commencemens nous

y sont inconnus; les plus anciennes monnaies sont celles qui portent une inscription uniquement espagnole; les Médailles du second âge ont une inscription bilingue, c'est-à-dire, espagnole et phénicienne, ou grecque et latine; celles du troisième âge ont une inscription grecque ou latine.

L'Espagne a perdu le droit de battre monnaie sous Caligula.

Les plus anciennes Médailles espagnoles sont d'argent; leur forme est grossière, le style du dessin est barbare.

Les caratcères espagnols sont particuliers à cette nation. Velasquez a fait des efforts inutiles pour en expliquer l'alphabet; il l'a séparé en trois : le *Celtibérien*, le *Turdetain* et le *Bastulo-phénicien;* ce sont des colonies grecques et phéniciennes qui ont frappé en Espagne des Médailles avec des caractères grecs et phéniciens; le latin a dominé après la conquête.

Sur plusieurs Médailles des plus anciennes, la tête a une barbe épaisse, quelques-unes sont imberbes; il paraît que ces têtes sont les portraits d'anciens rois, ou chefs espagnols.

Les chevaux, les épis, le cavalier courant, armé d'une pique, sont les types les plus particuliers à l'Espagne; on voit encore le lapin sur les Médailles d'Hadrien.

Lastanosa, Mahudel, Velasquez, Flores, ont écrit sur les Médailles d'Espagne; l'ouvrage de Flores est le plus utile et le plus estimé.

L'Espagne se partage en *Lusitanique*, *Bétique* et *Tarragonaise*.

La Lusitanique, aujourd'hui le Portugal, renferme peu de villes; aucunes Médailles, à l'exception de celles de Norba, ne sont autonomes; les autres villes sont *Ebora*, appelée aujourd'hui Evora, et *Emerita*, aujourd'hui Mérida, où Auguste envoya des soldats émérites après la guerre des Cantabres; on voit sur ces Médailles les portes de la ville et les portraits d'Auguste, de Tibère et de Livie.

La Bétique, ainsi nommée du fleuve *Betis*, renferme un nombre bien plus considérable de villes; les types de ses Médailles sont des chevaux, des épis, des poissons, le sphinx, le soleil, la lune et la lettre solitaire A; en général les Médailles de la Bétique sont celles

qui offrent les caractères de la plus haute antiquité; ses villes principales sont :

Carteia, autrefois célèbre auprès de Gibraltar ; on y lit le nom de plusieurs quatuorvirs, officiers qui avaient dans les colonies, les mêmes fonctions que les tribuns à Rome; ceux de ses édiles et de ses décurions. *Corduba*, Cordoue, appelée aussi *Colonia patricia*, parce qu'elle avait été fondée par une colonie de patriciens, c'est-à-dire, de vétérans, qui, par leur âge, devaient être regardés comme des Pères. *Gades*, Cadix ; on voit l'Hercule Gadinatus, des caractères phéniciens et les têtes d'Auguste et d'Agrippine. *Lælia*, dont on attribue la fondation à Scipion, en mémoire de son ami Lælius. *Obulco*, dont les Médailles nombreuses sont toutes autonomes, et des deux premiers âges; on y voit la charrue des anciens Espagnols. *Romula*, la même que *Hispalis*, aujourd'hui Séville, nom qui ne se trouve que sur les Médailles gothiques; ce furent les Romains, qui la nommèrent Romula; toutes ses Médailles sont impériales.

La Tarragonaise est la province de l'Espagne qui renferme le plus de Médailles, elle

devait son nom à la ville de *Tarraco;* ses Médailles offrent peu de types indigènes, à l'exception du cavalier armé; la plupart ont une inscription grecque et le plus souvent latine; ses villes principales relativement à la Numismatique sont: *Cæsar Augusta*, Sarragosse; ses Médailles sont nombreuses et toutes impériales; elles offrent la tête de différens princes de la famille d'Auguste, depuis lui jusqu'à Caligula. *Calagurris*, aujourd'hui Calahorra. *Celsa*, dont les Médailles nombreuses sont impériales. *Emporium*, aujourd'hui Ampurias, remarquable par le nombre et la variété de ses Médailles; le côté de la mer fut occupé par des Grecs, originaires de Phocée; Jules-César ne fit qu'un tout de ces différentes parties, voilà pourquoi Emporium nous offre sur ses Médailles des inscriptions espagnoles, des inscriptions grecques et des inscriptions latines. *Osca*, aujourd'hui Huesca, ville célèbre par la mort de Sertorius. Les monnaies appelées *Argentum oscense* ont eu une grande réputation; il est étonnant, d'après cela, que ces pièces ne soient pas d'argent; mais il ne nous reste que des Médailles impériales; peut-être

parmi celles d'argent, qui ont une inscription espagnole, y en a-t-il plusieurs qui appartiennent à Osca. *Rhoda*, aujourd'hui Rosas, bâtie par les Rhodiens, à qui les Marseillais l'enlevèrent; ses Médailles ont pour type une rose, et l'inscription est grecque. *Saguntum*, ville très-célèbre, fondée sur les bords de l'Ibère par les habitans de Zacynthum, alliés fidèles des Romains; ses habitans aimèrent mieux s'ensevelir sous leur ville incendiée par eux-mêmes, que de se rendre à Annibal; c'est aujourd'hui Murviedro; ses Médailles sont autonomes, et annoncent une haute antiquité; leur type a rapport à la navigation ou au commerce; c'est une trirème, une proue, un caducée, un dauphin, un pétoncle; les impériales ont la tête de Tibère. *Segovia*, aujourd'hui Ségovie, célèbre par son aqueduc. *Tarraco*, aujourd'hui Tarragone, ville très-attachée au parti de César, et ensuite à Auguste; on regarde ses Médailles comme autonomes, cependant toutes portent des signes de soumission aux Romains. *Toletium*, Tolède. *Valencia*, Valence. Il y a une ville du même nom dans le pays des Brutiens; leurs Médailles ont quel-

quefois été confondues ; cependant le type est différent, et celui de Valence en Espagne est la corne d'abondance traversant le foudre; il s'est quelquefois trouvé avec des caractères espagnols.

Outre ces Médailles, on en a aussi de quelques villes incertaines, et une suite considérable de ces chefs espagnols dont j'ai déjà parlé.

Les Médailles de la Gaule sont moins nombreuses que celles d'Espagne ; la plupart sont autonomes.

Il y en a quelques-unes d'or, plusieurs de bronze ; celles d'argent sont les plus communes ; beaucoup sont fourrées.

Elles paraissent, en général, avoir été coulées ; le travail en est extrêmement négligé à l'exception de celles des colonies grecques.

Le cheval et le sanglier sont les types les plus fréquens ; ils sont propres à la Gaule ; la tête de Pallas et d'autres types semblables ont été introduits par les colonies grecques.

Les inscriptions offrent un mélange de grec et de latin ; celles des colonies sont toutes grecques.

Les monnaies gauloises sont antérieures au temps où les Romains s'emparèrent de la Gaule.

Boulteroue a fait un traité sur les monnaies gauloises; Pellerin, Combe, Pembroch, Saint-Vincent, Grosson, Eckhell, etc., ont publié plusieurs Médailles qui lui étaient inconnues.

On partage la Gaule en *Aquitanique*, *Narbonnaise*, *Lyonnaise* et *Belgique*.

Les Médailles les plus remarquables de la Gaule Aquitanique sont celles de *Santones*, Saintes, et celles de *Turones*, Tours.

On distingue dans la Narbonnaise *Antipolis*, Antibes, où on a frappé une Médaille en l'honneur du triumvir Lépide.

Avenio, Avignon; on y voit le sanglier, ainsi que sur l'arc de triomphe d'Orange, monument célèbre. *Bettera*, Béziers. *Cabellio*, Cavaillon; la tête de la face d'une Médaille de cette ville paraît être celle de Lépide. *Massilia*, Marseille; ses Médailles sont très-nombreuses; elles ont été expliquées particulièrement par Grosson et Saint-Vincent; le plus grand nombre est d'argent, avec la tête de Diane, et sur le revers un lion passant,

Apollon et le bœuf cornupète, Rome et l'aigle, Mars et deux boucliers, une *Aire* partagée en quatre ; l'inscription est grecque, et le travail plus ou moins bon, selon qu'il est dû aux Phocéens qui fondèrent cette ville, ou aux naturels du pays; mais on y trouve toujours une imitation du style grec. On a aussi des Médailles du port de Marseille appelé *Lacydon*. *Nemausus*, Nîmes, ville considérable, dont les Médailles sont très-connues, mais toutes impériales; on y voit les têtes opposées d'Auguste et d'Agrippa, et un crocodile attaché à un palmier. *Vienna*, Vienne, dont on a attribué les Médailles à Valence ; les têtes de César et d'Auguste y sont adossées.

La Gaule lyonnaise offre *Aballo*, Avallon, *Andecavi*, Angers, *Aulerci*, Evreux, *Catalaunum*, Châlons, *Lugdunum*, Lyon appelé aussi *Copia*, *Remi*, Reims, et *Rothomagus*, Rouen.

La Gaule belgique renferme les *Eburones*, les Liégois, *Mediomatrici*, Metz, *Turnacum*, Tournay, et *Virodunum*, Verdun.

On place après par ordre alphabétique une longue suite de Médailles qui offrent des noms qui peuvent être ceux des rois ou des chefs gaulois dont les Médailles présentent

les têtes; le Cabinet royal en a une suite assez considérable. Peu sont connus dans l'histoire où leurs noms y sont autrement écrits, car il y en a quelques-uns, tels que *Comius*, *Orcitorix*, pour lesquels on trouve, dans les Commentaires de César et dans d'autres auteurs, des noms analogues.

On ne connaît point de monnaies de la Grande-Bretagne, à l'exception de celles frappées par quelques Augustes vers le déclin de l'Empire romain; mais ces monnaies appartiennent à la suite des impériales.

Malgré les efforts que l'on a fait pour attribuer quelques Médailles à la Germanie, on en peut dire la même chose que de l'Angleterre.

A l'exception des Médailles de quelques colonies grecques, nous n'avons vu qu'un travail grossier et barbare; quelques villes de l'Italie nous offriront le produit de l'art grec et tout ce que l'antique a de plus parfait en ce genre.

L'Italie renferme un grand nombre de Médailles; les Romains lui permirent de frapper des monnaies long-temps après l'avoir soumise, et cependant il n'y a que la langue

latine qui atteste sur ses monnaies que ses villes étaient alors sous la domination romaine.

On partage l'Italie en Italie supérieure, intérieure et inférieure; l'ITALIE SUPÉRIEURE n'a presque pas de Médailles; on n'y distingue qu'*Acilium*, Arzolo, dans le TREVISAN, et *Ravenna*, Ravenne, dans le pays des Sabins. Félix Pintio, qui a écrit une dissertation sur les monnaies de Ravenne, pense qu'elles sont dues toutes aux rois goths.

L'ITALIE INTÉRIEURE offre beaucoup de ces espèces d'as appelées *æs grave*. Les Médailles avec le nom italien en caractère étrusque lui appartiennent; le revers offre une femme nue sacrifiant un porc, et huit guerriers, au milieu desquels s'élève une enseigne, le touchent avec un bâton; c'est la cérémonie de la confédération des huit chefs qui dirigeaient la guerre sociale, l'an de Rome 663, elle dura deux ans, et deux consuls perdirent la vie. On voit sur quelques-unes de ces Médailles la tête de l'Italie figurée, comme Rome, sur les Médailles romaines. Magnan, dans ses Mélanges, a publié beaucoup de Médailles de cette partie de l'Italie.

L'Italie intérieure renferme l'Etrurie; on y distingue les Médailles des *Falisci* et de *Gravisca*. L'Ombrie, on y trouve *Pisaurium*, Pezzaro et *Tuder*, Todi, dont le nom est écrit en caractères étrusques. Le Picenum n'offre qu'*Ancone;* ses Médailles ont pour type parlant un *coude*. Les Marrucini nous offrent *Teate;* le Latium, *Aquinum* et *Alba*, si célèbre par son fondateur Enée, et par le combat des Curiaces. Le Samnium renferme *Æsernia*, *Murgantia*, dont Pellerin a fait connaître les Médailles; mais l'inscription n'est pas aussi indubitable qu'il l'a avancé. Enfin, les Frentani, chez lesquels les Médailles nous font remarquer *Larinum*.

L'Italie inférieure renferme un grand nombre de Médailles; on y distingue la Campanie, dont les Médailles, ainsi que celles des peuples suivans, nous offrent des inscriptions étrusques sur lesquelles on peut s'instruire de l'alphabet de ce peuple. M. Lanzi a rassemblé ces Médailles dans son Essai sur la langue étrusque. La plupart ont pour type le bœuf à tête humaine, qui peut être une image de Bacchus, et qu'on a pris faussement pour le Minotaure, qui est toujours

représenté avec une tête de taureau sur un corps humain. Les villes les plus remarquables de la Campanie sont *Acerra*, dont les Médailles ont pour type un Jupiter foudroyant les Titans, deux hommes vêtus d'un manteau flottant, qui touchent une truie avec une baguette, cérémonie des féciaux décrite par Virgile; *Capua*, Capoue, ville principale de la Campanie, où les soldats d'Annibal s'énervèrent. *Cumæ*, Cumes, avec une tête de femme que quelques-uns disent être la sibylle et d'autres la sirène Parthénope; *Herculanum*, ville connue par ses malheurs et ses fouilles, desquelles on retire chaque jour des monumens si précieux; *Neapolis*, Naples, appelée autrefois *Parthenope*, parce que cette sirène y a été inhumée; beaucoup de ses Médailles ont la tête de Diane et le bœuf à tête humaine, d'autres celle d'Apollon avec le trépied et la cortina; on y voit aussi Hercule avec un cavalier. Mayer a publié les Médailles de Naples. Dans l'Apulie, on remarque *Arpi*, fondé par Diomède; on y voit un sanglier qui indique l'origine ætolienne de ce héros; Calydon était en Ætolie; *Bari*, *Luceria*. La Calabre renferme *Brundusium*, Brindes; on

voit sur ses Médailles Arion jouant de la lyre, porté sur un dauphin et couronné par la victoire; l'aventure d'Arion lui arriva en sortant de Brindes, où il s'était arrêté en allant de Tarente à Corinthe. *Tarente*, ville maritime et puissante; la plupart de ses Médailles sont du plus beau travail; elles offrent Taras, fondateur de la ville, assis sur un dauphin, Pallas, la chouette et une étoile. La LUCANIE fournit beaucoup de Médailles incuses; Magnan a publié les Médailles de la Lucanie; elle avait été habitée par des peuples qui s'en étaient emparés sous la conduite de Lucius; on y distingue *Héraclée*, dont le type le plus commun est Hercule étouffant le lion de Némée; on y voit aussi ce demi-dieu dans différentes attitudes, Pallas et Apollon. *Métaponte*, dont les Médailles sont ordinairement très-nombreuses; leur exécution annonce la perfection et le sublime de l'art; elles ont pour type Cérès, un épi, Apollon, Mars, Bacchus, et différens signes monétaires; elle doit sa fondation à Métabus, dont on trouve le nom sur une Médaille. *Pæstum*, appelé par les Grecs *Posidonia;* on en trouve des Médailles sous ces deux noms; celles

avec le nom de *Posidonia* ont pour type Neptune, à qui cette ville devait son nom grec ; il agite son trident : sur d'autres monnaies on voit le bœuf à tête humaine ; une monnaie atteste l'union de cette ville avec *Laus*, autre ville de la Lucanie ; les Médailles avec le nom de *Pœstum* indiquent sa décadence. L'airain succède à l'argent, la barbarie à l'art ; on y voit la tete de Neptune et Cupidon ou plutôt un genie porte sur un dauphin, tenant dans la droite une couronne et dans la gauche un trident. On y trouve les titres de duumvir, de patron, de pontife et de démarque. Il y a des Médailles d'argent qui ont à la face une tête juvénile, les cheveux épars, et au revers un dauphin, un grain d'orge, un acrostolium, un pétoncle, et le bœuf à tête humaine, avec cette inscription étrusque, *vistlus*, dans le sens ordinaire ou rétrograde ; Passeri, Mazzochi et Ignarra les attribuent à Pœstum, ainsi que Paoli, qui a publié en 1784 un ouvrage intitulé *les Ruines de Pæstum*. *Sybaris*, si renommée par son luxe ; on la nommait aussi *Thurium et Copia*. Ayant fait mal à propos la guerre aux Crotoniates, elle fut renversée

par Milon; elle fut appelée *Thurium* de la fontaine *Thuria;* les Romains, en y plaçant une colonie, la nommèrent *Copia.* Ses Médailles les plus anciennes sont celles qui portent le nom de Sybaris.

Velia, dont les Médailles grecques et latines attestent la richesse et la puissance.

Les BRUTIENS; leur pays, placé dans un angle de l'Italie, renferme plusieurs villes célèbres et puissantes. Magnan a décrit ces Médailles; celles du peuple en général nous offrent des types singuliers; Neptune est sur le revers; une femme voilée assise sur un hippocampe; un Cupidon placé sur la queue d'un monstre décoche une flèche en arrière; d'autres ont la victoire ailée; Junon voilée, tenant un sceptre; Bacchus nu, se couronnant lui-même; Neptune ayant le pied posé sur un chapiteau d'ordre ionique: Jupiter agitant la foudre; une tête de femme coiffée d'un cancre, et le cancre au revers; quelques-unes ont des caractères phéniciens.

Caulonia a été fondée par les Achéens, ce qui donne la raison du dorisme de ses inscriptions; les caractères de quelques-unes sont fort anciens; elles ont pour type un

jeune homme nu et un cerf appuyé contre un arbre, ou sur un rameau qui porte des baies. Mazocchi croit y voir la représentation de ce passage de l'Écriture : *via domini præparantis cervos*. Il vaut mieux annoncer l'impossibilité d'expliquer un type que de le faire de cette manière. *Crotone*, ville célèbre par les faits de Milon et par l'école de Pythagore; ses Médailles sont fort anciennes, ainsi que le prouve l'inscription. Parmi les types, on y remarque l'Hercule-Bibax nu, ayant sa massue dans la main gauche, un vase dans la main droite, ses armes près de lui. Le même Hercule enfant sur un tapis, étouffant deux serpens; Bellérophon porté par Pégase et combattant la Chimère; sur une autre on voit les attributs d'Hercule, avec le surnom de fondateur, parce que Crotone croyait lui devoir sa fondation. — *Hipponium*, appelée *Valentia* par les Romains quand ils y établirent une colonie en 561. On en a des Médailles sous ces deux noms : les premières sont de bronze, les autres d'argent ; elles ont pour type Jupiter et le foudre ailé, Vénus et la double corne d'abondance, Pallas et la chouette, Apollon et la lyre, Hercule et la double

massue. Toutes celles qui ont un type différent appartiennent à Valence en Espagne.— Les *Locriens Epizéphyriens*, appelés ainsi pour les distinguer d'autres peuples nommés aussi Locriens; leurs types sont Jupiter, Proserpine, Pallas, les Dioscures et leurs attributs; ces divinités étaient fort honorées dans le Brutium; quelques Médailles portent les signes de la fidélité qu'ils avaient jurée aux Romains après s'être d'abord liés avec leurs ennemis, et de la paix qui a suivi cette union.

Rhegium; ses Médailles sont très-anciennes; elles ont en général pour type un lion, quelques-unes un lièvre et un homme traîné dans un char à un cheval, en l'honneur d'Anaxilas, qui avait introduit à Rhégium le lièvre, qui jusqu'alors y était inconnu, et qui avait vaincu aux jeux olympiques; on y voit aussi Apollon et ses attributs.

Les Médailles de SICILE sont nombreuses, curieuses et importantes pour l'étude de la philologie; elle avait été nommée *Trinacria*, à cause de ses trois promontoires, et ces trois promontoires sont indiqués par trois jambes réunies ensemble. La victoire dans un bige,

un trige, un quadrige, le bœuf à tête humaine, sont aussi des types très-communs; les Siciliens aimaient encore à reproduire sur leurs Médailles le nom et la figure de leurs fleuves; on en compte huit. Elles fournissent par la singularité et l'antiquité de leurs inscriptions des lumières très-intéressantes pour la paléographie; leurs inscriptions sont grecques, puniques et latines. Le plus grand nombre de ces Médailles est d'argent; ce sont aussi les plus anciennes, on en trouve une plus grande quantité en or que chez les peuples que je viens de citer. On ne peut pas bien déterminer l'époque où la Sicile a cessé de frapper des monnaies; Goltz, Paruta, Dorville ont traité des Médailles de Sicile; mais le prince Torremuzza est celui qui a donné sur cette matière les ouvrages les plus intéressans.

On trouve dans la Sicile des Médailles des villes et des Médailles des rois. Les principales villes sont :

Agrigente, dont les types sont le cancre, l'aigle déchirant un poisson, un lièvre, un serpent ou une colombe; on y lit le nom du

fleuve Agragas, d'où cette ville tirait le sien ; on trouve aussi quelques impériales avec la tête d'Auguste.

Agyrium ; on y voit Jolaüs, neveu d'Hercule, tenant un poisson dans la main, et couronné par la victoire ; on y remarque aussi divers attributs d'Hercule et le fleuve Chrysas. — *Camarina ;* on y voit le cygne et le lézard ; le fleuve Hipparis, représenté à la manière accoutumée, avec une tête humaine et des cornes au front ; le cygne et une femme ailée, représentant Jupiter et Némésis. — *Catane* a tous les types communs à la Sicile ; on y remarque Amphinome et Anapis, qui, dans une éruption de l'Etna, pendant que chacun emportait ses objets les plus précieux, chargèrent leurs vieux parens sur leurs épaules, et furent appelés à cause de ce trait *les frères pieux ;* ce fut pour cette raison que Sextus Pompée rappela ce type sur ses Médailles ; ces frères avaient une statue à Catane. Le fleuve *Amenanus.* — *Gelas;* le bœuf à tête humaine, indiquant le fleuve Gélas. — *Himera*, appelée ensuite *Thermæ;* on y voyait un lion dont la bouche jette de l'eau, une femme est appuyée dessus. Un

monstre avec une tête de vieillard barbu, une ou deux cornes de bouc; le bras est une patte d'ours ou de lion, le reste du corps est celui d'un coq, et sous le nom de *Thermæ*, trois nymphes près d'une fontaine indiquée par un mufle de lion qui jette de l'eau; la statue voilée de la ville d'Himera, et au revers le poëte Stésichore. — *Leontini*, entre Catane et Syracuse; l'épi, Apollon et ses attributs, des poissons, etc. — *Megara;* Apollon, le bœuf à tête humaine. *Messana;* on a de cette ville des Médailles sous le nom de Zancle, ce sont les plus anciennes; on voit sur celles avec le nom de Messana Jupiter, le lion, le lièvre, la victoire; Pan nu, assis sur une roche, prenant de la main droite un lièvre qui saute; on y lit le nom du promontoire *Pelorias;* enfin on trouve quelques impériales à la tête d'Auguste; cette ville fut appelée ensuite la ville des Mamertins, *Mamertinorum*, de Mars, nommé en sicilien Mamers; il existe sous ce nom beaucoup de Médailles de bronze. On y remarque, comme sur la plupart des Médailles de la Lucanie, du Brutium et de la Sicile, le nom du dieu qui y est représenté; Diane, Mars, Apollon,

avec la cortine et le trépied. — *Naxos;* la tête de Bacchus.

Panormus, Palerme ; ses monnaies les plus anciennes ont pour type Hercule, Mars, le cheval Pégase et des inscriptions phéniciennes. Les Médailles grecques sont d'or et d'argent ; elles ont pour types différens dieux et la tête de Méduse au milieu d'un triangle ; les impériales ont les têtes d'Auguste et de sa famille. — *Segesta*, fondée par Egesta ou par Énée; on y voit une tête de femme, un homme nu, marchant, tenant un rameau pendant à la main gauche, une urne sur les épaules, et accompagné d'un ou deux chiens. La femme est Egesta, l'homme nu, le fleuve Crimissus, qui, métamorphosé en chien, fit violence à cette jeune fille d'Hippotes, qui l'avait envoyée en Sicile, pour la soustraire au monstre marin, auquel on devait exposer cent jeunes vierges, pour venger l'affront fait à Apollon et Hercule par Laomédon, roi des Troyens. Sur d'autres Médailles on voit le pieux Énée, portant son père Anchise et ses dieux pénates, quelquefois avec son fils Ascagne à la main. — *Selinum*, indiquée par la feuille d'ache, qui se nommait en grec

Selinum; on y voit aussi le fleuve Hypsas, un coq à ses pieds, pour indiquer la salubrité de ses eaux. — *Syracuse*, fondée par Archias, fils d'Évagètes, en 737 avant J.-C. ; colonie de Corinthe et ensuite plus puissante qu'elle; ses types principaux sont la tête de Proserpine entre des poissons, Jupiter, Minerve, Diane, Cérès et leurs attributs, Hercule, Mégare, Méduse avec la langue hors de la bouche, la Fortune, Arthémise. — *Tauromenium*, nom qui indique le séjour sur le Taurus; on y voit la tête d'Apollon archégète, c'est-à-dire, fondateur de colonie.

Après les Médailles des villes viennent celles des rois; le plus ancien est Gélon, né auprès de Gélas, d'abord prince de cette ville, et ensuite de Syracuse; il régnait vers l'an de Rome 260; il remporta une victoire signalée contre Annibal, l'an de Rome 274; elle est indiquée sur ses Médailles par une victoire dans un bige. L'art, le métal, les inscriptions prouvent que ces Médailles sont très-postérieures au règne de ce prince. — Théron, dont les médailles n'ont pas de portrait.

Les autres rois sont : Hiéron I; sa tête est ceinte du diadème. — Denis I, *l'ancien.* —

Denis II, son fils, dit *le jeune*, chassé par Timoléon, et mort dans la misère à Corinthe. — Agatocle, fils d'un potier. — Dinocrates, Hicetas I, Hicetas II ; on ne sait pas précisément à qui appartiennent les Médailles qui portent ce nom ; il paraît que c'est au second. — Hiéron II, tête sans diadème. — Hiéronyme. — Philistis, tête de femme voilée, une victoire dans un bige ; cette reine, dont on ne peut assigner l'époque, n'est connue que par ses Médailles et par une inscription trouvée sur les degrés du théâtre de Syracuse.

On a encore quelques Médailles de plusieurs îles voisines de la Sicile ; les principales sont :

Melita, Malte, dont on a des monnaies avec des inscriptions grecques, gréco-latines et latines. — *Lipara*, Lipari ; elles ont pour type Vulcain, qu'on disait y avoir établi des forges, à cause des éruptions de l'Etna. — *Sardinia*, la Sardaigne ; on y voit Sardus, fils de Maceris, qui y établit une colonie.

Passons à présent de l'Europe septentrionale dans l'Europe occidentale.

Nous trouvons la Chersonèse Taurique,

où le culte de Diane était si en honneur; on la voit sur ses Médailles. La ville principale est *Panticapee;* elle a pour type la tête de Pan.

La SARMATIE EUROPÉENNE vient ensuite, et ne présente presque rien d'important.

La DACIE nous offre sur les Médailles impériales cette province figurée comme une femme, coiffée d'un bonnet phrygien, entre un aigle et un lion, et ayant une épée recourbée.

La MÉSIE SUPÉRIEURE; sa principale colonie est *Viminiacum;* elle est figurée à peu près comme la Dacie; les Médailles de ces provinces portent au bas l'indication d'une ère.

La MÉSIE INFÉRIEURE renferme un assez grand nombre de villes coloniales.

La THRACE en offre dont le nom est plus célèbre; les principales sont *Abdera*, sur la mer Egée, fondée par Abdéra, sœur de Diomède; elle a pour type un griffon. — *Bysantium*, aujourd'hui Constantinople, où Constantin transporta le siége de l'empire romain; on voit sur quelques médailles la tête de Bysas son fondateur; ses Médailles impériales

sont plus nombreuses; on y lit le nom d'un grand nombre de ses magistrats. — *Perinthus*, dans la Propontide; on y lit la qualité de Néocore : le *néocorat* était le droit d'élever des temples, de célébrer des fêtes, d'instituer des jeux en l'honneur des empereurs; ce nom venait de ce que l'on appelait primitivement néocores ceux qui avaient le soin de nettoyer les temples. On nommait les villes *bis*, ou *tris* néocores, selon qu'elles avaient obtenu deux ou trois fois cet honneur, sous un ou plusieurs empereurs : jamais on ne trouve le néocorat cité plus de quatre fois, quoique quelques villes l'aient obtenu plus de vingt. Un grand nombre de villes portent ce titre sur leurs Médailles. — *Philippopolis*, nommée ainsi de son fondateur Philippe, fils d'Amyntas. — *Plotinopolis*, fondée par Plotine, épouse de Trajan. — *Trajanopolis*, on la distingue de la ville du même nom dans la Phrygie, par le titre de ses magistrats; ceux de Trajanopolis en Phrygie étaient des égémones; ceux de Trajanopolis dans la Thrace des archontes.

Dans la CHERSONÈSE DE THRACE on remarque *Cardia* qui a pour type parlant un cœur. —

Sestus ; sur les Médailles impériales de cette ville on voit Léandre traversant le détroit, et sa maîtresse Héro lui présentant un fanal du haut d'une des tours d'Abydos.

Les îles principales de la Thrace sont *Samothrace* et *Thasus*.

M. de Cary a donné l'Histoire des rois de Thrace. Ceux dont on a des Médailles sont : SEUTHES III. — LYSIMAQUE, un des chefs d'Alexandre ; quelques-uns ont pour type Pallas ou Hercule ; d'autres la tête du prince ceinte du diadème. — COTYS III, — SADALES II, — RHOEMETALCES I ; il avait été rétabli sur le trône par Auguste, dont il demeura toujours l'ami. Une de ses Médailles offre d'un côté sa tête et celle de son épouse, et de l'autre celle d'Auguste et celle de Livie ; une autre la chaise curule et le capricorne, le signe chéri d'Auguste. — COTYS V ou *Rhascuporis* ; il a également joint sa tête à celle d'Auguste. RHOEMETALCES II ; la tête de Caligula ; sur le revers un homme en habit étranger reçoit quelque chose de l'empereur assis dans une chaise curule.

Les rois de Thrace sont appelés aussi *Achæ-*

menides, parce qu'ils tiraient leur origine d'Achœmènes, fils de Persée.

Les Médailles avec le nom de la MACÉDOINE sont, les unes antérieures, les autres postérieures au temps où les Romains s'en sont emparés après la défaite de Persés. Paul Émile la partagea en quatre régions; chacune est indiquée sur les Médailles. Ses villes principales sont : *Amphipolis*, *Olynthus*, *Pella*, *Philippi*, *Thessalonique*.

L'histoire des rois de Macédoine est fort embrouillée ; ce royaume a été fondé par Caranus, vers 768 avant Jésus-Christ; mais on ne trouve point de Médailles de ce roi ni de ses successeurs jusqu'à AMYNTAS I, mort vers 265; on trouve ensuite ALEXANDRE I. — PERDICCAS I. — ARCHELAUS I. — ORESTE. — ARCHELAUS II. — PTOLÉMÉE *Alorites*. — PERDICCAS II, PHILIPPE II, appelé communément *Philippe de Macédoine;* ses Médailles ont pour type un homme à cheval coiffé du bonnet macédonien. ALEXANDRE III, c'est *Alexandre-le-Grand*. Les monnaies d'or commencent à Philippe et à son fils, parce que c'est à cette époque que la Macédoine parvint à son plus haut degré de puissance; la tête est

celle d'Hercule ou de Pallas, et point celle d'Alexandre. Un grand nombre de villes, parmi lesquelles on distingue *Antioche*, *Apamée*, *Dardanus*, *Corinthe*, *Colophon*, *Lampsaque*, *Rhodes*, *Smyrne*, *Ténédos*, *Théos*, etc., ont frappé des monnaies en son honneur; il a obtenu cette distinction même long-temps après sa mort, au temps de Caracalla. Après lui vient la série de ces princes qu'on appelle les successeurs d'Alexandre; ceux qui dans le partage de ses conquêtes obtinrent la Macédoine *Aridée*, son frère sous le nom de PHILIPPE III. — CASSANDRE. — PHILIPPE IV. — ALEXANDRE IV. — ANTIGONE. — ANTIPATER. — DÉMÉTRIUS I, surnommé *Poliorcetes*. — PYRRHUS. — LYSIMAQUE. — SELEUCUS. — PTOLÉMÉE *Céraunus*. — MÉLÉAGRE. — ANTIPATER et SOSTHENES, surnommé *Gonathos*. — DÉMÉTRIUS II. — ANTIGONES I, surnommé *Doson*. — PHILIPPE V, et enfin PERSÉS, conduit en triomphe à Rome, avec lequel finit l'empire de Macédoine.

La THESSALIE est désignée par son nom et par le cheval, cette province produisait d'excellens chevaux; ses villes sont assez nombreuses; parmi celles dont nous avons des

Médailles, les plus célèbres dans l'histoire sont : *Larissa*, *Magnesia*, *Mopsium*, dont la face offre la tête de Mopsus, un des Argonautes, son fondateur. *Pharsale*, dont la plaine avait été témoin de la victoire de César ; les Médailles font aussi mention de quelques îles.

L'ILLYRIE nous offre *Dyrrachium* et son roi MONUNIUS, dont les Médailles ont pour type les jardins d'Alcinoüs. — *Scodra* et son roi GENTIUS et quelques îles.

L'ÉPIRE, *Ambracia*, séjour du roi Pyrrhus. *Nicopolis*, bâtie par Auguste, etc. ; cette province a eu un grand nombre de rois depuis Pyrrhus, fils d'Achille. Reineccius en a compilé l'histoire. Les seuls connus par les Médailles sont : ARISBAS, ALEXANDRE I, fils de Neptolème ; PHLIAS, fille de Conon le Thessalien, dont les Médailles nous font voir la tête voilée et couronnée ; enfin, PYRRHUS, ce roi célèbre par ses aventures, ses succès et sa mort. ALEXANDRE II, PTOLÉMÉE, MOSTIS.

Après l'Épire vient l'ILE DE CORCYRE, puis on entre dans l'ACARNANIE, dont les villes importantes parmi celles qui ont frappé des Médailles sont : *Actium*, célèbre par la vic-

toire d'Octave ; *Leucade*, célèbre par le rocher, d'où les amans malheureux, tels qu'Arthémise et Sapho, s'élançaient dans la mer.

L'Ætolie est caractérisée par le sanglier et les instrumens qui servent à la chasse, en mémoire de celle du sanglier de Calydon ; cependant les Médailles de cette ville n'offrent pas le même type.

On passe ensuite dans la Locride, puis dans la Phocide, où était la ville de *Delphes.* Dans la Béotie, indiquée par le bouclier béotien, on trouve *Orchomènes*, ainsi nommée d'Orchomenus, fils de Mynias. *Platée*, célèbre par la victoire de Pausanias et d'Aristide, sur Mardonius, général du roi de Perse, *Tanagra* et *Thèbes.*

A la tête des Médailles de l'Attique paraissent les nombreuses monnaies d'*Athènes;* le plus grand nombre est autonome; ses monnaies d'or sont peu nombreuses et incertaines; les monnaies d'argent sont au contraire très-nombreuses; leur type le plus ordinaire est la tête de Pallas, la chouette et le diota ou vase à deux anses, dans une couronne d'olivier, avec le nom d'un, de deux et quelquefois de trois magistrats. Le bronze est d'un

temps postérieur; on y trouve encore d'autres types; la tête de Méduse, la grenade, le foudre, le trépied, un trophée; une entre autres nous présente l'*Acropolis* ou la citadelle d'Athènes; on y voit la statue de Minerve, la grotte de Pan, taillée dans le rocher, et l'escalier qui menait à la citadelle; une autre présente la dispute de Neptune et de Minerve, donnant aux hommes, l'un le cheval, l'autre l'olivier. — Vulcain et ses instrumens. — Cérès et Triptolème dans un char traîné par des dragons. — Thésée, vainqueur du Minotaure, retournant à Athènes avec la dépouille du monstre; enfin, une abeille et d'autres types : outre les Médailles autonomes, Athènes a encore frappé des Médailles royales, à la tête de Mithridate VI. Les Médailles impériales ne sont pas authentiques; plusieurs villes ont frappé des monnaies qui imitent celles d'Athènes. Il est étonnant que la fabrique des monnaies ait été si négligée dans une ville où les arts ont été portés si loin; la plupart de ses monnaies sont d'un travail très-médiocre; on en peut caractériser l'âge d'après les ornemens du casque de Minerve; les monnaies où ce casque est très-

simple sont antérieures à Phidias; celles où ce casque est très-orné lui sont postérieures, et paraissent une imitation de sa magnifique statue.

Les autres villes célèbres de l'Attique rappelées par les Médailles sont : *Éleusis*, fameuse par les mystères de Cérès; elle est figurée sur les monnaies. *Laurium*, où étaient les mines et les marbrières. *Mégare*, qui a pour type Apollon, parce qu'il s'était loué à Alcathoüs pour bâtir ses murailles; enfin l'île d'*Ægine*.

Le Péloponèse nous présente l'Achaïe, où l'on trouve *Ægine*, dont la chèvre est le type parlant. *Corinthe*; ses Médailles sont en bronze et impériales; *Sicyone*, ville célèbre par son antiquité et par les arts.

Dans l'Élide, nous trouvons *Olympie*, fameuse par ses jeux et son ère. Auprès de l'Élide, l'île *Zacynthe*, nommée ainsi du nom de son fondateur, fils de Dardanus. *Ithaque*, où l'on voit la tête d'Ulysse.

La Messénie, la Laconie; cette dernière contrée nous présente *Lacédémone*, qui rappelle les plus grands traits du patriotisme et de l'héroïsme guerrier; on y lit le nom de Lacédémone ou de Sparte, on y voit pour types

les Dioscures et le buste de Lycurgue ; on croyait que c'était celui d'un magistrat ; mais une statue du Musée Pio-clémentin atteste que c'est celui du législateur. — *Dyrrachium* appartient aussi à la Laconie.

Dans l'Argolide on distingue *Argos*, qui a donné son nom à toute la province. On y voit les Dioscures ; Diomède enlevant le palladium comme sur les belles pierres gravées d'Aulus, de Dioscorides, de Solon, de Cneius et Félix ; portant les impériales à la tête de Sévère, Cadmus combattant les soldats nés des dents du Dragon. Les Médailles autonomes et impériales d'*Épidaure* nous présentent Esculape et le coq son attribut ; sur celle de *Trézène*, Neptune, Minerve Poliade.

Dans l'Arcadie nous trouvons *Mantinée*, *Mégalopolis*, *Orchomènes*, *Stymphale* désignée par les oiseaux du lac Stymphale. *Tégée*; on y voit Télèphe, fils d'Auge, fille d'Aléus, roi de Tégée, et d'Hercule, nourri par une biche.

Les Médailles qui portent le nom de la Crète sont impériales ; les villes principales de cette île sont *Cnosse*, dont les Médailles offrent le Minotaure sur le revers, et le laby-

rinthe sur la face. *Cydon*, qui nous offre le nom du seul graveur en Médailles connu, de *Neuanthe;* on y voit aussi un homme faisant un arc, et on sait que les Cydoniens étaient très-habiles dans la fabrication de ces armes; Milétus, fils d'Apollon et d'Acacillis, fille de Minos, nourri par une louve dans le bois où il avait été exposé. *Gortine* qui présente sur ses Médailles l'enlèvement d'Europe; celles de *Phæstus* ont un homme ailé, lançant des boules qu'il tient dans chaque main.

Parmi les îles les plus importantes de la mer Ægée, on compte *Ceos*, *Delos*, *Ios*, qui a sur ses Médailles la tête d'Homère; *Melos*, dont le type parlant est une grenade, *Malum punicum; Naxos*, avec la tête de Bacchus, qui y consola Ariane; *Paros*, si célèbre par ses marbrières; *Sériphe*, etc.

Les Médailles du royaume de Pont nous présentent Pégase, Persée, et enfin les attributs de sa victoire sur Méduse, parce que les Perses descendaient de Persée, et que les rois de Pont tiraient leur origine des Perses et de la race illustre des Achéménides. Les villes principales du Pont sont *Amisus;* ses Médailles retracent également les aventures

de Persée, et nous font aussi connaître différentes époques ; *Comana*, *Laodicée*, etc.

On réunit ensemble les rois de Pont et ceux du Bosphore, parce que plusieurs l'ont été à la fois de ces deux Etats. Leur histoire a été écrite par M. Cary.

L'ère du Bosphore se fixe à l'an de Rome 457, 297 ans avant J.-C.

La suite des rois du Bosphore a été très-augmentée par les soins du père FROELICH ; les voici :

PÆRISADES, le premier des rois du Bosphore, connu par les Médailles, régna dès l'an de Rome, 405 à 443 ; on trouve ensuite MITHRIDATE II, roi de Pont, surnommé le *fondateur*. PHARNACES I, MITHRIDATE V, surnommé *Evergètes*. MITHRIDATE VI, surnommé *Eupator*, PHARNACES II, ASANDER. MITHRIDATE *Pergamenes* ne fut roi que du Bosphore. POLÉMON I fut d'abord roi du Pont; il y joignit ensuite le Bosphore. PYTHODORIS ne fut reine que du Pont. POLÉMON II régna sur le Pont et sur le Bosphore. Le Pont devint sous son règne province romaine, et ses successeurs ne régnèrent que sur le Bosphore.

La Paphlagonie nous offre Abonotichus, ayant pour type le serpent Glyton, du prestigiateur Alexandre, qui obtint que cette ville changeât son nom contre celui *Ionopolis*, qui est consigné sur une Médaille; elle offre ce même serpent avec une tête humaine. *Amastris*, qui a reçu son nom d'Amastris, fille d'Oxyathre, frère de Darius, dont je rappellerai les Médailles après celles d'*Héraclée de Bythinie. Germanicopolis*, *Neoclaudiopolis*, *Pompeiopolis*, *Serannus*, *Sinopes;* on y voit Sérapis; on sait que Ptolémée Philadelphe emporta de Synope son culte et sa statue. Le seul roi de Paphlagonie connu par les Médailles est Pylamenes.

Les principales villes de la Bythinie sont: *Apamée*, *Bythinium*, nommée ensuite *Claudiopolis*, *Cæsarée*, *Adrianopolis*, *Hadrianothera*, nommée ainsi en mémoire d'une chasse mémorable dans laquelle Hadrien avait tué une ourse monstrueuse; la tête de cet animal sert de type à la plupart des Médailles de cette ville. *Héraclée*, qui a eu des rois particuliers; Thimothée et Denis. *Juliopolis*, sur les Médailles de laquelle on trouve le fleuve Scopas et le Sangaris. *Nicée*, qui tirait

son origine de *Nicæa*, amante de Bacchus; ses types sont variés et nombreux; on y voit Jupiter, Melius et Agoræus, Sérapis et Higiée, Cérès, Télesphore, Thésée, Homère, Alexandre-le-Grand, le fleuve Sangaris, un cheval, dont le pied gauche ressemble à un pied humain, et le pied droit à une main humaine. Pythagore assis, ayant la main droite appuyée sur un globe; on lit le nom de plusieurs magistrats, avec différens titres honorifiques; on y trouve la mention de plusieurs jeux indiqués aussi par des urnes; les dernières villes sont : *Prusias*, sur l'Olympe, et *Prusias*, près l'Hippium; enfin, *Pythopolis*.

La BITHYNIE a eu plusieurs rois avant NICOMÈDE I, connu par les Médailles; on cite après lui PRUSIAS I, PRUSIAS II, NICOMEDE II *Epiphanes*, sous lequel la Bithynie devint province romaine : les reines *Musa* et *Odradaltis* ne sont connues que par les Médailles.

Outre les rois de Bithynie, les Médailles nous font encore connaître les proconsuls à qui les Romains en confièrent le gouvernement, *Thurius Flaccus*, *P. Vitellus*, *C. Cœlius Balbus*, *Mindins Balbus*, *Mindius Pollio*, *etc.*, *etc.*

Les villes les plus remarquables de la Mysie pour la connaissance des Médailles sont *Apollonie*, dont les types sont Apollon dans son temple, le fleuve Rhyndacus et un vaisseau. *Cyzicus*, ville célèbre de la Propontide; on y voit le héros Cyzicus son fondateur, et divers objets relatifs au culte de Cérès et de Bacchus; les magistrats ont le titre de Prætor, d'Archonte et celui d'Asiarque, commandant de l'Asie. *Lampsaque* offre le cheval marin, Priape, Dieu de la contrée, Laocoon déchiré par les deux serpens. *Pergame* nous montre le héros Eurypyle son fondateur, fils de Télèphe et d'Asthioches, fille de Priam; Jupiter Philius, Jupiter Pius, le Ciste mystique, Coronis, mère d'Esculape; Hercule, vainqueur du sanglier d'Erymanthe, pendant qu'Eurysthée se cache de peur dans un tonneau; Télèphe nourri par une biche. Les titres de magistrature sur les Médailles de Pergame sont ceux de proconsul, Prætor, Scriba, Quæstor, Epistates, Sacerdos, Asiarcha, Gymnasiarcha, Theologus; la ville a elle-même ceux de Métropolis et Prima et celui de Néocore. Pergame a eu plusieurs rois; ses Médailles nous font connaître un Philetoer-

NA ; les autres villes de la Mysie sont *Perperène*, *Proconèse*, etc.

En passant dans la TROADE, on trouve *Abydos*, sur les Médailles de laquelle on voit Léandre nageant vers Héro, un petit amour vole au-dessus en tenant un flambeau. Alexandrie dans la Troade, appelée autrefois *Sigée*, ensuite Antigonie, et à laquelle Lysimaque, roi de Thrace, donna enfin le nom d'Alexandrie en mémoire d'Alexandre-le-Grand ; plusieurs de ses Médailles ont pour type Apollon Sminthien. *Dardanus*, fondé par le roi de ce nom, et qui a donné le sien aux Dardanelles ; on y voit le pieux Enée, l'enlèvement de Ganimède et le fleuve Rhodias. *Ilion*, nom donné, non à l'ancienne Troie, mais à la nouvelle, bâtie à trente stades de l'ancienne. On voit sur ses Médailles Minerve Iliade, qui y avait un temple, le héros Dardanus, Anchise et Vénus, Hector sur un quadrige, le même combattant sur le corps de Patrocle ; les autres villes de la Troade sont : *Sigée*, *Ténédos*, île célèbre dont le type est une hache en mémoire de Temnos, fils de Cycnus, que sa belle-mère avait accusé d'inceste avec sa sœur Hémithée. Tous

deux furent enfermés dans un coffre, et jetés à la mer; mais Neptune les sauva; ils abordèrent à Leucophrys qui reçut le nom de *Tenedos*. Ce fut lui qui porta la loi qui condamnait l'incestueux à avoir la tête partagée d'un coup de hache.

L'Asie-Mineure offre des Médailles curieuses; on ne sait à quel *Ægée* rapporter plusieurs de celles qui ont pour type une chèvre; celles qui ont une amazone appartiennent à *Ægée* dans l'Éolide. *Cyme* nous présente des Médailles d'un beau travail et avec des types curieux; celui qui lui est propre est le cheval, posant un pied sur un vase à une anse, d'une forme particulière; l'Hermus appuyé sur son urne, le sénat représenté par le buste d'un jeune homme nu; on y lit le nom de plusieurs proconsuls. *Elée* est caractérisée par un type parlant, la couronne d'olivier; *Temnos*, par deux Némésis.

L'île célèbre de *Lesbos* était située en face de l'Éolide; ses villes principales sont : *Antina*, sur les Médailles de laquelle plusieurs antiquaires ont cru voir la tête de Sapho et d'Alcée. *Erèse*, *Mytilène*, dont les Médailles

offrent Nausicaa, Sapho, Alcée, Pittachus et Théophanes.

L'Ionie comprend *Apollonie*, *Claros*, *Clazomène*, *Colophon*, dont les Médailles ont la tête d'Homère. *Ephèse*, qui offre Diane et ses attributs, et beaucoup de Médailles nommées Cistophores, parce qu'on y voit le Cyste mystique avec Bacchus, vêtu d'une robe, le thyrse et le canthare, Jupiter-Pluvius; on y lit les noms de plusieurs magistrats sacrés et profanes. *Erythée*, *Magnésie*, *Milet*, patrie de Thalès, et célèbre par ses colonies.

Phocée, dont les habitans fondèrent Marseille. *Prienne*; *Smyrne*, fondée par Thésée de Thessalie, neveu d'Admète; cette ville se vantait d'avoir vu naître Homère, à qui elle avait dédié un temple. Sur quelques Médailles de cette ville, on voit Homère tenant un volume à la main; on y voit aussi Hercule *Oplophilax*, garde des armes, Cybèle Sipylène, appelée ainsi du mont Sipylus, voisin de Smyrne; le fleuve Melès, Livie et le Sénat, Alexandre, entre deux Némésis. On y lit plusieurs titres singuliers de jeux, etc. *Teos*, patrie d'Anacréon; sa tête et celle d'Homère ornent quelques Médailles de cette ville.

Parmi les îles de l'Ionie, on distingue *Argennes*, *Chio;* on voit Homère sur ses Médailles, et on y lit le nom de plusieurs monnaies de la Grèce. *Icaria*, *Pathmos*, *Samos*, en face d'Éphèse, etc.

La CARIE offre peu de villes remarquables ; la principale est *Cnide*, dont les Médailles présentent la célèbre Vénus de Praxitèle. *Halicarnasse*, patrie d'Arthémise et d'Hérodote; *Nysa*, où Bacchus fut confié aux nymphes pour l'élever ; sa figure paraît sur les Médailles ; on y voit aussi *Athymbrus* debout, près d'un autel, Jupiter Ploutologos ; on y trouve l'indication des jeux appelés *Théogamie*, en l'honneur de Pluton et de Proserpine. *Tripolis* avec le peuple personnifié et l'indication des jeux en l'honneur de Latone.

Les rois de Carie indiqués par les Médailles sont : HECATOMNUS, MAUSOLE, l'époux d'Arthémise ; les Médailles qui portent le nom de cette princesse sont fausses.

Les plus célèbres des îles de Carie sont : *Cos*, consacrée à Esculape, et patrie d'Hippocrate, qui est figuré sur ses Médailles. *Rhodes*, dont le type parlant est une rose,

et qui nous offre sur ses Médailles la tête de son célèbre colosse ; et enfin, *Télos*, qui a pour type un cancre.

La LYCIE est placée entre la CARIE et la PAMPHILIE ; ses villes sont *Cragus*, *Olympus*, *Xanthus;* les noms ne sont indiqués que par des initiales, ce qui donne lieu à quelques contestations.

La PAMPHILIE renferme *Attalia*, Satalie, *Oroanda*, *Side*, dont le type parlant est une grenade. La Cilicie, *Æges*, dont le type parlant est une chèvre. *Alexandrie sur l'Issus*, voisine du lieu où Alexandre vainquit Darius. — *Anazarbe*, dont les Médailles sont impériales. — *Corycus*, *Seleucia*, *Mopsus*, avec une tête juvénile, peut-être celle de *Mopsus* son fondateur, fils d'Apollon et de Manto ; auprès étaient les îles *Éleuse* et *Cypre ;* les Médailles de cette dernière sont impériales.

La ville la plus rémarquable de la LYDIE est *Sardes* sa capitale, si célèbre dans l'histoire ; on y voit Omphale, tenant les armes d'Hercule, et beaucoup de Médailles impériales, depuis Auguste jusqu'à Valérien le jeune. Ses Médailles indiquent son union avec Pergame et Laodicée de Phrygie ; ses

divinités sont Diane, Proserpine, Vénus, Lunus, Hercule, Tmolus, que l'on regardait peut-être comme son fondateur; on y voit aussi le temple de plusieurs empereurs, et Sardes obtint trois fois le Néocorat. Les jeux qu'on y célébrait sont les Philadelphies et les jeux Néméens, Pythiques, Isthmiques et Chrysantins; ces derniers sont aussi rappelés sur une belle pierre gravée, savamment expliquée par l'abbé Belley; enfin on y lit le nom et la dignité de plusieurs magistrats, tels que l'Asiarque, et des prêtres appelés Stéphanéphores, c'est-à-dire porteurs de couronnes.

La PHRYGIE est figurée sur plusieurs Médailles d'Hadrien; ses villes sont nombreuses; les plus célèbres sont *Laodicée*, *Tiberiopolis*, *Apamée*, située sur le Méandre, que l'on croit indiquées sur quelque Médailles par diverses sinuosités; on y voit les Dioscures, Juno Pronuba, Marsyas jouant de la double flûte.

La GALATIE nous fait connaître *Ancyre*, et ses rois nommés BITORIUS, BITACUS, CÆANTOLUS, JATICUS et AMYNTAS. Dans la CAPPADOCE on remarque *Cæsarée*, près du mont Argée, figuré sur ses Médailles, comme sur

une pierre gravée qui porte le nom de Pylades ; elle s'appelait d'abord Mazaca, et Tibère changea son nom en celui de Cæsarée en mémoire d'Auguste ; ses Médailles nombreuses sont impériales, ainsi que celles de *Tyane*. Les Médailles des rois de Cappadoce sont d'argent et de petit module ; ces princes sont sans barbe et ceints du diadème ; leur nom ordinaire est ARIARATHES et ARIOBARZANES.

Après la PISIDIE, l'ISAURIE et la LYCAONIE, on trouve la SYRIE, et on observe sur ses Médailles la suite nombreuse de ses rois, dont l'histoire a été tracée par Vaillant et par Froelich ; leur tête est ceinte du diadème, cornue ou radiée, et rarement casquée. Les princes qui ont été prisonniers des Parthes portent de la barbe ; le revers offre le plus souvent l'ancre, Apollon et le trépied, Pallas, le bœuf cornupète, les Dioscures. Le premier de ces rois est SÉLEUCUS I *Nicator*, qui a donné à toute sa race et à l'ère de son empire le nom de Séleucide ; ses successeurs sont nombreux ; TIGRANES est le dernier ; Lucullus le vainquit, et Pompée s'empara de la Syrie, qui devint province romaine.

La COMMAGÈNE n'est guère remarquable

que par les Médailles de *Samosates* sa capitale, et par celles de ses rois; ses Médailles sont de bronze et presque de grand module. Les princes ont le diadème; ils sont imberbes; le revers est ordinairement un scorpion, une corne d'abondance, ou le capricorne dans une couronne de laurier; la plupart ont été en même temps rois de Syrie. Il n'y a de certaines que les Médailles d'ANTIOCHUS IV, de son épouse JOTAPÉ et de ses fils ÉPIPHANES et CALLINICUS; Vespasien le dépouilla de son royaume.

La SÉLEUCIE et la PIÉRIE portent le nom de *peuples frères*. ANTHIOCHE, où tant de Médailles ont été frappées depuis Auguste jusqu'à Volusius, a le titre de sainte, de métropole et d'asile; les inscriptions prouvent que le peuple parlait grec, et que les magistrats étaient romains; cette ville a eu quatre ères différentes. *Apamée*, *Laodicée* et *Séleucie* sont ensuite les villes les plus considérables de la Commagène; la COELESYRIE nous offre *Damas* et *Philadelphie*.

La PHÉNICIE fait connaître plusieurs Médailles dont les inscriptions sont en phénicien, et qu'on ne peut classer d'une ma-

nière certaine parmi celles qu'on ne peut plus aisément attribuer à des villes connues; les plus remarquables sont celles de *Berytus ;* on y voit Neptune traîné dans un char attelé de quatre chevaux marins, et celles de *Sidon*, qui offre Astarté dans son temple; cette dernière ville a le surnom de divine. *Tyr*, dont les inscriptions sont phéniciennes et grecques; on voit les Muses sur les impériales.

La Galilée et la Judée nous offrent des Médailles avec des caractères samaritains qu'il n'est pas aisé de déterminer; quelques-unes sont bilingues, et appartiennent à des rois de Judée; celles de Siméon n'ont point de lettres grecques; parmi les villes, *Gaza* et *Ascalon* sont les plus remarquables.

L'Arabie et l'Arménie sont personnifiées sur plusieurs impériales; c'est à cette contrée qu'appartiennent les Médailles du roi Samus.

Le célèbre Vaillant nous a laissé une histoire des rois Parthes ou Arsacides; leurs Médailles portent le titre pompeux de rois des rois; le prince est coiffé d'un diadème, et le plus souvent d'une mitre ornée de gemmes; on voit communément au revers un Parthe assis,

montrant son arc. On y trouve souvent des dates de l'ère parthique; on y voit des costumes plus ou moins singuliers. Le nom de ces rois est ARSACES, PHRAATES, MITHRIDATE, VOLOGÈSE et ARTABAN. Les Médailles des rois persans ou sassanides viennent d'être expliquées par l'estimable et modeste Silvestre de Sacy.

Après la PARTHIE vient la MÉSOPOTAMIE; sa principale ville est *Édesse*, dont les Médailles sont coloniales.

Les villes d'ÉGYPTE nous offrent peu de Médailles; mais la suite des rois est nombreuse; on les nomme les Lagides, à cause de Ptolémée Lagus, le premier d'entre eux; les Médailles des rois ont au revers une aigle, symbole de la puissance, ou en mémoire de l'aigle qui nourrit, dit-on, du sang des oiseaux le prince Lagus, qu'on avait exposé. Le revers des Médailles des reines offre une corne d'abondance; Vaillant a écrit une histoire des rois d'Égypte d'après leurs Médailles; ces princes ont la tête ceinte du diadème; les plus célèbres sont : PTOLÉMÉE *Lagus*, *Philadelphe*, *Philopator*, *Évergètes*, *Auletes*, SÉLÈNE, ARSINOÉ; CLÉOPATRE est la

dernière. Un grand nombre de Médailles impériales a été frappé à Alexandrie et leur type est très-intéressant pour la connaissance des mœurs et des usages des Egyptiens. Zoega en a rédigé un ample et savant catalogue.

Les dernières contrées de l'Afrique sont la Zeugitane, où on trouve *Carthage* et *Utique*, la Mauritanie et la Numidie, qui nous offrent les Médailles de ses rois Juba I et Juba II.

A la suite de toutes ces Médailles on met par ordre alphabétique celles des rois incertains et des villes incertaines.

Médailles consulaires.

Les Médailles des familles romaines sont aussi nommées consulaires, parce qu'elles retracent le nom de plusieurs personnages qui ont été consuls ; aussi quelques savans ont-ils voulu les ranger chronologiquement et suivant les fastes consulaires, mais il n'est pas possible de le faire avec certitude ; ainsi il vaut mieux suivre l'ordre alphabétique des noms de famille [1].

[1] *Suprà,* page 294.

Ces Médailles sont celles qui ont eu cours sous la République jusqu'à Auguste.

Les triumvirs monétaires ne pouvaient pas mettre leur image sur ces Médailles; mais ils y retraçaient les faits mémorables de ceux de leurs ancêtres qui avaient le plus illustré leur maison. Voilà pourquoi les Médailles consulaires d'argent offrent des types très-singuliers, et qui servent très-bien pour éclaircir et commenter les historiens; cette observation n'est applicable qu'aux monnaies d'argent; celles de cuivre sont monotones, et n'offrent guère que le Janus bifrons et le vaisseau dont j'ai déjà fait mention.

Les Romains avaient trois noms : le prénom, le nom de famille et le surnom; ainsi, *Lucius* était le prénom de *Scipion; Cornelius* celui de sa famille, et *Scipion* son surnom.

Les familles romaines sont nombreuses; Vaillant et Morel ont publié et expliqué leurs Médailles; je ne citerai que celles qui offrent les types les plus curieux.

La famille *Aburia*, qui est la première, n'a rien d'important; la famille *Accoleia* présente une Médaille singulière, celle d'*Accoleius-Lariscolus;* on y voit une femme

qu'on croit être Climène, et sur le revers les Héliades, sœurs de Phaéton, changées en mélèses, *larices*.

La famille *Æmilia* est une des plus intéressantes par le nombre des grands personnages qu'elle a produits; ses Médailles indiquent plusieurs triomphes; on y voit des couronnes civiques; on y remarque le roi Perses et sa famille, enchaînés devant leur vainqueur Paul Émile. Le jeune Marcus Lepidus, âgé de quinze ans, encore vêtu de la robe prétexte, à cheval, ayant tué un ennemi de sa main, et sauvé en même temps la vie à un citoyen; un autre denier nous offre la tête d'Alexandrie, et sur le revers Marcus Lepidus, posant la couronne sur la tête du jeune Ptolémée Épiphanes, qui tient dans sa main l'aigle romaine; Lepidus a sur l'inscription le titre fastueux de *tuteur des rois*. J'ai déjà fait connaître les Médailles de Lépide le triumvir; il a toujours les attributs du souverain pontificat. Sur une Médaille de la même famille, Aretas, roi de l'Arabie, indiquée par un chameau, est à genoux, et présente un rameau d'olivier; il avait été vaincu par Æmilius Scaurus. Sur une Médaille d'Æ-

milius Buca, on voit le songe de Sylla, que Diane encourage à foudroyer ses ennemis.

Sur une Médaille de la famille *Antistia*, deux féciaux vêtus de la toge se prennent la main, au-dessus d'un autel où l'on voit un porc égorgé; cette cérémonie eut lieu à l'occasion du traité de paix avec les Gabiniens.

Junon Sospita paraît sur un denier de la famille *Antonia* et sur un grand nombre d'autres familles; les autres deniers très-nombreux de celles-ci ont presque tous rapport au triumvir Marc-Antoine. Les Médailles de la famille *Atilia* retracent la victoire d'*Atilius Regulus;* celles de la famille *Cœcilia,* celles de Q. Metellus; on le voit aussi faisant la paix avec les Baléares. Sur une autre on remarque Quintus Metellus Pius, Scipion, adopté par Metellus Pius, qu'il faut distinguer de Cornelius Scipion, dont il sera question à l'article de la famille Cornelia.

Les Médailles de la famille *Cordicia* nous présentent Quintus Cordicius faisant la paix avec les Picentins; la tête du héros Picus, leur fondateur, est sur la face. Celles de la famille *Calpurnia*, Quintus Piso et Carpio,

questeurs pour l'acquisition des blés à distribuer au peuple; *Lucius Piso*, surnommé Frugi, pour la même raison. Celles de la famille *Carisia*, les instrumens du monnayage.

En parlant de Cassius, l'un des assassins de César, j'ai déjà indiqué les principaux deniers de la famille *Cassia.* La famille *Claudia* est assez célèbre par les maîtres qu'elle a donnés à l'empire; elle nous offre aussi Marcellus, consul pour la cinquième fois, offrant dans un temple les dépouilles opimes des Gaulois. Nous voyons sur les Médailles de la famille *Considia* le temple de Vénus Érycine.

Les boucliers anciles paraissent sur un denier de l'illustre famille *Cornelia*, au nom de *Servius Lentulus;* on y lit le nom de *Cneius Cornelius Scipion*, donné au chef de cette branche, parce qu'il servait de bâton à son père aveugle. Le vainqueur d'Annibal, des Carthaginois et des Numides, Publius Scipion Emilien, fils de Paul Emile, y paraît aussi sur un autre denier. La victoire lui présente une couronne, et il a le surnom d'Africain. Le jeune frère de Scipion l'Afri-

cain l'ancien, surnommé Scipion l'Asiatique, Scipion Nasica, surnommé ainsi à cause de la longueur de son nez; enfin, les *Cethegus*, *Lentulus*, *Blasio*, *Cinna*, *Merula*, *Sisenna*, *Balbus*, différentes branches de cette famille. Parmi les deniers de celle de *Sylla*, on remarque celui qui représente le fameux Sylla, assis entre Bocchus, qui lui présente un rameau d'olivier, et Jugurtha enchaîné; Sylla a le surnom de *Felix*, que ses succès contre tous ses ennemis lui avaient mérité.

Sur un denier de la famille *Didia* on voit un châtiment militaire.

Le chef de la famille *Domitia* avait le nom d'Œnobarbus; le cruel Néron descendait de cette maison.

Les *Fabiens* prétendaient devoir leur origine à Fabius, fils d'Hercule; ils étaient partagés en plusieurs branches. La famille *Herennia* nous offre Amphinome ou Anaspus, portant son père sur ses épaules; c'était chez les anciens le symbole de la piété filiale; les têtes de la déesse *Pallor* et de la déesse *Pavor* se remarquent sur un denier de la famille *Hostilia*. La famille *Julia* est celle à qui César devait son origine, et

Brutus était issu de la famille *Junia* [1].

Dans la famille *Livineia*, les Médailles de Livineius Régulus nous offrent les combats du cirque, celles de la famille *Lollia*, la forme de la tribune aux harangues., celles de la famille *Lucretia*, les sept étoiles du Nord, sur un denier de Lucrétius Trio.

Sur les Médailles de la famille *Mamilia*, Ulysse de retour à Ithaque est reconnu par son chien; cette famille prétendait descendre d'Ulysse. La famille *Marcia*, qui descendait d'Ancus, avait sur ses Médailles les portraits de Numa et d'Ancus Marcius. La famille *Maria* nous donne plusieurs deniers relatifs au célèbre Marius. Sur ceux de la famille *Minatia*, on voit la tête du grand Pompée, et l'Espagne debout au milieu d'un monceau d'armes; elle donne la main à Pompée, qui sort d'un vaisseau. Sur une autre, Pompée, couronné par la Victoire, donne la main à Métellus Pius. Sur une autre, un Romain présente à Pompée l'Espagne suppliante.

Les deniers de la famille Mussidia nous

[1] Voyez les impériales.

font voir les barreaux des comices, avec le mot CLOACIN, parce que Sabinus, dont les Mussidiens prétendaient descendre, avait donné le surnom de Cloacine à une statue de Vénus, trouvée dans un cloaque. Sur les Médailles de la famille *Nasidia*, on voit un combat naval; sur celles de la famille *Numonia*, un soldat défendant un retranchement que deux autres attaquent. La famille *Octavia* était celle d'Octave.

Un denier de la famille *Petronia* nous offre un faune assis devant sa double flûte; il est absolument semblable à celui de la pierre gravée de Niconas, et il approche du flûteur d'Aulus encore inédit.

La famille *Plautia* présente encore avec une autre pierre gravée un rapprochement heureux. Le censeur Appius Claudius avait fait supprimer le traitement des musiciens qui jouaient dans les cérémonies religieuses; ceux-ci se retirèrent à Tibur; le peuple, mécontent de voir ses sacrifices privés de musique, les redemanda; mais ils se refusèrent aux instances du second censeur *Plautius*, qui eut alors recours à un stratagème. Il leur donna un grand repas, les enivra, les fit

charger dans un chariot, et il arriva avec sa conquête au lever de l'aurore aux portes de Rome; c'est en mémoire de cet événement qu'on voit un masque sur la face de ce denier, et l'aurore sur le revers, conduisant quatre chevaux, au lieu de douze qu'on lui donne ordinairement. Rufus, probablement affranchi de la famille Plautia, a gravé la même figure sur une sardonyx qui faisait partie du cabinet d'Orléans.

J'ai déjà cité plusieurs Médailles des *Pompéiens;* sur celle de Sextus Pompéius Faustulus on voit la louve allaitant Rémus et Romulus, et le berger Faustulus étendant la main pour le recevoir; derrière est le figuier quirinal et le pic consacré à Mars.

Dans la famille *Pomponia* les Médailles de Pomponius Musa sont les plus remarquables; on y voit Mercure Musagètes, conducteur des Muses; on voit aussi chacune des Muses sur différens deniers; la comparaison de ces Médailles avec les Muses des peintures d'Herculanum, l'apothéose d'Homère, le marbre du Capitole et les neuf Muses, copies antiques de celles de Philiscus du musée Pio-Clémentin, sert à fixer les véritables attributs

de chaque muse, que les artistes représentent quelquefois trop arbitrairement.

Les *Semproniens*, les *Scriboniens*, les *Popiliens*, les *Porciens*, les *Postumiens*, les *Proculéïens* sont célèbres dans l'histoire ; sur un denier de ceux-ci on remarque le *Putéal*, autel construit d'après la loi scribonienne au lieu où était le puits, où la pierre à aiguiser de l'augure Accius Nævius avait été jetée. Sur ceux de la famille *Servilia* on voit Marcus Servilius, vainqueur dans un combat singulier ; C. Servilius son fils est indiqué sur un autre comme l'instituteur des jeux *Floralia* en l'honneur de Flore, qui commencèrent à amollir les mœurs romaines. Galba était de la famille *Sulpitia;* on a représenté sur un denier de cette famille la Truie indiquant à Enée le lieu où il doit fonder Albe. La famille *Titurïa* devait son origine aux Sabins qui accompagnèrent Sabinus à Rome. On voit sur un denier l'enlèvement des Sabines ; sur un autre Tarpéia étouffée sous les boucliers des soldats à qui elle avait livré la roche confiée à la garde de son père Tarpéius, et à qui elle avait demandé ce qu'ils portaient au bras gauche, croyant avoir leurs bracelets. Le nom de

Marcus Tullius Cicéro se trouve sur un denier de la famille *Tullia;* dans la famille *Valéria* Valérius Acisculus a pour type parlant un maillet. Nous avons déjà cité la Médaille du grand Agrippa de la famille *Vipsania.* Dans la famille *Vocconia* un veau est le type parlant de Vocconius Vitulus.

A la suite des familles connues on place les familles incertaines.

Ces exemples suffisent pour prouver l'intérêt que présentent les Médailles consulaires; les peintres et les sculpteurs, les artistes dramatiques, y peuvent trouver une infinité de détails intéressans pour les antiquités romaines; elles nous font connaître l'histoire des plus illustres maisons de Rome, et les grandes actions des hommes qui ont joué les principaux rôles dans l'Etat.

Médailles impériales.

On appelle Médailles impériales, celles frappées à Rome depuis que la République romaine eut perdu sa liberté; cette suite commence à César, et finit aux Paléologues, avec la chute de l'empire d'Orient.

Plusieurs auteurs ont donné la description des Médailles impériales; les plus anciens sont : Hulsius, Huttichius, Goltzius, Occo, Mezzobarba; les plus utiles : Patin, Vaillant, Banduri, Morell et Eckhell. Cette suite se partage selon le module et les métaux; on les réunit tous selon la méthode d'Eckhell ou de Mionnet pour ne considérer les Médailles que relativement à l'histoire [1].

C'est dans cette suite que l'on trouve le plus de pièces d'or et le plus grand nombre de riches Médaillons.

C. J. César est le premier Romain qui obtint la permission de mettre sa figure sur les Médailles; cependant plusieurs de ses Médailles ne sont pas de son temps; elles ont été restituées par Trajan, afin de démontrer au peuple son respect pour la maison d'Auguste; on dit qu'une Médaille a été *restituée*, quand l'empereur vivant l'a fait frapper avec la tête d'un de ses prédécesseurs. Lebeau a donné dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres six dissertations sur les Médailles restituées.

[1] *Suprà*, p. 289.

Sur les premières Médailles avec le nom de César on voit le pieux Enée, dont la famille Julia prétendait descendre, par Jule, fils d'Enée ; l'Eléphant écrasant un serpent, allusion au nom de César, qui en phénicien signifie Eléphant ; Vénus, Pallas, la Victoire, les marques du souverain pontificat. La tête de César ne commença à paraître sur les Médailles que l'an 45 avant J.-C., l'an de Rome 709 ; ce fut lui qui introduisit l'usage de la couronne de laurier, pour cacher son front qui était chauve ; ses titres sont ceux de *Divus Julius*, *Consul*, *Dictator*, *Imperator*, *Parens Patriæ*, *Pontifex maximus*, *Augustus*.

La comète, signe qui parut après sa mort, et qu'on dit indiquer son admission dans l'Olympe, ne se remarque que sur les Médailles restituées.

M. Junius Brutus ; ses Médailles offrent sa tête barbue, dans une couronne de chêne, image de la liberté ; on le voit sur d'autres, marchant, précédé et suivi des licteurs, ayant devant lui l'*Accensus* ou proclamateur ; sur d'autres enfin, le revers offre le bonnet de la liberté entre deux poignards,

avec l'inscription FID MAR, qui indique les ides de Mars, jour où César tomba sous le fer de Brutus; l'image de la liberté est accompagnée de cette inscription : LIBERTAS P. R. RESTITUTA, la liberté rendue au peuple romain. Brutus n'est pas le seul des assassins de César pour qui on ait fait frapper des Médailles; Cassius obtint aussi cet honneur; on y voit une femme entourée d'un nimbe avec le mot *Libertas*.

Les fils de Pompée avaient, pour venger leur père, soulevé l'Espagne; mais César la soumit; il ne nous reste qu'une Médaille de Cneïus : on y voit l'Espagne qui le reçoit. Sextus en fit frapper plusieurs après la paix qu'il conclut avec Antoine et Octave, qui lui abandonnèrent la Sardaigne, la Sicile et la Corse avc le titre de *Præfectus classis et orœ maritimæ*, qu'il prend sur ses Médailles; il y plaça aussi la tête du grand Pompée son père, avec la piété. Il prit le surnom de *pieux* à cause des efforts qu'il avait faits pour le venger; il y fit aussi représenter les *frères pieux*, dont j'ai parlé à l'occasion de Catane.

Les triumvirs ont fait frapper des Médail-

les; celles de *Lépide* nous offrent sa figure, et au revers celles de ses deux collègues, et sur d'autres tous les attributs du souverain pontificat; on le voit aussi sur les Médailles d'*Antipolis*, Antibes, et de *Cabellio*, Cavaillon.

Les Médailles d'*Antoine* sont beaucoup plus nombreuses que celles de Lépide; on y lit, comme sur les précédentes, le titre *imperator;* on y voit les marques du pontificat et les intiales R. P. C., qui indiquent que les triumvirs ne s'étaient emparés de la puissance que pour rétablir la république. On le voit souvent avec Cléopâtre, accompagnée du titre fastueux de *reine des rois* et de *mère des rois.* Beaucoup de Médailles d'Antoine portent le nom de différentes légions, et ceux de ses chefs: ses titres sont ceux d'*augure*, d'*empereur*, de *triumvir;* ses Médailles offrent quelquefois le ciste mystique et la couronne de lierre, parce qu'il aimait à être appelé du nom de Bacchus.

Les Médailles d'*Octave* sont encore plus nombreuses que les précédentes; c'est à lui que commence l'histoire des empereurs. On lit sur les premières le titre de triumvir; mais ensuite il y prend ceux de *Caius*, *César*,

Augustus, *Imperator*, *Pontifex maximus*, *Divi filius*, *Pater patriæ.* Il a la tête ceinte d'une couronne de laurier; ses revers les plus curieux offrent le temple de Janus fermé, la couronne civique entre les serres de l'aigle romaine, ce prince dans un quadrige au-dessus d'un arc de triomphe, le crocodile et l'inscription *Egypto captâ*, indiquant la défaite d'Antoine et de Cléopâtre; Apollon Cytharæde et Diane en mémoire de la bataille d'Actium, où ces dieux étaient honorés; les Parthes remettant les aigles romaines; le Capricorne, signe sous lequel Auguste était né; l'Apex, entre les Anciles; les aigles légionnaires; la tête de Julie sa fille, entre celles de Caïus et de Lucius, César, ses fils; la construction des chemins publics; sa statue équestre.

C'est à l'année 737 que l'on place les Médailles sur lesquelles on lit la date de la puissance tribunitienne, dignité redoutable sous la république, et que les empereurs s'adjugèrent, quoiqu'elle ne fût pas du premier ordre, parce qu'elle aurait donné trop d'autorité à de simples citoyens; elle sert à calculer les années du règne des empereurs. Il ne faut pourtant pas en faire une

règle invariable; car des princes, fils d'empereurs ou adoptifs, ont eu plus d'une fois cette dignité avant d'être élevés à l'empire.

Les Médailles frappées après sa mort et son apothéose portent le titre de *Divus Augustus*. La tête radiée est le signe de sa déification; elle est quelquefois accompagnée du foudre et d'un astre; on le voit aussi tenant une patère et dans un temple; enfin, son image a été restituée par divers empereurs, Caligula, Claude; elle se trouve sur beaucoup de Médailles des colonies.

Livie, épouse d'Auguste, obtint les honneurs numismatiques et du vivant de son époux et après sa mort; mais parmi les Médailles du vivant de son époux, aucune n'a été frappée à Rome. On la voit sur les Médailles des colonies grecques, espagnoles, etc., seule ou avec Auguste. Après la mort d'Auguste, on voit cette princesse sur les Médailles frappées à Rome, avec le surnom de *Julia*; elle est représentée sous le symbole de la piété, avec la tête voilée. Quelques Médailles ont au revers le *Carpentum*, ou Vesta dans son temple tenant le *Palladium*. Quelques Médailles postérieures à sa mort, où elle est

appelée *Diva*, ont été frappées sous le règne de Claude.

La tête d'*Octavie*, sœur d'Auguste, est quelquefois jointe à celle de ce prince sur une Médaille coloniale au revers de Tibère.

M. Claudius Marcellus, fils de C. Claudius Marcellus et d'Octavie, se remarque sur des Médailles très-suspectes.

Agrippa, l'ami d'Auguste, et à qui il devait une partie de ses succès, se trouve au revers de ce prince avec la couronne rostrale, symbole de ses victoires navales; quelquefois il est seul, et il a au revers le dieu des mers, tenant un trident dans une main et un dauphin dans l'autre.

Aucune Médaille frappée à Rome ne présente *Julie*, fille d'Auguste, mais on la voit la tête voilée comme celle de Livie sur quelques Médailles des colonies; sur une d'Antioche, elle tient trois épis, et elle est surnommée Carpophore, porteuse de fruits.

Caius et *Lucius Cæsar* sont rares sur les Médailles frappées à Rome; ils sont plus communs sur les Médailles frappées aux colonies, principalement sur celles de Cæsar-Augusta.

Agrippa Cæsar, fils posthume de l'ami d'Auguste, est représenté sur deux Médailles coloniales, dont le pays ne se peut déterminer.

Néron Claudius Drusus Germanicus, connu sous le nom de l'ancien Drusus, fils de Livie et de Tibère Claude Néron, son premier époux, a le surnom de Germanicus; il lui fut donné à cause de ses victoires sur les Germains, et le revers de ses Médailles offre un arc de triomphe, des trophées et des inscriptions qui ont rapport à ses victoires.

Son épouse *Antonina* a la tête couronnée d'épis ou sans couronne; elle porte le titre d'Auguste et de prêtresse d'Auguste, titre qui lui fut donné par Caligula, avec tous les honneurs accordés aux vestales; elle est représentée au revers avec les ornemens sacerdotaux et la patère.

Tibère Claude Néron, issu de la famille Claudia, fils de Tibère Claude Néron et de Livie, adopté par Auguste, après la mort de Caïus et de Lucius, lui succéda; ses Médailles sont peu intéressantes pour la philologie; il prend le titre de Tibère César Auguste, fils du divin Auguste, père de la patrie; ses

dignités sont celles de souverain pontife, d'empereur et d'Auguste; ses Médailles ne nous offrent pas les surnoms de Claudius et de Germanicus, qu'il prend sur d'autres monumens; le type le plus curieux est celui qui est accompagné de cette inscription, *Civitatibus Asiæ restitutis*, en mémoire des douze villes de l'Asie-Mineure, renversées par un tremblement de terre, qu'il avait fait rebâtir; c'est sous son règne qu'on place les spinthriènes, que quelques auteurs regardent comme des tessères ou des billets d'entrée aux Saturnales de Caprée et d'autres, comme des Médailles satiriques.

Après les Médailles de Tibère on place celles de *Drusus* son fils, puis celles de *Germanicus* fils de l'ancien Drusus et d'Antonia; il devait le surnom de Germanicus à son père; la plupart de ses Médailles ont été frappées après sa mort, sous le règne de son fils Caligula, ainsi que celles d'*Agrippine* son épouse; plusieurs de celles-ci ont pour revers une *thensa* traînée par deux mules; la Médaille de Germanicus la plus curieuse est celle qui le représente dans un char de triomphe avec cette inscription : SIGNIS RE-

CEPTIS, DEVICTIS GERMANIS, en mémoire de la victoire sur les Germains, et des aigles de Varus rendus aux Romains.

Les Médailles de *Néron* et de *Germanicus*, fils de Germanicus et d'Agrippine, ont également été frappées sous le règne de Caligula.

Ce prince, fils de Germanicus et d'Agrippine, succède à Tibère ; il porte le nom de *Caïus Cæsar Germanicus ;* le surnom de Caligula ne se trouve pas sur les Médailles ; il lui avait été donné par les soldats, à cause de la *Caliga*, espèce de chaussure militaire qu'il avait coutume de porter ; le surnom de Germanicus lui venait de son grand-père Drusus. Une Médaille le représente avec ses trois sœurs *Agrippine*, *Drusille*, *Julia*, tenant chacune une corne d'abondance. On lit au milieu d'une autre R C C, en mémoire d'un impôt remis au peuple par Caligula. *Remissio ducentesimæ ;* cette Médaille offre aussi le bonnet de la liberté.

Parmi ses épouses *Cæsonie* est la seule à qui on attribue quelques Médailles ; mais leur authenticité n'est pas démontrée.

Claude était fils de l'ancien Drusus, et le

plus jeune frère de Germanicus. Ses titres sont *Tiberius*, *Claudius*, *Cæsar*, *Augustus*, *Germanicus*.

Une de ses Médailles représente le camp des Prætoriens, à la porte duquel est un soldat avec une haste, auprès d'un aigle légionnaire; on lit IMPER. RECEPT. Elle a rapport à l'élévation de Claude à l'empire par les soldats prætoriens; sur une autre on voit l'empereur vêtu de la toge, tendant la main à un soldat qui tient une aigle légionnaire; on y lit PRÆTORIANIS RECEPTIS; elle indique l'attachement des soldats à l'empereur, et les sermens de fidélité qu'ils lui prêtèrent. On voit sur quelques Médailles le mot BRITANNICUS écrit sur un arc de triomphe, et une statue équestre entre deux trophées. Après que la Grande-Bretagne eut été soumise par ses généraux, Claude obtint le surnom de *Britannicus*. Il a eu plusieurs épouses, dont les colonies seules ont frappé des Médailles.

Valeria Messalina, si célèbre par ses prostitutions consacrées par plusieurs pierres gravées; elle est représentée sur les Mé-

dailles sous les traits de Cérès ou sous ceux de Junon.

Son fils *Britannicus* est aussi figuré sur quelques Médailles.

Agrippine, fille de Germanicus et d'Agrippine, fut la dernière épouse de Claude, et l'empoisonna après lui avoir fait adopter Néron. Elle a déjà été citée parmi les sœurs de Caligula; elle est aussi représentée sous les traits de Cérès.

Néron était fils d'OEnobarbus, premier mari d'Agrippine. Sur une Médaille il a le titre de *Nero*, *Claudius*, *Cæsar*, *Drusus*, *Princeps Juventutis*, titre qui se trouve sur plusieurs autres Médailles impériales; il tire son origine des jeux troyens, et était donné aux jeunes enfans des empereurs; on trouve sur d'autres l'institution des jeux néroniens, appelés *certamen quinquinale;* d'autres représentent des distributions gratuites faites au peuple; on y voit sur d'autres la déesse de la liberté, Jupiter libérateur, le port d'Ostie rempli de vaisseaux, et la statue de l'empereur à l'entrée; enfin ce prince est figuré dans le costume d'Apollon citharæde, et jouant comme lui de la lyre.

Octavie, épouse de Néron, n'est représentée que sur les Médailles coloniales, ainsi que *Poppée*, autre épouse du même prince; on en a cité de Claudia sa fille; on en a aussi quelques-unes de *Statilia Messalina* sa troisième épouse.

Ici finit la famille de César et d'Auguste. *L. Clodius Macer*, à la tête des légions d'Afrique, prétend à l'empire; on a de lui quelques Médailles; mais *Severius Sulpicius Galba*, de la famille Sulpicia, succède à Néron; plusieurs de ses Médailles offrent des marques de son attachement à l'Espagne qu'il avait gouvernée. Plusieurs autres revers offrent des types et des inscriptions remarquables; on y voit l'honneur et la vertu; la liberté entre deux épis; la liberté à genoux relevée par un soldat, *Libertas restituta;* Mars vengeur; la Paix mettant le feu à des faisceaux d'armes; l'impôt du quarantième remis, Rome renaissante, l'empereur couronné par le sénat.

Lucius Salvius Othon fut long-temps fidèle à Galba; mais enfin, affligé de se voir préférer Pison, il le fit mourir. Sa tête n'est pas laurée comme celle des autres empe-

reurs, mais coiffée d'une espèce de perruque artistement frisée. Ses Médailles ne sont pas aussi rares qu'on le dit; plusieurs ont été frappées à Antioche et à Alexandrie; plusieurs aussi, en or et en argent, l'ont été à Rome, mais aucune en bronze; ainsi tous les prétendus Othons de bronze, qu'on dit avoir été frappés à Rome, sont dus à des faussaires.

Vitellius succède à Othon, qui s'était donné la mort; il prend sur ses Médailles le surnom de *Germanicus* et le titre de censeur. Le revers présente l'honneur et la vertu; Jupiter Capitolinus dans son temple; l'empereur assis sur la proue d'un vaisseau; ses fils le regardant, et ayant un astre au-dessus d'eux; la fidélité des armées figurée par des soldats qui se joignent les mains.

Vitellius est immolé par les soldats de *Vespasien* qui lui succède; plusieurs de ses Médailles rappellent ses victoires sur les Juifs; on le représente dans un char de triomphe conduisant des captifs; sur d'autres on voit la Judée vaincue et soumise; d'autres indiquent la paix faite avec les barbares, et les enseignes rendues aux Romains; enfin, ses enfans Titus et Domitien. Le mot *Divus*

est sur les Médailles frappées après sa mort.

Domitilla, son épouse, et sa fille du même nom se voient aussi sur les Médailles.

Titus son fils a le titre de prince de la jeunesse et de censeur.

Sa fille *Julie* est reconnaissable à sa coiffure singulière, figurée plus en grand par *Evodus* sur une belle aigue-marine du Cabinet royal.

Sur les Médailles de *Domitien*, son frère et son successeur, un Sarmate ou Germain à genoux restitue les enseignes romaines; la Germanie est assise sur un bouclier germain; on y trouve l'indication des jeux séculaires et les cérémonies relatives à leur célébration.

Domitia son épouse a un enfant à ses pieds, ou tend la main à un enfant vêtu de la toge.

Les Médailles les plus curieuses du règne de *M. Coćceius Nerva* représentent la concorde des armées, les distributions faites au peuple, l'adoucissement dans la manière de percevoir l'impôt sur les Juifs, les enfans des pauvres dans les villes d'Italie, nourris aux dépens du fisc, l'espèce de corvée appelée *vehiculatio*, également adoucie.

Trajan adopté par Nerva lui succède ; il a le titre de *Parthicus*, *Dacicus*, *optimus princeps ;* on voit sur ses Médailles le Danube, l'Arabie ayant à ses pieds une autruche ; elles rappellent la construction de la *via Trajana*, qui conduisait de Bénévent à Brindes, enfin des distributions ; on le voit sur une Médaille, donnant un roi à la Parthie, qui le reçoit à genoux ; on voit sur une autre l'Arménie et la Mésopotamie soumises aux Romains. Plusieurs Médailles frappées après sa mort offrent le symbole de sa consécration, plusieurs font mention du pays d'où le métal des Médailles a été tiré, aussi on y lit *metallum Pannonium*, *Noricum*, etc. ; on voit encore sur les Médailles son épouse *Plotine* et sa sœur *Matidie*.

Hadrien est ensuite adopté par Trajan ; ses Médailles nous offrent l'Egypte, l'Afrique, la Dacie, l'Espàgne, la Mauritanie, l'Achaïe rétablie, Alexandrie, l'Arabie, la Bythinie, l'Asie, la Cappadoce, la Bretagne, la Gaule, la Germanie, la Judée, la Libye, la Mœsie, la Phrygie, la Syrie, la Thrace, la Rhœtie, l'Italie, la Sicile, avec leurs symboles ; on y trouve des signes de sa libéralité envers le

peuple; il est appelé restaurateur de la terre; nouveau Romulus, son siècle est nommé le siècle d'or. Son épouse Sabine, L. Élius César, son fils adoptif, ont aussi des Médailles; mais les plus curieuses sont celles du bel *Antinoüs*.

Après la mort d'Elius Sévérus, Hadrien adopta *Antonin*, à condition que, quoiqu'il eût des fils, il adopterait Marc-Aurèle; sa piété envers ses parens, son humanité envers tous les hommes lui méritèrent le nom de *pieux;* ses Médailles offrent, comme celles d'Hadrien, l'image de plusieurs provinces; on y voit un roi donné aux Quades, un roi donné aux Arméniens, *Faustine* son épouse, dite l'ancienne, sœur d'Elius; les plus rares de ses Médailles représentent les distributions faites aux jeunes filles appelées *Puellæ Faustianæ;* on la voit après sa consécration portée dans le ciel par un paon.

Marc-Aurèle avait été adopté par Antonin, à l'âge de dix ans, d'après l'ordre d'Hadrien; il épousa Faustine, fille d'Antonin; il se rendit célèbre par sa justice, sa valeur et ses talens littéraires; plusieurs de ses Médailles consacrent ses victoires et ses libéralités, et

l'esprit de concorde entre lui et Vérus ; on y rappelle aussi ses victoires sur les Germains et sur les Sarmates.

Faustine, son épouse, est celle qu'on nomme la jeune ; il ne voulut jamais la répudier malgré la dépravation de ses mœurs ; « si je la répudie, disait ce prince toujours juste, il faut lui rendre sa dot, » et cette dot était l'empire ; elle a le titre de *Mater Castrorum ;* plusieurs Médailles font aussi mention de sa consécration.

On a peu de Médailles d'*Annius Verus*, fils de Marc-Aurèle ; on en a un plus grand nombre de *Lucius Verus*, associé par Marc-Aurèle à l'empire ; son épouse *Lucile*, fameuse par son impudicité, est cependant représentée sous les traits de Diane et de Junon.

Commode, ce fils exécrable d'un père vertueux, était d'une grande force, et il aimait à se faire représenter sous les traits d'Hercule ; c'est ainsi que nous le voyons sur plusieurs monumens, principalement sur les Médailles, où il prend le titre d'*Hercule romain ;* on y voit aussi des provinces qu'il n'a vaincues que par ses généraux ; son épouse *Crispine*,

convaincue d'adultère, fut exilée à Caprée, où il la fit périr.

Helvius Pertinax, quoique sexagénaire, est élu par les soldats; mais trop sévère partisan de la discipline, ils le sacrifient bientôt; ses Médailles, celles de *Didius Julianus* son successeur, de *Manlia Scantilla* son épouse, de *Didia Clara* leur fille, sont peu intéressantes pour l'histoire.

Les Médailles de *Pescennius Niger* sont d'une grande rareté; mais, ainsi que celles d'*Albin*, elles sont peu intéressantes.

Septime Sévère rétablit la discipline, remporte une victoire sur les Parthes, ces vieux ennemis de Rome, soumet une partie de la Perse et de l'Arabie, et délivre la Bretagne de la tyrannie des Pictes et des Ecossais; ses Médailles font mention de ses différentes victoires et de la célébration des jeux séculaires.

Caracalla, un des princes les plus cruels, succède à son père; il assassine son frère *Géta*, associé avec lui à l'empire; son nom est *Marcus Aurelius Antonius*: Caracalla est un nom ironique qui lui avait été donné à cause d'une espèce de tunique militaire qu'il

avait coutume de porter ; après avoir assassiné Géta, il le met au rang des Dieux.

Je ne dirai rien de *Macrin*, de *Diadumenien*, d'*Elagabale*, de sa mère *Soemias*, de sa grand-mère *Moesa*, de ses épouses *Julia Paula*, *Aquilia Severa*, *Annia Faustina*.

Alexandre Sévère, adopté par les intrigues de Moesa, parvient à l'empire ; ses Médailles nous présentent des allocutions, des distributions, des triomphes ; son épouse *Barbia Orbiana* et sa mère *Julia Mamæra* ont aussi des Médailles.

Après *Maximin*, on trouve Gordien d'Afrique, père et fils, dont les Médailles sont assez rares, *Balbin*, *Philippe*, *Trajan*, *Dèce*.

Il serait aussi long que fastidieux de donner une liste de tous les empereurs et de leurs Médailles ; le catalogue depuis Trajan Dèce jusqu'aux Paléologues en a été publié par Banduri en deux volumes *in-folio*.

Depuis *Gallienus*, qui succéda à *Valérien*, l'art monétaire tombe dans la barbarie, les types deviennent communs et peu instructifs ; on voit sur la plupart des Médailles la Victoire et Jupiter conservateur ; on y distingue

Aurélien à cause de son costume; il porte une couronne enrichie de perles et de gemmes sur un diadème. *Probus* a un sceptre surmonté de l'aigle romaine, ou il porte la pique et le bouclier; *Dioclétien* porte le globe, signe de la toute-puissance; *Maximien*, le bâton augural et une branche d'olivier; c'est à cette époque que commencent le titre de *Dominus Noster* et d'autres jusqu'alors insolites.

C'est avec Constantin que commencent les Médailles des empereurs de Constantinople. Ducange en a donné la description, mais d'une manière un peu inexacte. Constantin a la tête casquée ou l'auréole; il porte une pique et un bouclier, un sceptre orné de gemmes, souvent dans la droite un globe surmonté d'une victoire; il a quelquefois la tête voilée. Ducange et Banduri ont gravé ses Médailles et celles de sa famille; on y voit souvent le prince tenant le *Labarum*; cette enseigne qui lui annonça la victoire, avec son inscription: *In hoc signo vinces*; cette enseigne porte le monogramme du Christ.

Hélène, épouse de Constantin, a une coiffure de cheveux mêlés de perles d'une ma-

nière assez singulière. Plusieurs Médailles de cette famille portent aussi l'emblème des vœux publics ; souvent l'empereur sacrifie sur un autel, c'est la marque des vœux pour le salut du prince et de l'empire ; si le prêtre tend la main à un autre homme, c'est le signe des vœux pour la concorde entre les princes; enfin les vœux nuptiaux sont indiqués par l'époux, donnant la main à son épouse. Ces vœux s'observent même sur les Médailles de plusieurs princes chrétiens.

Julien, dit l'*Apostat*, a une barbe touffue pour affecter le costume d'un philosophe; la tête de Jupiter Sérapis orne le revers de plusieurs de ses Médailles.

Les signes du christianisme deviennent plus fréquens sous le règne de *Valentinien* et de ses successeurs ; la croix et le monogramme du Christ sont au revers de plusieurs pièces de *Théodose*. Le prince a sur la poitrine une étole semblable à celle que portent les prêtres chrétiens ; son manteau a une forme particulière semblable à celle du pallium pontifical.

Le nimbe se voit sur les Médailles de *Constans*, d'*Arcadius* et de *Théodose* le jeune.

Le Christ lui-même donnant la bénédiction se remarque sur les Médailles de *Justinien* le jeune, et de *Michel III;* de *Constantin Porphyrogenètes ;* les Médailles de *Constantin Duca* font voir l'empereur couronné par Dieu même.

La Vierge voilée couronnant l'empereur, assise avec l'enfant Jésus, la main étendue au milieu de Constantinople, se remarque sur plusieurs Médailles des bas temps, ainsi que les images des Anges et des saints.

On y voit aussi des monogrammes très-compliqués et des lettres bizarres.

Les Médailles impériales finissent à Michel IX.

Tessères, contorniates.

A la suite des Médailles impériales, on place les *tessères* et les *contorniates.*

Les tessères étaient des signes de reconnaissance en bronze ou en ivoire, pour être introduit dans un lieu particulier ou pour avoir part à de certaines distributions, etc.

Les contorniates sont des Médailles enchâssées dans un cercle d'une composition

différente, et c'est probablement de ce *contour* que leur vient ce nom. Toutes sont du grand module, et ont des types et des revers distingués ; on y remarque des écrivains célèbres, tels que Homère et Salluste.

Médailles modernes.

Pour terminer l'histoire de la numismatique, j'ajouterai quelques mots sur les *Médailles modernes.*

L'art monétaire n'a pas péri dans le moyen âge, quoiqu'il n'ait été dirigé que d'après le goût barbare de ce temps d'ignorance; nous avons vu que nous lui devions la conservation de l'art de la Glyptique.

A l'époque de la restauration, plusieurs graveurs en pierres fines gravaient aussi des coins de Médailles. Celui qui commença à réussir dans cet art fut Vittore Pisano, peintre de Vérone; il peut en être regardé comme le restaurateur. Ses pièces portent l'inscription : *Opus Pisani pictoris*; il a gravé en 1439 la Médaille du concile de Florence.

Boldu, peintre également, marcha sur ses traces; on voit une Médaille du poëte Me-

sararo de 1457, avec l'inscription : *Opus Boldu pictoris.*

Marescoto, Mathæus, de Partis, Sperandæo et Isaldone travaillèrent aussi dans le quinzième siècle.

Le désir d'imiter les Médailles antiques pour en tirer du profit avança beaucoup l'art de graver les Médailles. Nous avons vu jusqu'où Jean Cauvin et Bassiano de Padoue avaient porté cet art ; ils firent les Médailles de Jules III en 1550, et celles d'autres papes jusqu'à Grégoire XIII en 1571. C'est sous Grégoire XIII que fut frappée la Médaille en mémoire des massacres de la Saint-Barthélemy, avec cette inscription épouvantable : *Ugonotorum strages.*

Cormani fut emprisonné pour avoir gravé en 1644 Innocent X avec sa maîtresse, Olympia Maidalchina, au revers. Il s'empoisonna lui-même. Le Parmesan grava la Médaille en l'honneur de la correction du calendrier par Grégoire XIII.

Les premieres monnaies de France ressemblent assez aux monumens gothiques ; cependant sous le règne de Louis XII et de François Ier, on commença à frapper des

Médailles plus soignées. On connaît celle de ce dernier, en 1515, qui avait pour inscription : *Unus non sufficit orbis ;* cette autre où autour de la salamandre on lit : *Nutrisco et extinguo.*

Cet art a été principalement cultivé sous Louis XIV ; on connaît la belle suite des Médailles de ce roi ; c'est alors que Varin faisait ces beaux revers si admirés.

Sous le règne de Louis XIV et de Louis XV, cet art était venu très en usage ; Duvivier est un des derniers artistes les plus distingués. Au temps de la République, on grava quelques monnaies ; mais la gravure des matrices pour les empreintes des formes solides, servant à la fabrication des assignats, peut s'assimiler à celle des coins des Médailles, et celles de ces matrices qui sont déposées au Cabinet des Médailles sont justement admirées.

Le directoire exécutif fit frapper un certain nombre de Médailles à la gloire des armées françaises. Si la suite de Bonaparte premier consul est peu considérable, celle de Napoléon empereur l'est beaucoup. Ces

Médailles ont été gravées par MM. Andrieux, Gatteaux, Gaisard et autres.

Le règne de Louis XVIII a fourni le sujet d'un assez grand nombre de Médailles; et on en compte trente-huit de frappées sous le règne de S. M. Charles X.

Les suites des Médailles modernes se rangent par pays, et ensuite chronologiquement. M. de Poullarier avait un des plus riches cabinets de ce genre; son catalogue est imprimé.

Ces Médailles sont curieuses et utiles pour la connaissance de l'histoire moderne.

On place avant les Médailles gothiques toutes celles du Bas-Empire et du moyen âge, qui n'ont pas été frappées en Orient.

Les Médailles des papes forment une suite curieuse; Venuti en a donné la description; Mayer a donné celle des Médailles de Naples.

Les premières pièces étaient fondues; celle de Jules II, qui représente Paul avec cette inscription, *contra stimulum ne calcitres*, est, selon Venuti, la première qui ait été frappée.

Les Médailles et monnaies de France ont été figurées et décrites par Bouteroue et par

Leblanc ; Tobiesen Duby a publié une description des monnaies des barons de France ; cette collection est actuellement au Cabinet royal ; le père Menestrier a donné la description des Médailles de Louis XIV, qui offrent la suite de ses victoires et l'époque des grandes fondations qu'il a faites, des établissemens qu'il a formés ; ce religieux a décrit aussi les jetons de France depuis Charles VIII jusqu'à Louis XIII. Fleurimont et Godonnesche ont publié les Médailles de Louis XV.

L'histoire métallique de la Belgique et de la Hollande est extrêmement curieuse ; elle a été écrite par plusieurs auteurs ; l'ouvrage le plus complet est celui de Gérard de Loon.

On trouve dans le recueil des Médailles d'Hedlinger une suite de celles que cet habile artiste a gravées pour la Suède, le Danemarck et la Russie.

Outre ces suites, des amateurs forment encore des collections spéciales intéressantes ; Mazzuchelli a publié la sienne, qui présente une suite chronologique des Médailles frappées en l'honneur des savans et des gens de lettres.

Klotz a publié un traité des Médailles sati-

riques; une des plus curieuses est celle que Louis XII fit frapper contre Jules II, avec cette inscription menaçante, *perdam Babylonis nomen.*

Klotz a donné un traité sur les monnaies obsidionales; Tobiesen Duby en a publié les figures et les descriptions, d'après la collection de M. de Boulogne, qui est aujourd'hui au Cabinet royal.

Hommélius a publié les Médailles relatives à la jurisprudence.

On peut, pour les détails, consulter ces divers ouvrages et d'autres encore. Ici se termine ce que j'avais à dire dans cette Introduction, que je ne dois pas étendre davantage, n'ayant point eu la prétention de composer un Traité.



TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

Pag.

ACHATE, son emploi dans la glyptique, ses différens noms et ses variétés. 128
Action, graveur grec. 183
Admon, graveur grec. 169
Adoni Tadeo, graveur italien du dix-septième siècle. 211
Ælius, graveur romain. 179
Agathe, *voyez* Achate.
Agathéméros, graveur grec. 183
Agathopus, graveur romain. 173
Aigue-Marine, son emploi dans la glyptique. 119
Aimant, employé dans la glyptique. 104
Alessandro Cesari, dit *il Greco*, graveur italien du seizième siècle. 210
Allion, graveur grec. 183
Alphée et Aréton, graveurs grecs. 179
Ambre jaune, son emploi. 102
Améthyste, son emploi dans la glyptique. 124
Ammonius, graveur du Bas-Empire. 197
Amphoterus, graveur du Bas-Empire. 196

Pa

André Borgognone, graveur italien du dix-septième siècle. 211
Anneaux, leur usage chez les anciens. 145, 154
Antoine Dortoni, graveur italien du seizième siècle. 210
Annibal Fontana, graveur italien du seizième siècle. 210
Antiochus, graveur grec. 181
Apelle, graveur grec. 189
Apollodote, graveur grec. 184
Apollonides, graveur grec. 169
Apollonius, graveur grec. 184
Aquilas, graveur romain. 193
Archéographie (Traité d'). 55
Archéographie analytique. 57
—— chronologique. 64
—— géographique. 77
—— alphabétique. 79
Archéographique (Plan d'un système). 80
Archéologie (Science de l') en général. 3
— Son utilité et son agrément. 5
— Ses divisions. 17
— Son but. 25
— Son étude et son enseignement. 31
— Ses trois époques. 36
— Son histoire. 44
Bibliographie archéologique. 47
Traités (d'Archéologie). 52
Aspasius, graveur. 185
Athénion, graveur grec. 185

Pag.
Attio, graveur italien du quinzième siècle. 208
Aulus, graveur romain. 173
Barrier (François-Julien), graveur français du dix-huitième siècle. 215
Becker (Philippe-Christophe), graveur allemand du dix-huitième siècle. 213
Bérylle, confondu avec l'Aigue-Marine. 119
Bibliographie archéologique. 17
Bitumes employés dans la glyptique. 101
Bois employé dans la glyptique. 101
Boutrolle, connue des anciens. 138
Brown, graveur anglais du dix-huitième siècle. 214
Brun, graveur français du dix-neuvième siècle. 217
Cabochon, ce que c'est. 140
Sa forme. 149, 219
Cacholong, pierre précieuse. 130
Camée, ce que c'est. 142
Caperoni, graveur italien du dix-huitième siècle. 212
Carpus, graveur grec. 190
Castel Bolognèse, graveur italien du seizième siècle. 209
Castrucci, graveur italien du dix-septième siècle. 211
Chœremon, graveur du Bas-Empire. 195
Chalcédoine, ce que c'est. 130
Charbon de terre de Norfolck, employé dans la glyptique. 101
Chryselectrum, variété du succin. 103
Chrysobérille, son emploi dans la glyptique. 119
Chrysolampis, pierre précieuse. 121
Chrysolythe, pierre précieuse. 121

Pag.
Estimée des Romains. 122
Nom donné à la topaze. 123
Chrysophis, pierre précieuse. 123
Classification des Médailles. 287
Clément de Birague, graveur italien du seizième siècle. 210
Cneius, graveur romain. 175
Coemus ou Cœmus, graveur romain. 173
Coldoré, dit Julien de Fontenay, graveur français du dix-septième siècle. 215
Collecteurs, ce que c'est. 88
Collection. *Voyez* Pierres gravées.
Collection de Médailles. 282
Constanzi frères et fils, graveurs italiens du dix-huitième siècle. 211
Coquilles, leur emploi dans la glyptique. 98
Nom des coquilles employées. 99
Cornaline, pierre précieuse; ses différens noms. 133
Coupes enrichies de pierres précieuses. 112
Cratérités, pierre précieuse. 123
Cristal de roche; son emploi dans la glyptique. 107
Cyanos des anciens, paraît être le lapis. 105
Dactyliothèques, ce que c'est. 218
Desbœufs, graveur français du dix-neuvième siècle. 217
Diamant, son emploi dans la glyptique. 113
Dioscorides, graveur grec. 176
Domard, graveur français du dix-neuvième siècle. 217
Dominique, graveur italien du quinzième siècle. 208

Pag.

Dominique Landi, graveur italien du dix-huitième siècle. 212

Dorsch (Evrard et Christophe), graveurs allemands du dix-huitième siècle. 213

Dubois, graveur français du dix-neuvième siècle 217

Durand, graveur français du dix-neuvième siècle. 217

Edifices anciens; leur étude. 18

Egyptiens, ne sont point inventeurs de la glyptique; état de cet art dans leur pays. 150

Electre, nom que les anciens donnaient au succin. 102

Emeraude, son emploi dans la glyptique. 116

Les anciens l'ont confondue avec d'autres pierres. 117

Eméril, connu des anciens. 139

Empreintes. *Voyez* Pierres gravées.

Engelhard (Daniel), graveur allemand. 213

Epitynchanus, graveur grec. 177

Epolien, graveur romain. 182

Escarboucle, son emploi dans la glyptique. 116

Etienne Passalia, graveur italien du dix-huitième siècle. 212

Euplus, graveur grec. 190

Eutychès, graveur grec. 178

Euthus, graveur grec. 190

Evodoce, graveur grec. 180

Félix, graveur romain. 193

Felix-Bernabé, graveur italien du dix-huitième siècle. 212

Figuiers sycomores employés dans la glyptique. 101

Pag.
Flaminius-Natalis, graveur italien du seizième siècle. 210
Flaviano Sirleti, graveur italien du dix-huitième siècle. 211
Foppa, dit Caradosse, graveur italien du quinzième siècle. 208
Francesco Francia, graveur italien du quinzième siècle. 208
François Borghigahini, graveur italien du dix-huitième siècle. 212
François Ghinghi, graveur italien du dix-huitième siècle. 212
Girasol, pierre précieuse; ses différens noms. 127
Glyptique, ce que c'est. 95
Substances propres à la glyptique. 98
Substances animales. 98
Substances végétales. 100
Bitumes. 101
Métaux. 103
Pierre, et pierres calcaires. 104
Pierres argileuses. 105
Pierres siliceuses. 106
Pierres siliceuses transparentes. 107
Gemmes. 108
Pierres siliceuses demi-transparentes. 126
Pierres siliceuses opaques. 134
Roches. 135
Pétrifications et substances composées. 136
Partie mécanique de la glyptique. 137
Glyptique chez les Egyptiens. 150

Pag.
Glyptique en Asie. 153
Glyptique en Afrique. 155
Glyptique en Etrurie. 157
Généralités sur l'art et sur le beau idéal. 159
Glyptique chez les Grecs. 163
Glyptique dans le Bas-Empire. 194
Glyptique du moyen âge. 197
Glyptique ; sa renaissance. 207
Son état actuel. 218
Glyptographie, ce que c'est. 97
Goramos Anicetus, graveur grec. 182
Grenat, son emploi dans la glyptique et ses espèces. 125
Guay (Jacques), graveur français du dix-huitième siècle. 216
Héius, graveur grec. 167
Héliotrope, sorte de jaspe. 135
Hellen, graveur grec. 182
Hématites fibreuse et flave employées dans la glyptique. 103, 104
Hiéroglyphes, figures qu'ils représentent. 152
Hoefler (George), graveur allemand du dix-septième siècle. 213
Hyacinthe, son emploi dans la glyptique. 123
Hydrophane, pierre précieuse. 128
Hyllus, graveur grec. 185
Iconographes, ce que c'est. 91
Inscriptions antiques ; utilité de leur étude. 23
Instrumens civils, religieux et militaires des différens peuples ; utilité de leur étude. 23

Pag.
Intaille, ce que c'est. 142
Iris, ou cristal irisé ; son emploi dans la glyptique. 107
Jacques de Trezzo, graveur italien du seizième siècle. 218
Jade, ce que c'est. 134
Jaspe, pierre siliceuse opaque ; ses variétés. 134
Jayet employé dans la glyptique. 101
Jean Bernardi, graveur italien du seizième siècle. 209
Jean-Jacques Caraglio, graveur italien du seizième siècle. 209
Jérôme Rossi, graveur italien du dix-huitième siècle. 212
Jeuffroy, graveur français du dix-neuvième siècle. 216
Kilian (Lucas), graveur allemand. 213
Lapis lazuli employé dans la glyptique, était le saphir des anciens. 105
Leonardo de Milan, graveur italien du quinzième siècle. 208
Leucochryse, pierre précieuse. 121
Lorenzo Masini, graveur italien du dix-huitième siècle. 212
Lyncurium, variété du succin. 103
Malachite employée dans la glyptique. 104
Marchant, graveur anglais du dix-huitième siècle. 214
Marco et Marco de Benedetti, graveurs italiens du quinzième siècle. 208
Massini, graveur italien du dix-huitième siècle. 212
Matteo del Nassaro, graveur italien du seizième siècle. 209, 215

Pag.
Maurice, graveur français du dix-huitième siècle. 215
Médailler, ce que c'est. 285
Médailles antiques ; utilité de leur étude. 13, 23
Médailles, ce que c'est ; leur origine et leur usage. 233
Leurs noms et leur valeur. 243
Leur fabrication. (*Voyez* Métaux.) 220
Médailles fausses. 279
Collections de médailles. 282
Leur nombre. 284
Leur classification. 287
Médailles des villes, des peuples et des rois. 297
Médailles consulaires. 346
Médailles tessères et contorniates. 379
Médailles modernes. 380
Médaillons, ce que c'est. 255
Mélanges, ce que c'est. 91
Mélichryse, pierre précieuse. 122
Métaux employés pour les médailles. 253
Michelino, graveur italien du quinzième siècle. 208
Mnésarque, graveur grec. 167
Module, ce que c'est. 255
Monnaie, son origine. 245
— Sa valeur. 258
Monnaies de la Grèce. 260
Monnaies romaines. 262
— Leurs types. 263
— Leurs inscriptions. 268
Monographes, ce que c'est. 91
Mosaïques antiques, leur étude. 21

Pag.
Musées, ce que c'est. 218
Muséographes, ce que c'est. 83, 218
Natter (Laurent), graveur allemand du dix-huitième siècle. 213
Naxium, son emploi dans la glyptique. 139
Nicéphore, graveur du Bas-Empire. 195
Numismatique, ce que c'est. 233
Utilité de son étude. 234
Bibliographie numismatique. 238
Traités élémentaires. 239
Son histoire et ses époques. 276
Nycandre, graveur grec. 181
Opale, son emploi dans la glyptique. 126
Orphanus, pierre précieuse. 127
Ostracites, os de la sèche; son emploi chez les anciens. 139, 143
Pâtes et empreintes, ce que c'était. 144
Pœderos, pierre précieuse. 126
Peintures antiques, leur étude. 19
Pergame, graveur grec. 188
Philippe Santa-Croce, dit Pippo, graveur italien du scizième siècle. 210
Phocas, graveur du Bas-Empire. 195
Phrygillus, graveur grec. 168
Pierre-Marie, dit Pescia, graveur italien du seizième siècle. 209
Pierre Mochi, graveur italien du dix-septième siècle. 211
Pierre ollaire, ou thébaïque; son emploi dans la glyptique. 106

Pag.
Pierres gravées antiques ; leur étude. 20
Traités généraux sur les pierres gravées. 96
Leur usage. 145
Leur utilité. 146
Leur critique. 148
Leurs différens noms. 149
Les plus célèbres. 199
Collection de pierres gravées. 218
En Italie. 219
En Allemagne. 222
En Danemarck, Hollande et Russie. 223
En Angleterre. 224
En France. 224
Collection d'emprcintes. 225
Collection de gravures. 226
Leur classification. 228
Pierres d'Orient et d'Occident ; leur différence. 120
Pikler (Jean), graveur italien du dix-huitième siècle. 212
Pikler (Antoine), père du précédent, graveur allemand du dix-huitième siècle. 213
Plotarque, graveur grec. 188
Prisme d'émeraude ; son emploi dans la glyptique. 126
Quintillius, graveur romain. 193
Quintus-Alexa, graveur grec. 172
Rega, graveur italien du dix-huitième siècle. 212
Reissen (Christian-Charles), graveur anglais du dix-huitième siècle. 214
Rubis, son emploi dans la glyptique et ses espèces. 116

Pag.
Rufus, graveur romain. 193
Santarelli, graveur italien du dix-huitième siècle. 212
Sardoine, ce que c'est. 131
Sardonix, ce que c'est. 131
Saphir, son emploi dans la glyptique et ses espèces. 114
Scarabées, ce que c'est. 149, 151, 229
Schiste calcaire employé dans la glyptique. 104
Scylax, graveur grec. 188
Sculptures antiques, leur étude. 19
Séleucus, graveur grec. 188
Sévère de Ravenne, graveur italien du quinzième siècle. 208
Simon et Simon de Briége, graveurs flamands du dix-neuvième siècle. 214
Simon (Thomas), graveur anglais du dix-septième siècle. 214
Siriès (Louis), graveur français du dix-huitième siècle. 215
Solon, graveur grec. 178
Sostènes, graveur grec. 188
Sostrate, graveur grec. 189
Sotrate, graveur grec. 189
Stéatite, ou pierre de lard; son emploi dans la glyptique. 106
Style des Grecs. 190
Succin, employé dans la glyptique. 102
Sycione, graveur grec. 169
Tagliacarne, graveur italien du quinzième siècle. 208
Tessères, médailles contorniates. 379
Teucer, graveur grec. 189

Pag.
Thamyrus, graveur grec. 168
Théodore de Samos, graveur grec. 167
Tiollier, graveur français du dix-neuvième siècle. 217
Topaze; son emploi dans la glyptique. 120
Ses différentes espèces. 121
Torzicelli, graveur italien du dix-huitième siècle. 212
Touret, connu des anciens. 138
Turquoise; son emploi dans la glyptique. 136
Tuscher (Marc), graveur allemand du dix-huitième siècle. 213
Valerio Vicentino, dit Valerio Belli, graveur italien du seizième siècle. 209
Vases antiques; leur étude. 22
Vatinelle, graveur français du dix-neuvième siècle. 217
Verres colorés; leur emploi dans la glyptique. 136